

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND.

XVI

E. DUVERGER,

IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL,

N° 4.



# LETTRES

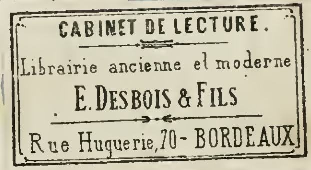
D'UN

# VOYAGEUR

PAR

**GEORGE SAND.**

TOME SECOND.



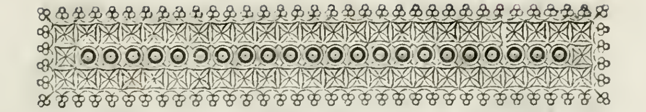

PARIS

**FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR,**

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

---

M DCCC XXXVII.



# LETTRES

D'UN

# VOYAGEUR.

## VII.

A FRANZ LISTZ.

**Sur Lavater et sur une maison déserte.**

Ne sachant où vous êtes maintenant, mon cher Franz, ne sachant pas mieux où je vais aller, je vous fais passer de mes nouvelles par notre obligeant ami, M. de La Genevais. Je pense qu'il saura découvrir votre retraite avant moi, qui suis confiné

dans la mienne pour quelques jours encore.

Je n'ai pas besoin de vous dire le regret que j'éprouve de ne pouvoir vous aller rejoindre. Je vois partir votre mère et Puzzi avec sa famille. Je présume que vous allez fonder, dans la belle Helvétie ou dans la verte Bohême, une colonie d'artistes. Heureux amis! que l'art auquel vous vous êtes adonnés est une noble et douce vocation! et que le mien est aride et fâcheux auprès du vôtre! Il me faut travailler dans le silence et la solitude, tandis que le musicien vit d'accord, de sympathie et d'union avec ses élèves et ses exécutants. La musique s'enseigne, se révèle, se répand, se communique. L'harmonie des sons n'exige-t-elle pas celle des volontés et des sentiments? Quelle superbe république réalisent cent instrumentistes réunis par un même esprit d'ordre et d'amour pour exécuter la symphonie d'un grand maître! Quand l'âme de Beethoven plane sur ce chœur sacré, quelle fervente prière

s'élève vers le dieu! Et quand vous unissiez, ce printemps dernier, votre magique langage à l'alto d'Urhan et au violoncelle de Batta, quels cieux impitoyables ne se seraient pas ouverts pour laisser monter ce trio sublime!

Oui, la musique, c'est la prière, c'est la foi, c'est l'amitié, c'est l'association par excellence. Là où vous serez seulement trois réunis en mon nom, disait le Christ aux apôtres en les quittant, vous pouvez compter que j'y serai avec vous. Les apôtres, condamnés à voyager, à travailler et à souffrir, furent bientôt dispersés. Mais lorsque entre la prison et le martyre, entre les fers de Caïphe et les pierres de la synagogue, ils venaient à se rencontrer, ils s'agenouillaient ensemble sur le bord du chemin, dans quelque bois d'oliviers, ou vers le faubourg de quelque ville, dans une *chambre haute*, et ils s'entretenaient en commun du maître et de l'ami Jésus, du frère et du Dieu au culte

duquel ils avaient voué leur vie; puis, quand chacun à son tour avait parlé, le besoin d'invoquer tous à la fois les mânes du bien-aimé leur inspirait sans doute la pensée de chanter; et sans doute aussi le Saint-Esprit, qui descendit sur eux en langues de feu, et qui leur révélait les choses inconnues, leur avait fait don de cette langue sacrée qui n'appartient qu'aux organisations élues. Oh! soyez-en sûr, s'il exista des êtres assez grands devant Dieu pour mériter d'acquérir subitement des facultés nouvelles, si leur intelligence s'ouvrit, si leur langue se délia, des chants divins durent découler de leurs lèvres, et le premier concert d'harmonie dut frapper les oreilles ravies des hommes.

C'est un fait unique dans l'histoire du genre humain, et devant lequel je ne puis m'empêcher de me prosterner, quand j'y songe, que cette retraite des douze pendant quarante jours, que cette union fervente et cette pureté sans tache de douze âmes

croyantes et dévouées durant l'épreuve d'une si longue assemblée ! Si je doutais des miracles qui en résultèrent, je ne voudrais pas le dire, ni vous non plus, n'est-ce pas? Si l'on me démontrait que ces hommes furent des physiciens et des chimistes fort habiles pour leur temps, je dirais que cela n'ôte rien à la réalité d'un homme divin et à l'existence d'une race de saints assez puissants pour marcher sur la mer et pour ressusciter les morts. Ce qui est incontestable pour moi, c'est le pouvoir miraculeux de la foi chez l'homme. S'il m'était donc prouvé que les apôtres eurent besoin de recourir aux prestiges de ce qu'on appelait alors la magie, je penserais qu'ils eurent des jours de doute et de souffrance où le pouvoir céleste s'affaiblissait en eux. Que l'on trouve parmi nous, répondrais-je, douze hommes supérieurs aux apôtres par la fermeté de leur foi et la sainteté de leur vie, douze hommes qui puissent passer quarante jours enfermés sous le même

toit sans ergoter entre eux, sans vouloir primer les uns sur les autres, uniquement occupés à prier, à demander à Dieu la science du vrai et la force de la vertu, sans tiédeur et sans orgueil, sans céder à la fatigue de l'esprit ou aux inspirations présomptueuses de la chair, et n'en doutez pas, ô mes amis! nous verrons arriver des miracles, des sciences nouvelles, des facultés inouïes, une religion universelle. L'homme, *redivinisé,* sortira de cette assemblée un beau matin de printemps, avec une flamme au front, avec les secrets de la vie et de la mort dans sa main, avec le pouvoir de faire sortir des larmes de charité des entrailles du roc, avec la révélation des langues que parlent les peuples encore inconnus chez nous, mais surtout avec le don de la langue divine perfectionnée, de la musique, veux-je dire, portée à son plus haut degré d'éloquence et de persuasion.

Car lorsque le prodige de la descente du

Paraclet s'accomplit sur les disciples de Jésus, le ciel s'ouvrit au-dessus de leurs têtes, et ils durent entendre et retenir confusément les chants des brûlants séraphins et les harpes d'or de ces beaux vieillards couronnés, qui apparurent de nouveau plus tard à Jean l'apocalyptique, et dont il put ouïr les divins accords parmi les vents de quelque nuit d'orage sur les grèves désertes de son île.

O vous, qui dans le silence des nuits surprenez les mystères sacrés ; vous, mon cher Franz, à qui l'esprit de Dieu ouvre les oreilles, afin que vous entendiez de loin les célestes concerts, et que vous nous les transmettiez, à nous, infirmes et abandonnés ! que vous êtes heureux de pouvoir prier durant le jour avec des cœurs qui vous comprennent ! Votre labeur ne vous condamne pas comme moi à la solitude ; votre ferveur se rallume au foyer de sympathies où chacun des vôtres apporte son tribut. Allez

donc, priez dans la langue des anges, et chantez les louanges de Dieu sur vos instruments qu'un souffle céleste fait vibrer.

Pour moi, voyageur solitaire, il n'en est point ainsi. Je suis des routes désertes, et je cherche mon gîte en des murailles silencieuses. J'étais parti pour vous rejoindre le mois dernier, mais le souffle du caprice ou de la destinée me fit dévier de ma route, et je m'arrêtai pour laisser passer les heures brûlantes du jour dans une des villes de notre vieille France, aux bords de la Loire. Pendant que je dormais, le bateau à vapeur leva l'ancre, et quand je m'éveillai, je vis sa noire banderole de fumée fuyant rapidement sur la zone d'argent que le fleuve dessinait à l'horizon. Je pris le parti de me rendormir jusqu'au lendemain; et le lendemain, comme je sortais de ma chambre pour m'enquérir de quelque cheval ou de quelque bateau, un mien ami, que je ne m'attendais guère à trouver là (l'ayant perdu de vue depuis les

années de ma vie errante), se trouva tout devant moi dans la cour. Grande surprise et fraternelle accolade, questions empressées, exclamations réitérées ; vous imaginez tout ce qui de part et d'autre accompagna la rencontre imprévue. Il m'apprit, en déjeunant avec moi, qu'il était établi et marié dans la ville, mais qu'il habitait plus souvent une campagne située à plusieurs lieues, et à laquelle il se rendait alors. Il venait se munir à l'auberge d'un cheval de louage, les siens étant malades ou occupés, et il prétendait m'emmener en boguet pour me présenter à sa nouvelle famille. La proposition fut peu de mon goût. Il faisait une chaleur poudreuse pire que celle de la veille. Je me sentais encore de la fièvre ; le boguet avait de véritables ressorts de campagne. J'aime peu les nouvelles connaissances en voyage, et me sens mal disposé à être excessivement poli quand je suis excessivement fatigué. Je refusai net, et lui dis que je voulais rester à

l'auberge jusqu'à ce que je fusse délivré de mon malaise. L'excellent camarade ne me fit point subir l'obsession d'une impitoyable hospitalité. Il consentit à me laisser là ; mais au moment de monter dans son boguet, il lui vint à l'esprit de me dire : J'ai une maison dans la ville, petite, très modeste et mal tenue, il est vrai, mais peut-être y dormirais-tu plus tranquillement qu'ici. Si, malgré l'abandon où mon séjour à la campagne l'a laissée tout ce printemps, tu pouvais t'en accommoder..... Je n'ose insister, elle est si peu présentable ! Cependant tu es poète et ami de la solitude, si tu n'as pas changé. Peut-être cela te plaira-t-il. Tiens, voici les clefs ; si tu pars avant que je revienne te voir, laisse-les à l'hôtesse de cette auberge qui me connaît.—Et parlant ainsi, il me serra dans ses bras et s'éloigna.

Je trouvai cette invitation des plus agréables. Je me sentais décidément trop mal pour continuer ma route avant deux ou trois

jours. Je me fis conduire à la maison de mon ami. Ce ne fut pas chose facile que d'y parvenir ; il fallut monter et descendre des rues étroites, raides, brûlantes et mal pavées. Plus nous nous enfoncions dans le faubourg, plus les rues devenaient désertes et délabrées. Enfin nous arrivâmes par une suite d'escaliers rompus à une sorte de terrasse crevassée qui portait un pâté de maisons fort anciennes, ayant chacune leur cour ou leur jardin clos de hautes murailles sombres festonnées de plantes pariétaires. J'eus à peine entr'ouvert la porte de celle qui m'était destinée que je fus ravi de son aspect, et que, voulant me conserver le plaisir religieux d'y pénétrer seul, je pris la valise des mains de mon guide, je lui jetai son salaire et j'entrai précipitamment, lui poussant la porte au nez, ce qui dut me faire passer dans son esprit pour un fou, pour un conspirateur ou pour quelque chose de pis.

Il faut croire que la nature n'a pas été

faite exclusivement pour l'homme, ou bien qu'avant la domination étendue par lui sur la terre il y eut en effet un règne de divinités champêtres; que cette race surhumaine ne s'est point entièrement retirée aux cieux, et que ses phalanges dispersées viennent encore se réfugier aux lieux que l'homme abandonne. Sans cela, comment expliquer ce respect religieux dont chacun de nous se sent pénétré en imprimant ses pas sur un sol que n'ont point encore foulé d'autres pas humains? Pourquoi cet amour et en même temps cette terreur que nous inspire la solitude? Pourquoi saluons-nous les ruines, les plages inconnues, les neiges immaculées? Pourquoi l'écho de nos pas nous fait-il tressaillir sous les voûtes des cloîtres abandonnés? Pourquoi les forêts vierges, pourquoi les temples déserts, pourquoi l'aspect de l'isolement émeut-il délicieusement les âmes tendres ou péniblement les esprits faibles? Si nous pouvions nous convaincre

d'être absolument le seul être animé existant sur un coin du globe, nous n'en serions que plus heureux ou plus effrayés, suivant notre humeur. Et cependant l'homme a-t-il sujet de se réjouir quand il n'a pour société que lui-même? A-t-il lieu de craindre l'absence de secours lorsqu'il est assuré d'une égale absence d'attaque? Qu'y a-t-il donc dans l'aspect de ces sables sans empreintes, de ces landes sans maîtres, de ces lambris sans hôtes? N'y sentons-nous pas partout l'existence et la présence d'êtres inconnus qui ont établi là leur empire et qui ont la bonté de nous y accueillir ou le droit de nous en chasser?

Je faisais ces réflexions appuyé contre la porte que je venais de fermer derrière moi, et je n'osais me décider à traverser la cour, car il fallait fouler de longues herbes qui montaient jusqu'à mes genoux et sur lesquelles les rayons du soleil commençaient à boire la rosée du matin. Quelle nymphe

avait renversé là sa corbeille et semé ces légers gramens, ces délicats saxifrages qui s'élevaient dans leur beauté virginale à l'abri de toute profanation ? Pardonne-moi, sylphide, lui disais-je, ou donne-moi ta démarche légère, afin que je franchisse cet espace sans courber sous mes pas tes plantes bien-aimées. Quiconque m'eût vu haletant et poudreux, appuyé d'un air morne contre la porte, ma valise à la main, m'eût pris pour un homme perdu de désespoir ou abîmé de remords; et cependant nul voyageur ne fut plus fier de sa découverte, nul pèlerin ne salua plus pieusement la terre sainte.

La sylphide n'avait pas dédaigné de cultiver les plantes que le maître de la maison déserte lui avait concédées. Trois tilleuls qui séparaient la cour en deux, avec une plate-bande de pieds d'alouettes le long des murs, une vigne et de grandes mauves pyramidales, avaient pris une richesse et un développement splendides. Quand j'eus at-

teint la partie pavée de mon petit domaine, j'eus soin de marcher sur les dalles disjointes sans écraser la verdure qui se faisait jour à travers les fentes; j'arrivai ainsi à la porte, et là ce fut un autre embarras. Les longs rameaux de la vigne s'étaient entrelacés au-devant de l'entrée; partout ils formaient des courtines de feuillage devant les fenêtres. Il fallut y porter une main impie, les entr'ouvrir et les soulever comme des rideaux pour me frayer le passage de ce seuil vénérable. Mais dès que je l'eus franchi, ces pampres retombèrent avec souplesse et s'embrassèrent étroitement comme pour m'interdire de repasser l'enceinte sacrée. Je ne vous ai pas encore désobéi, ô flexibles et complaisants barreaux de ma chère prison! Chaque nuit je m'assieds sur la dernière marche de l'escalier et je contemple la lune à travers vos guirlandes argentées. Chaque étoile du ciel s'encadre à son tour en passant devant le réseau diaphane que vous étendez entre

elle et moi, et quelquefois le jour me surprend immobile et muet comme la pierre où je me suis assis.

Oui, Franz, je suis encore dans cette maison déserte, seul, absolument seul, n'ouvrant la porte extérieure que pour laisser passer un dîner cénobitique, et je ne me souviens pas d'avoir connu des jours plus doux et plus purs. C'est une grande consolation pour moi, je vous assure, de voir que mon âme n'a pas vieilli au point de perdre les jouissances de sa forte jeunesse. Si de vastes rêves de vertu, si d'ardentes aspirations vers le ciel ne remplissent plus mes heures de méditation, du moins j'ai encore de douces pensées et de religieuses espérances; et puis je ne suis plus dévoré, comme jadis, de l'impatience de vivre. A mesure que je penche vers le déclin de la vie, je savoure avec plus de piété et d'équité ce qu'elle a de généreux et de providentiel. Au versant de la colline, je m'arrête et je descends avec

lenteur, promenant un regard d'amour et d'admiration sur les beautés du lieu que je vais quitter, et que je n'ai pas assez apprécié, quand j'en pouvais jouir avec plénitude au sommet de la montagne.

Vous qui n'y êtes pas encore arrivé, enfant, ne marchez pas trop vite. Ne franchissez pas légèrement ces cimes sublimes d'où l'on descend pour n'y plus remonter. Ah! votre sort est plus beau que le mien. Jouissez-en, ne le dédaignez pas. Homme, vous avez encore dans les mains le trésor de vos belles années; artiste, vous servez une muse plus féconde et plus charmante que la mienne. Vous êtes son bien-aimé, tandis que la mienne commence à me trouver vieux, et qu'elle me condamne d'ailleurs à des songes mélancoliques et salutaires qui tueraient votre précieuse poésie. Allez, vivez! il faut le soleil aux brillantes fleurs de votre couronne; le lierre et le liseron qui composent la mienne, emblèmes de liberté

sauvage dont se ceignaient les antiques Sylvains, croissent à l'ombre et parmi les ruines. Je ne me plains pas de mon destin, et je suis heureux que la Providence vous en ait donné un plus riant ; vous le méritiez, et si je l'avais, Franz, je voudrais vous le céder.

Je suis donc resté à ***, d'abord par force, maintenant par amour de la lecture et de la solitude ; plus tard peut-être y resterai-je par indolence et par oubli de moi-même et des heures qui s'envolent. Mais je veux vous faire part d'une bonne fortune qui m'est advenue dans cette retraite, et qui n'a pas peu contribué à me la faire aimer.

Vous qui lisez beaucoup, parce que vous n'avez pas le même respect que moi pour les livres (et vous avez raison, votre art doit vous faire dédaigner le nôtre), vous, dis-je, qui comprenez vite et qui dévorez les volumes, vous ne savez ce que c'est que l'importance d'une lecture attentive et lente pour

une âme paresseuse comme la mienne. Je ne suis pourtant pas de ceux qui attribuent aux livres une influence morale et politique bien sérieuse. La philosophie me paraît surtout la plus innocente de toutes les spéculations poétiques, et je pense que les âmes d'exception, soit par leur force, soit par leur faiblesse, sont seules capables d'y puiser des résolutions et des encouragements réels. Toute intelligence qui ne cherche pas sa conviction et sa lumière dans les leçons de l'expérience et de la réalité, et qui se laisse gouverner par des fictions, est organisée exceptionnellement. Si c'est en plus, elle s'exaltera et se fortifiera par les bonnes lectures; si c'est en moins, elle y trouvera de grands sujets de consolation ou peut-être elle s'affectera misérablement de ce qu'elle croira être sa condamnation. Dans l'un et l'autre cas, la lecture aura joué un rôle très accessoire dans ces diverses destinées. Leurs résultats se fussent produits plus ou moins

vite si les individus n'avaient pas su lire. Et quant à moi, vous savez que j'ai un profond respect pour les illettrés. Je me prosterne devant les grands écrivains et devant les grands poètes; et pourtant il est des jours où, à l'aspect de certaines âmes naïves et saintement ignorantes, je brûlerais volontiers la bibliothèque d'Alexandrie.

Cela posé, je puis bien vous dire qu'en raison de ma nonchalance et de mon inaptitude à toute espèce d'action sociale, je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil,

un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les grandes occasions. Oh! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux

bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir ; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante ; la côte est rude ; vous êtes couvert de sueur ; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible ; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre,

après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

Mon Dieu! que vous disais-je? Je voulais vous parler de Lavater, et en effet me voici sur la voie. J'avais eu Lavater entre les mains dans mon enfance. Ursule et moi, nous en regardions les figures avec curiosité. A peine savions-nous lire. Nous nous

demandions pourquoi cette collection de visages bouffons, grotesques, insignifiants, hideux, agréables? nous cherchions avec avidité, au milieu de ces phrases et de ces explications que nous ne pouvions comprendre, la désignation principale du type; nous trouvions *ivrogne*, *paresseux*, *gourmand*, *irascible*, *politique*, *méthodique*... Oh! alors nous ne comprenions plus et nous retournions aux images. Cependant nous remarquions que l'ivrogne ressemblait au cocher, la femme tracassière et criarde à la cuisinière, le pédant à notre précepteur, l'homme de génie à l'effigie de l'empereur sur les pièces de monnaie, et nous étions bien convaincus de l'infaillibilité de Lavater. Seulement cette science nous semblait mystérieuse et presque magique. Depuis le livre fut égaré. En 1829, je rencontrai un homme très distingué qui croyait fermement à Lavater, et qui me rendit témoin de plusieurs applications si miraculeuses de la

science physiognomonique que j'eus un vif désir de l'étudier. Je tâchai de me procurer l'ouvrage ; il ne se trouva pas. Je ne sais quelle préoccupation vint à la traverse, je n'y songeai plus.

Enfin ici, le jour de mon arrivée, j'ouvre une armoire pleine de livres, et le premier qui me tombe sous la main, c'est les œuvres de Jean-Gaspard de Lavater, ministre du saint Évangile à Zurich, publiées en 1781, en trois in-folios, traduction française, avec planches gravées, eaux-fortes, etc. Jugez de ma joie, et sachez que jamais je ne fis lecture plus agréable, plus instructive, plus salutaire. Poésie, sagesse, observation profonde, bonté, sentiment religieux, charité évangélique, morale pure, sensibilité exquise, grandeur et simplicité de style, voilà ce que j'ai trouvé dans Lavater, lorsque je n'y cherchais que des observations physiognomoniques et des conclusions peut-être

erronées, tout au moins hasardées et conjecturales.

Puisque vous me demandez une longue lettre et que vous êtes avide des travaux de la pensée, je veux vous parler de Lavater. Là où je suis d'ailleurs, et avec la vie que je mène, il me serait difficile de vous donner quelque chose de plus neuf en littérature. Je désire de tout mon cœur que l'envie vous vienne de faire connaissance avec le vieux hôte, avec le vénérable ami que je viens de trouver dans la maison déserte.

Je voudrais aussi qu'à l'exemple de tous les orgueilleux novateurs de notre siècle, vous eussiez jusqu'ici méprisé la science de Lavater comme un tissu de rêveries fondées sur un faux principe, afin d'avoir le plaisir de vous faire changer d'avis. Nous considérons aujourd'hui la physiognomonie comme une science jugée, condamnée, enterrée, et sur les ruines de laquelle s'élève

une autre science, non encore jugée, mais plus digne d'examen et d'attention, la phrénologie. Je hais le mépris et l'ingratitude avec lesquels notre génération renverse les idoles de ses pères et caresse les disciples après avoir crucifié les docteurs et les maîtres. Préférer Schiller à Shakspeare, Corneille aux tragiques espagnols, Molière aux comiques grecs et latins, La Fontaine à Phèdre ou à Esope, cela me paraît, je ne dirai pas une erreur, mais un crime. En admettant que le copiste, qui, à force de soin, de temps et d'attention, surpasse son modèle, ait plus de mérite que son maître, nous établissons une doctrine abominable d'injustice et de fausseté. Quelque parfaite que soit la traduction ou l'imitation, quelque correction importante ou nécessaire que vous y remarquiez, quelque finie, quelque embellie que soit l'œuvre engendrée de l'œuvre-mère, celle-ci n'en est pas moins supérieure, génératrice, vénérable, sacrée. Certes, le

vieil Homère ne saurait jamais être égalé par ceux même qui feraient beaucoup mieux que lui ; car quel est celui qui aurait une idée de la poésie épique s'il n'eût lu Homère ?

Eh bien ! je n'en doute pas, l'homme en viendra un jour à pousser si loin l'examen de la forme humaine qu'il lira les facultés et les penchants de son semblable comme dans un livre ouvert. Gall, Spurzheim et leurs successeurs auraient-ils été les maîtres de cette science ? pas plus que Vespuce ne fut le conquérant de l'Amérique ; et pourtant une moitié de l'univers porte son nom, tandis qu'une petite province conserve à peine celui du grand Christophe.

Le système du docteur Gall est en honneur ou du moins il est en vue. On l'examine, on le critique, et Lavater est oublié. Il tombe en poussière dans les bibliothèques ; les éditions sont épuisées et non renouvelées. Je ne sais si vous trouveriez ai-

sément à vous procurer un exemplaire d'un des plus beaux livres qui soient sortis de l'esprit humain.

Mais Gall était un médecin et Lavater un ecclésiastique. Notre siècle, positif et matérialiste, a dû préférer l'explication mécanique à la découverte philosophique. Il n'en est pas moins vrai que la cranioscopie entre dans la physiognomonie, et qu'elle en est, de l'aveu de Lavater, la base essentielle et fondamentale. Cette partie de la physiognomonie est d'une telle importance, dit-il, qu'elle mérite une étude à part. Il appartient à l'anatomie d'y chercher la source des altérations de l'intelligence et de tirer d'une exacte connaissance des variétés de la conformation du cerveau la révélation des facultés de l'homme. Cet observateur savant et persévérant viendra, ajoute le citoyen de Zurich, il ramènera le monde à la vérité ou du moins au désir de la connaître. De découverte en découverte, d'ob-

servation en observation, les préventions seront détruites, et l'homme reconnaîtra que la physiognomonie est une science aussi importante, aussi difficile, aussi élevée que les autres sciences sur lesquelles se fondent et s'appuient les sociétés civilisées.

Plein d'amour, de respect et de conviction pour sa science favorite, le bon Lavater se défend modestement d'en être le premier explorateur. Il cite plusieurs de ses devanciers, Aristote, Montaigne, Salomon... Il cite les proverbes suivants, tirés du livre *de la Sagesse*.

« Les yeux hautains et le cœur enflé.

« La sagesse paraît sur le visage du sage, mais les regards du fou parcourent les bouts de la terre.

« Il y a une race de gens dont les regards sont altiers et les paupières élevées. »

Lavater cite également plusieurs passages de Herder qui viennent à l'appui de son sys-

tème; en voici un remarquable que vous avez eu sans doute le bonheur de lire en allemand, mais que je remets sous vos yeux, parce que je le trouve empreint du génie de la métaphore allemande, métaphore à la fois grandiose et recherchée :

« Quelle main pourra saisir cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme? Un organe de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent? La divinité elle-même a pris soin de couvrir ce sommet sacré, séjour et atelier des opérations les plus secrètes; la divinité, dis-je, l'a couvert d'une forêt, emblème des bois sacrés où jadis on célébrait les mystères. On est saisi d'une terreur religieuse à l'idée de ce mont ombragé qui renferme des éclairs dont un seul échappé du chaos peut éclairer, embellir, ou dévaster et détruire un monde.

« Quelle expression n'a pas même la forêt de cet Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle?

« Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité de la condition ; tantôt, en se courbant, il annonce la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblème de la force d'Alcide.

« Le front est le siége de la sérénité, de la la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentiments se gravent en caractères de feu... A l'endroit où le front s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'âme se concentre et rassemble des forces pour se préparer à la résistance.

« Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Ainsi, dans l'un et dans l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections.

« En général la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est le siége de l'expression de l'âme dans notre visage, c'est-à-dire l'expression de la volonté et de la vie active.

« Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe a été placé par la nature aux côtés de la tête, où il est caché à demi. L'homme devait ouïr pour lui-même; aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornements. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

« Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer. Ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'âme, expression de la

vérité, de l'amitié et des plus tendres sentiments[1]. »

Lavater, après avoir laissé aux anciens la gloire d'avoir créé la physiognomonie et aux modernes l'honneur d'en saisir le sentiment poétique, s'attache à prouver que les études assidues et consciencieuses de toute sa vie n'ont encore fait faire qu'un pas à cette science ardue. Il engage ses successeurs à rectifier ses erreurs, à redresser ses jugements. Nul homme, et nul savant surtout, n'est plus humble et plus doux que lui; c'est en tout un homme évangélique. Accablé des railleries, des controverses, de l'ergotage et du pédantisme de ses contemporains, il leur répond avec un calme inaltérable. — Le professeur Lichtemberg l'attaque avec plus d'esprit et d'âcreté que les autres. Lavater prend le pamphlet, s'en émeut peut-être un peu en secret (car lui-même nous

(1) Herder, *Plastique*.

avoue qu'il est nerveux et irascible ); mais ramené au sentiment de la philosophie chrétienne par la conviction et la pratique de toute sa vie, il écrit sa réponse dans un esprit de sagesse et de charité. Il examine l'attaque avec cette précision et cet amour de l'ordre qui le caractérisent, en disant: « Je me figure que, placés l'un à côté de l'autre, nous allons parcourir ensemble cet écrit, et nous communiquer réciproquement, avec la franchise qui convient à des hommes et la modération qui convient à des sages, la manière dont chacun de nous envisage la nature et la vérité. »

Plus loin, frappé d'une belle déclamation du professeur Lichtemberg, il s'écrie avec naïveté : — « Ce langage est celui de mon cœur. C'est sous les yeux d'un tel homme que j'aurais voulu écrire mes essais! »

Vertueux prêtre! on l'attaque pourtant dans ce que son intelligence enfante de plus précieux et caresse de plus cher, dans la mo-

ralité de sa science. La pudeur et la vertu des critiques ( toujours humbles et tolérantes, comme vous savez ! ) s'effarouchent de voir ce novateur impie porter un regard scrutateur dans les mystères de la conscience. Qu'allez-vous faire? lui crie-t-on avec amertume; vous allez essayer de vous approprier ce qui n'appartient qu'à Dieu, la connaissance des secrets du cœur humain ; et quand vous aurez appris à vos semblables à se sonder et à se surprendre l'un l'autre, il en résultera une haine implacable pour les pervers, vous aurez tué la miséricorde; un mépris superbe pour les simples, vous aurez tué la charité. Lavater s'incline. L'objection est sérieuse, dit-il, et part d'une belle âme; mais toute science peut devenir funeste en de mauvaises mains, utile et sainte pour quiconque la dirige vers le bien. Est-ce à dire qu'il ne faut pas de science, parce qu'on en peut abuser? Mais, ajoute-t-on, comment réparerez-vous, ou comment préviendrez-vous les injustices

qu'une erreur peut vous faire commettre? ou si tant est que vous soyez infaillible, vos disciples le seront-ils? Tous les jours nous voyons l'honnête homme sous des traits ignobles et le scélérat sous ceux de la franchise et de la loyauté. — Lavater nie le fait. Tout novice qui veut se presser de pratiquer doit tomber dans de graves erreurs, pense-t-il; mais quiconque confierait les secrets de la médecine à des écoliers s'exposerait à d'affreux dangers. L'homme éclairé fait plus de bien que l'ignorant ne fait de mal; car l'ignorant n'est pas destiné à jouir d'un long crédit parmi les hommes, tandis que celui du vrai savant s'accroît de jour en jour. Toute science est un apostolat qui demande des hommes éprouvés et dignes d'en être investis. Quant à ces scélérats à faces d'ange et à ces honnêtes gens à tournure ignoble qu'on lui objecte, il déclare que ces apparences ne trompent pas le vrai physionomiste. « Souvent, dit-il, les indices d'une

passion généreuse touchent de si près à ceux de la même passion dégénérée en excès et en vice que l'œil inexpérimenté peut s'y méprendre. Il ne s'en faut que d'une demi-ligne, d'une courbe légère, d'une dimension inappréciable au premier abord. Il s'en faut de si peu! dit-on; mais ce *peu* est *tout*.

« Il arrive souvent que les plus heureuses dispositions se cachent sous l'extérieur le plus rebutant. Un œil vulgaire n'aperçoit que ruine et désolation; il ne voit pas que l'éducation et les circonstances ont mis obstacle à chaque effort qui tendait à sa perfection. Le physionomiste observe, examine et suspend son jugement. Il entend mille voix qui lui crient : — « Voyez quel homme ! — Mais au milieu du tumulte il distingue une autre voix, une voix divine qui lui crie aussi : — Vois quel homme! — Il trouve des sujets d'adoration là où d'autres blasphèment, parce qu'ils ne peuvent ni ne veulent comprendre que cette même figure, dont ils

détournent la vue, offre des traces du pouvoir, de la sagesse et de la bonté du Créateur. » — « Il voit le scélérat sur le visage du mendiant qui se présente à sa porte, et il ne le rebute pas; il lui parle avec cordialité. Il jette un regard profond dans son âme, et qu'y voit-il? — Hélas! vices, désordre, dégradation totale. — Mais est-ce là tout ce qu'il y découvre? quoi! rien de bon? — Supposé que cela soit, encore il y verra l'argile qui ne doit et ne peut dire au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? — Il voit, il adore en silence, et, détournant son visage, il dérobe une larme dont le langage est énergique, non pour les hommes, mais pour celui qui les a faits. — Sagesse sans bonté est folie. Je ne voudrais point avoir ton œil, ô Jésus, si en même temps tu ne me donnais ton cœur. Que la justice règle mes jugements et la bonté mes actions!

« Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent est bien pro-

pre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici et point au-delà, mais jusqu'ici!* c'est la voix de Dieu et de la vérité qui vous adresse ce langage ; elle dit à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre : Sois ce que tu es, et deviens ce que tu peux. »

Ailleurs, à propos des monstres dans l'ordre physique, le même sentiment de tendresse humanitaire et de miséricorde religieuse reparaît comme partout avec éloquence.

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est homme hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps. — O homme! réjouis-toi de l'existence de tout ce qui se réjouit d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte. L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme. »

Cette tolérance et cette douceur de jugement à l'aspect de la difformité est d'autant plus touchante que nul homme ne porte plus loin que Lavater l'amour du beau et le sentiment exquis de la forme. Il se prosterne devant la pureté grecque, mais il proscrit avec discernement les imitations modernes de cette beauté qui n'existe plus. Nous pensons bien tous que, sur cette terre dorée où tout était Dieu, l'homme l'était lui-même, et qu'il y avait dans la rectitude des lignes de sa forme quelque chose de surhumain qui n'a fait que dégénérer et s'effacer depuis. Il y a des races d'hommes qui périssent; cependant Lavater eût été moins absolu dans cette opinion s'il eût vu beaucoup de figures orientales. Je me souviens d'avoir rencontré sur les quais de Venise des Arméniens presque aussi beaux que des dieux de l'Olympe. Nous retrouvons encore, quoique rarement, dans nos contrées européennes, des visages assez grandioses pour servir de modèles

à la statuaire antique, et je ne pense pas avec Lavater que la nature ne fait point chez nous de lignes parfaitement droites et pures. Néanmoins j'approuve le physionomiste de critiquer ces *charges* de l'antiquité que les peintres médiocres de son temps prenaient pour l'idéal. Il distingue les chefs-d'œuvre de la Grèce de ces têtes de médailles qui se frappaient grossièrement, et sur lesquelles la presque absence de front, la perpendicularité raide et courte du nez, la proéminence grotesque du menton et l'écartement des yeux ne produisent qu'une caricature affreuse de la beauté. Il s'afflige de voir que l'esprit d'un minutieux examen et d'un discernement rigoureux n'ait pas assez présidé à la connaissance que les plus grands peintres eux-mêmes ont prise de l'antique. Chez Raphaël, qu'il place à la tête des artistes, il trouve un peu d'exagération dans la perfection. « Partout, dit-il, nous retrouvons dans ses œuvres le *grand* qui fait son princi-

pal caractère; mais partout aussi nous apercevons le *défaut*. J'appelle *grand* ce qui produit un effet permanent et un plaisir toujours nouveau. J'appelle *défaut* ce qui est contraire à la nature et à la vérité. » Après un long et scientifique examen des incorrections et des sublimités des principales figures de Raphaël, après avoir démontré que telle tête d'ange ou de vierge perd de sa divinité pour avoir voulu dépasser la nature, Lavater termine son analyse par ce noble éloge :

« Raphaël est et sera toujours un homme apostolique, c'est-à-dire qu'il est à l'égard des peintres ce que les apôtres du Christ étaient à l'égard du reste des hommes; et autant il est supérieur par ses ouvrages à tous les artistes de sa classe, autant sa belle figure le distingue des formes ordinaires. — Où est le mortel qui lui ressemble? Quand je veux me remplir d'admiration pour la perfection des œuvres de Dieu, je n'ai qu'à me rappeler la forme de Raphaël! »

Cette passion sainte pour le beau, parce que, selon Lavater, la vraie beauté physique est inséparable de la beauté de l'âme, s'exprime en plusieurs endroits de son livre avec une véritable naïveté d'artiste. Voici ce qu'il dit à propos d'une bouche : « Cette bouche a de la douceur, de la délicatesse, de la circonspection, de la bonté et de la modestie. Une telle bouche est faite pour aimer et pour être aimée. » — Ailleurs, à propos de l'expression de la chevelure, il s'écrie : « Ne serait-ce que par amour de ta chevelure, ô Algernon Sydney, je te salue ! »

Je n'entrerai pas avec vous dans le détail du système de Lavater. Je suis convaincu pour ma part que ce système est bon, et que Lavater dut être un physionomiste presque infaillible. Mais je pense qu'un livre, si excellent qu'il soit, ne peut jamais être qu'une imparfaite initiation aux mystères de la science. Il serait à souhaiter que Lavater eût formé des disciples dignes de lui, et que la

physiognomonie, telle qu'il parvint à la posséder, pût être enseignée et transmise par des cours et par des leçons, comme l'a été la phrénologie. Mais probablement le trésor d'expérience que cet homme extraordinaire avait amassé est descendu dans la tombe avec lui. Il n'a pu jouir que d'une gloire éphémère et très contestée.

Il serait donc imprudent et présomptueux de se croire physionomiste pour avoir lu le livre de Lavater, même avec toute l'attention possible. Il n'est pas de bonne démonstration sans l'application et l'exemple. Ici l'exemple est une planche gravée plus ou moins exactement. Ces gravures sont généralement fort médiocres, et, fussent-elles meilleures, elles seraient loin encore de révéler à l'œil le plus clairvoyant toutes les variétés, toutes les finesses, toutes les complications du travail de la nature. Il faudrait pratiquer l'étude sur des sujets humains, comme on l'a fait pour Gall, mais la prati-

quer ainsi sous la direction des maîtres ; autrement la moindre erreur du dessinateur peut entraîner l'adepte dans une suite éternelle d'erreurs graves dans l'application. Je n'oserais certainement pas établir désormais de jugement sur une physionomie tant soit peu compliquée ; j'y mettrais infiniment plus de scrupule qu'il ne m'est arrivé jusqu'ici d'en avoir en m'abandonnant à mon instinct ou à de certaines notions grossières que nous avons tous de la physiognomonie sans l'avoir étudiée, notions bien hardies et bien fausses pour la plupart, je vous assure.

Il me suffira de vous dire que Lavater distingue deux champs d'observation : les parties molles de la figure et les parties solides. Les parties solides, le front, les plans immobiles, la courbe du nez, le contour du menton, indiquent les *facultés.* Les parties molles, la peau, les chairs, les cartilages et les membranes par leurs altérations ou leur pureté, par la couleur, par l'attitude, par

les plis, par la tension, par l'excroissance ou la réduction, révèlent les *habitudes* de la vie, les vices ou les vertus, tout ce qui a été *acquis*. La conformation osseuse n'indique que ce qui a été *donné* par la nature, et c'est ainsi que la grandeur se rencontre souvent sur le haut d'un visage dont le bas décèle la sensualité passée à l'état d'abrutissement. Il ne faut pas oublier que Lavater est spiritualiste. Il pense, comme vous et moi, que l'homme est *libre*, qu'il reçoit des mains de la Providence sa part toujours équitable dans le grand héritage du bien et du mal que lui légua le premier homme, et qu'il lui est donné de la force en raison de ses appétits, tant qu'il ne foule pas aux pieds la pensée de l'entretenir par ses efforts sur lui-même. Les matérialistes admettent bien aussi, je suppose, l'influence de l'éducation et de l'expérience sur l'organisation, et en adjugeant au hasard l'explication de toutes les destinées humaines, on reconnaît tout

aussi vite les variations que les changements et les vicissitudes de la pensée et du caractère impriment à la partie matérielle de notre être. Ainsi l'attitude du corps entier, la forme et l'attitude de tous les membres, la démarche, le geste, tout révèle dans l'homme le caractère qu'il a ou celui qu'il veut se donner. Tout le talent de l'observateur consiste à distinguer la réalité de l'affectation, quelque savante et soutenue qu'elle soit. Voici ce que dit Lavater d'un homme qui s'appuie sur ses reins, les jambes écartées et les mains derrière le dos.

« Jamais l'homme modeste et sensé ne prendra une pareille attitude; ce maintien suppose nécessairement de l'affectation et de l'ostentation, un homme qui veut s'accréditer à force de prétentions, une tête éventée, etc. »

Certes, Lavater n'eût pas appliqué cette observation à Napoléon, et d'ailleurs elle est si juste qu'elle explique le rire méprisant

qui s'empare de tout homme de bon sens en voyant sur nos théâtres un histrion présenter la charge insolente de l'homme de génie. Talma a pu seul l'imiter, parce que Talma dans sa classe était un homme de génie, lui aussi.

En général, si, après avoir lu Lavater, vous faites l'application de vos souvenirs à des hommes d'exception, vous serez frappé de la vérité de ses décisions. Ces caractères étant tranchés et hardiment dessinés par la nature, vous y verrez des exemples éclatants, appréciables au premier coup d'œil. Il n'en sera pas de même pour les sujets médiocres. Leurs petites vertus et leurs petits vices seront mollement accusés sur des visages insignifiants. Leur médiocrité résulte d'un ensemble de facultés vulgaires dont pas une n'est l'intelligence, pas une l'idiotisme. Diverses doses d'aptitudes, dont pas une n'envahit précisément les autres, donnent au visage plusieurs expressions

dont pas une n'est la principale et la domi-nante. Comment prononcer sur de telles physionomies, à moins d'une habileté et d'une patience excessives? Cependant le bon Lavater, qui ne dédaigne rien, et qui prend plaisir à relever et à encourager tout bon instinct, quelque peu développé qu'il soit, nous fait lire de force, sur ces visages sans attrait, la finesse, l'esprit d'ordre, le bon sens, la mémoire; s'il n'y trouve pas ces qualités, il y trouve à estimer la candeur, la douceur, la probité. Un mendiant lui tend un jour la main : Combien vous faut-il, mon ami? s'écrie le physionomiste frappé de l'honnêteté qu'exprime ce visage. — Je voudrais bien avoir neuf sous, répond le bonhomme. — Les voici, reprend le physionomiste; pourquoi ne m'en demandez-vous pas davantage? je vous donnerai tout ce que vous me demanderez. — Je vous assure, monsieur, dit le pauvre, que j'ai là tout ce qu'il me faut.

On amène devant Lavater un garçon et une jeune fille : l'une qui demande du pain pour le fruit de ses amours avec le jeune homme, l'autre qui accuse la jeune fille d'être une débauchée et une trompeuse. Celui-ci émeut tout son auditoire par une assurance extraordinaire et toutes les apparences d'une vertùeuse indignation; l'autre est troublée; elle ne sait que pleurer et demander à Dieu de faire connaître la vérité. Lavater est incertain; il les examine attentivement et prononce en faveur de la jeune fille. Bientôt, après avoir satisfait à la loi, le jeune homme avoue ses torts. Lavater raconte cette aventure d'une manière touchante et qui rappelle les drames à sentiment de Kotzebuë.

La grande différence entre les observations de Gall et celles de Lavater, en ce qui concerne la phrénologie, c'est que l'un fait résider les facultés les plus importantes dans la partie antérieure de la tête, et se

borne à penser que l'autre face du crâne *ne doit pas être indifférente* à quiconque en voudra faire l'objet d'une étude spéciale; tandis que l'autre, dédaignant l'étude de la face humaine, dessine au crayon, sur tout le crâne, le siége des facultés et des instincts. Je crains que Gall n'ait cherché l'originalité d'un système aux dépens d'une des faces de la vérité. En ne voulant pas être le disciple et le continuateur de Lavater, en voulant *créer* à tout prix une science, il est tombé dans de graves préventions. Diviser ainsi l'âme par compartiments symétriques comme les cases d'un échiquier me semble une décision trop rigoureuse pour n'être pas empreinte d'un peu de charlatanisme. Je trouve plus de noblesse, plus de grandeur et en même temps plus de vraisemblance dans ce vaste coup d'œil de Lavater qui embrasse tout l'être et l'interroge dans ses moindres mouvements.

Je ne connais pas assez le système de Gall

pour discuter davantage sur ce sujet. D'ailleurs, je vous l'ai dit, ce n'est pas par une dissertation sur la physiognomonie que je veux vous engager à lire Lavater, c'est en vous recommandant ce livre comme une œuvre édifiante, éloquente, pleine d'intérêt, d'onction et de charme. Vous y trouverez, dans les parties les plus systématiques, le même élan de bonté, le même besoin de tendresse et de sympathie; en même temps une connaissance si approfondie des mystères et des contradictions de l'homme moral, que cela seul suffirait pour constituer une œuvre de génie. Voici un fragment où vous trouverez à la fois l'esprit de système, la chaleur de l'éloquence, la haute science du cœur humain et l'enthousiasme de la bonté. Il s'agit de l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres.

« La conformité du système osseux suppose aussi celle des nerfs et des muscles. Il est vrai cependant que la différence de l'é-

ducation peut affecter ceux-ci de manière qu'un œil expérimenté ne sera plus en état de trouver les points d'attraction. Mais rapprochez ces deux formes fondamentales qui se ressemblent, elles s'attireront mutuellement ; écartez ensuite les entraves qui les gênaient, et bientôt la nature triomphera. Elles se reconnaîtront comme *chair de leur chair* et comme *os de leurs os*. Bien plus : les visages même qui diffèrent par la forme fondamentale peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler, et s'ils sont d'un caractère tendre, sensible, susceptible, cette conformité établira entre eux, avec le temps, un rapport de physionomie qui n'en sera que plus frappant.........................

L'assimilation m'a toujours paru plus frappante dans le cas où, sans aucune intervention étrangère, le hasard réunissait un génie purement communicatif et un génie purement fait pour recevoir, lesquels s'attachaient l'un à l'autre par inclination ou par

besoin. Le premier avait-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qui lui était nécessaire, l'assimilation de leurs physionomies cessait aussi. Elle avait atteint pour ainsi dire *son degré de satiété.*

« Encore un mot à toi, jeune homme trop facile et trop sensible! Sois circonspect dans tes liaisons, et ne va point aveuglément te jeter entre les bras d'un ami que tu n'as pas suffisamment éprouvé. Une fausse apparence de sympathie pourra te séduire; garde-toi de t'y livrer. Sans doute il existe quelqu'un dont l'âme est à l'unisson de la tienne. Prends patience; il se présentera tôt ou tard, et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élèvera, il te donnera ce qui te manque, et il t'ôtera ce qui t'est à charge; le feu de ses regards animera les tiens, sa voix harmonieuse adoucira la rudesse de la tienne, sa prudence réfléchie calmera ta vivacité impétueuse; la tendresse qu'il te porte s'imprimera dans les traits de ton visage, et

tous ceux qui le connaissent le reconnaîtront en toi. Tu seras ce qu'il est, et tu n'en resteras pas moins ce que tu es. Le sentiment de l'amitié te fera découvrir en lui des qualités qu'un œil indifférent apercevrait à peine. C'est cette faculté de voir et de sentir ce qu'il y a de divin dans ton ami qui assimilera ta physionomie à la sienne. »

Voici un portrait du débauché qui me semble digne d'un haut talent de prédication.

« La paresse, l'oisiveté, l'intempérance, ont défiguré ce visage. Ce n'est pas ainsi du moins que la nature avait formé ces traits. Ce regard, ces lèvres, ces rides expriment une soif impatiente et qu'il est impossible d'apaiser. Tout ce visage annonce un homme qui veut et ne peut pas, qui sent aussi vivement le besoin que l'impuissance de le satisfaire. Dans l'original, c'est surtout le regard qui doit marquer ce désir toujours contrarié et toujours renaissant,

qui est en même temps la suite et l'indice de la nonchalance et de la débauche.

« Jeune homme, regarde le vice, quel qu'il soit, sous sa véritable forme ; c'en est assez pour le fuir à jamais. »

Est-il rien de plus beau et de plus attrayant que cette peinture de l'amitié? Est-il rien de plus effrayant que cette peinture du vice? Lavater cite à ce propos une strophe d'un cantique de Gellert, dont la traduction ne me semble manquer ni de la force ni de la naïveté qui doivent caractériser ces sortes d'ouvrages.

O toi dont l'aspect épouvante,
Que ta jeunesse était brillante !
Hélas ! où sont tes agréments ?
De la destruction l'image
Sillonne déjà ton visage
Et prêche tes égarements.

Les réflexions de Lavater sur une planche gravée, qui représente la figure de Voltaire dans plus de vingt attitudes différentes, ne

sont pas moins remarquables par leur sagesse et leur vérité.

« Nous voyons ici un personnage plus grand, plus énergique que nous. Nous sentons notre faiblesse en sa présence, mais sans qu'il nous agrandisse ; au lieu que chaque être qui est à la fois grand et bon ne réveille pas seulement en nous le sentiment de notre faiblesse, mais par un charme secret nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous communique quelque chose de sa grandeur. Non contents d'admirer, nous aimons, et loin d'être accablés du poids de sa supériorité, notre cœur agrandi se dilate et s'ouvre à la joie. Il s'en faut bien que ces visages de Voltaire produisent un effet semblable. En les voyant, on a lieu d'attendre ou d'appréhender un trait satirique, une saillie mordante. Ils humilient l'amour-propre et terrassent la médiocrité. »

Il n'est pas un lecteur de Lavater qui n'ait cherché avidement, dans la galerie de ses

portraits, une ressemblance physique avec soi-même, et, dans l'application de cette même physionomie, la clef de sa propre organisation et de sa propre destinée. Malgré soi, l'esprit s'y attache avec une inquiétude superstitieuse. Or, je vous dirai qu'une figure plus maigre, plus mâle et plus âgée que celle de votre meilleur ami, mais empreinte d'une ressemblance linéaire très frappante, est accompagnée de cette analyse. Vous jugerez mieux que moi de la ressemblance morale. Quant à moi, je m'abstiens de prononcer, votre meilleur ami étant l'individu que j'ai pu juger avec le moins d'impartialité, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune. — Le portrait est celui d'un peintre médiocre, Henri Fuessli.

« Il nous faut caractériser cette physionomie, et nous en dirons bien des choses. La courbe que décrit le profil dans son ensemble est déjà des plus remarquables ; elle indique un caractère énergique qui ne connaît

point d'entraves. Le front, par ses contours et sa position, convient plus au poète qu'au penseur; j'y découvre plus de force que de douceur, le feu de l'imagination plutôt que le sang-froid de la raison. Le nez semble être le siége d'un esprit hardi. La bouche promet un esprit d'application et de précision; et cependant il en coûte à cet artiste de mettre la dernière main à son œuvre. Sa grande vivacité l'emporte sur la mesure d'attention et d'exactitude dont le doua la nature, et qu'on reconnaît encore dans les détails de ses ouvrages. Quelquefois même on y trouve des endroits d'un fini recherché, qui contrastent singulièrement avec la négligence de l'ensemble.

« On pourra se douter aisément qu'il est sujet à des mouvements impétueux. Mais dira-t-on qu'il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès? — Rien n'est pourtant plus vrai, quoique d'un autre côté son amour ait toujours besoin d'être réveillé par la pré-

sence de l'objet aimé; absent, il l'oublie et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant tant qu'elle restera près de lui. Si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. Il a besoin d'être frappé pour être entraîné; quoique capable des plus grandes actions, la moindre complaisance lui coûte. Son imagination vise toujours au sublime et se plaît aux prodiges. Le sanctuaire des grâces ne lui est pas fermé; mais il n'aime point à leur sacrifier. On remarque dans les principales figures de ses tableaux une sorte de tension qui, à la vérité, n'est pas commune, mais qu'il pousse souvent jusqu'à l'exagération, aux dépens de la raison. Personne n'aime avec plus de tendresse; le sentiment de l'amour se peint dans son regard; mais la forme et le système osseux de son visage caractérisent en lui le goût des scènes terribles, des actes de puissance et l'énergie qu'elles exigent.

« La nature le forma pour être poète, peintre ou orateur. Mais le sort inexorable ne proportionne pas toujours la volonté à nos forces ; il distribue quelquefois une riche mesure de volonté à des âmes communes dont les facultés sont très bornées, et souvent il assigne aux grandes facultés une volonté faible et impuissante. »

Je ne sais s'il existe une biographie de Jean-Gaspard Lavater ; sa vie doit être aussi belle et aussi édifiante que ses écrits. Si j'étais comme vous en Suisse, je voudrais aller à Zurich, exprès pour recueillir des documents sur la destinée de cet homme évangélique. Mais quoi ! son nom est peut-être déjà effacé de la mémoire de ses compatriotes ; à peine reste-t-il une pierre tumulaire qui le conserve? Si vous avez passé par là, dites-moi ce qui en est.

Au reste, on peut dire que l'on connaît les actions de l'homme quand on connaît son âme, et je vous recommande de lire en en-

tier son portrait fait par lui-même, à côté de la planche qui le représente. C'est en apparence une organisation très délicate, très fine, très exquise. Sans vous aider de la description, vous reconnaîtrez des facultés spéciales, je dirais presque fatales; la tranquillité de l'âme jetant une grande douceur sur un visage mobile; la sérénité de la vertu brillant à travers le léger voile d'une complexion irritable, impressionnable, nerveuse au plus haut degré. — Voici le résumé de l'analyse détaillée qu'il nous donne de sa figure et de son caractère.

« Sans connaître l'original, je dirais avec pleine certitude que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif et rapide, mais qui ne conserve pas longtemps les premières impressions; un esprit clair, qui ne cherche qu'à s'instruire, et qui s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; plus de jugement que de raison; un grand calme avec beaucoup d'activité, et de

la facilité à proportion. Cet homme, dirais-je encore, n'est pas fait pour le métier des armes ni pour le travail du cabinet. Un rien l'oppresse ; laissez-le agir librement, il n'est que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité transforment un grain de sable en une montagne. Mais, grâce à son élasticité naturelle, une montagne souvent ne lui pèse pas plus qu'un grain de sable.

« Il aime, sans avoir été jamais amoureux. Pas un de ses amis ne s'est encore détaché de lui. Son caractère pensif le ramène sans cesse aux préceptes qu'il s'est tracés, et dont il s'est fait cette espèce de code :

« Sois ce que tu es ; que rien ne soit grand ni petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Fixe ton attention sur ce que tu fais comme si tu n'avais que cela seul à faire. Celui qui a bien agi dans le moment actuel a fait une bonne action pour toute l'éternité. Simplifie les objets, soit en agissant, soit en jouissant, soit en souffrant. Donne

ton cœur à celui qui gouverne les cœurs. Sois juste et exact dans les plus petits détails. Espère en l'avenir. Sache attendre, sache jouir de tout et apprends à te passer de tout. »

Il est intéressant de lui entendre raconter de quelle sorte il devint passionné pour la physiognomonie. « Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, dit-il, je ne m'étais pas encore imaginé de faire des remarques sur les physionomies. Quelquefois cependant, à la première vue de certains visages, j'éprouvais une sorte de tressaillement qui durait encore quelques instants après le départ de la personne, sans que j'en susse la cause, ou même sans que je songeasse à la physionomie qui l'avait produit. »

Pour moi, j'ai toujours pensé que certaines organisations sont si exquises qu'elles possèdent des facultés presque divinatoires. En elles l'enveloppe terrestre est si éthérée, si diaphane, si impressionnable, que l'esprit

qui les anime semble voir et pénétrer à travers la matière qui enveloppe ou compose le monde extérieur. Leur fibre est si tendre et si déliée que tout ce qui échappe aux sens grossiers des autres hommes la fait vibrer, comme la moindre brise émeut et fait frémir les cordes d'une harpe éolique. Vous devez être de ces organisations perfectionnées et quasi-angéliques, mon cher Franz. Votre physionomie, votre complexion, votre imagination, votre génie, décèlent ces facultés dont le ciel dote ses *vases d'élection*. Moi, je suis de ceux qui dorment la nuit, qui marchent et mangent durant le jour. J'ai une de ces organisations actives, robustes, insouciantes, rompues à la fatigue, sur lesquelles s'émoussent toutes les délicatesses de la perception et toutes les révélations du sens magnétique. J'ai trop vécu en paysan, en bohémien, en soldat. J'ai épaissi mon écorce, j'ai durci la peau de mes pieds sur les pierres de tous les chemins, et je me rap-

pelle avec étonnement ces jours de ma jeunesse où la moindre inquiétude ou la moindre espérance me crispait comme une sensitive. Pourquoi suis-je devenu un rocher?

Ainsi l'a voulu ma destinée; mais, en devenant rude et sauvage, je n'en suis pas moins resté dévot jusqu'à la superstition envers les organisations supérieures. Plus je me sens retourner à la condition du travailleur vulgaire, plus j'ai de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité, et qui semblent lire dans les mystères du monde surnaturel. J'ai une frayeur affreuse des fatalistes, des sorciers, des somnambules, des inspirés, des devins et des pythonisses, car je ne suis pas brave. Je ne crains jamais rien, parce que je ne pressens et ne prévois jamais rien. Mais si on frappe mon imagination par une apparence de sorcellerie ou de divinité, j'ai un tel goût pour le prodigieux que je suis capa-

ble de me livrer à l'étrange et inexplicable attrait de la peur.

Le pouvoir de Lavater sur moi eût été immense, si je l'eusse connu, puisque, du fond de la tombe, sa puissance intellectuelle. jointe à tant de vertu et à une si profonde sagesse, fait sur mon cœur une impression si vive et si absolue. Depuis que je suis confiné dans cette retraite, le souvenir de tout ce qui m'est cher ne se présente plus à moi qu'à travers le miroir magique qu'il a mis devant mes yeux. Je salue à l'aspect de vos spectres chéris, ô mes amis! ô mes maîtres! les trésors de grandeur ou de bonté qui sont en vous, et que le doigt de Dieu a révélés en caractères sacrés sur vos nobles fronts! La voûte immense du crâne chauve d'Everard, si belle et si vaste, si parfaite et si complète dans ses contours, qu'on ne sait quelle magnifique faculté domine en lui toutes les autres; ce nez, ce menton et ce sourcil dont

l'énergie ferait trembler si la délicatesse exquise de l'intelligence ne résidait dans la narine, la bonté surhumaine dans le regard, et la sagesse indulgente dans les lèvres; cette tête, qui est à la fois celle d'un héros et celle d'un saint, m'apparaît dans mes rêves à côté de la face austère et terrible du grand La Mennais. Ici le front est un mur raide et uni, une table d'airain, siége d'une vigueur indomptable, et *sillonnée*, comme celle d'Everard, *entre les sourcils, de ces incisions perpendiculaires qui appartiennent exclusivement*, dit Lavater, *à des gens d'une haute capacité qui pensent sainement et noblement*. La chute rigide du profil et l'étroitesse anguleuse de la face conviennent sans aucun doute à la probité inflexible, à l'austérité cénobitique, au travail incessant d'une pensée ardente et vaste comme le ciel. Mais le sourire qui vient tout d'un coup humaniser ce visage change ma terreur en confiance, mon respect en adoration. Les voyez-

vous se donner la main, ces deux hommes d'une constitution si frêle, qui ont paru cependant comme des géants devant les Parisiens étonnés, lorsque la défense d'une sainte cause les tira dernièrement de leur retraite, et les éleva sur la montagne de Jérusalem pour prier et pour menacer, pour bénir le peuple et pour faire trembler les pharisiens et les docteurs de la loi jusque dans leur synagogue ?

Moi je les vois sans cesse, quand j'erre, le soir, dans les vastes chambres obscures de ma maison déserte. Je vois derrière eux Lavater avec son regard clair et limpide, son nez pointu, indice de finesse et de pénétration, sa ressemblance ennoblie avec Erasme, son geste paternel et sa parole miséricordieuse et fervente. Je l'entends me dire : « Va, suis-les, tâche de leur ressembler, voilà tes maîtres, voilà tes guides; recueille leurs conseils, observe leurs préceptes, répète les formules saintes de leurs prières.

Ils connaissent Dieu, ils t'enseigneront ses voies. Va, mon fils, que tes plaies se guérissent, que tes blessures se ferment, que ton âme soit purifiée, qu'elle revête une robe nouvelle, que le Seigneur te bénisse et te remette au nombre de ses ouailles. »

Et puis, je vois passer aussi des fantômes moins imposants, mais pleins de grâce ou de charme. Ce sont mes compagnons, ce sont mes frères. C'est vous surtout, mon cher Franz, que je place dans un tableau inondé de lumière, apparition magique qui surgit dans les ténèbres de mes soirées méditatives. A la lueur des bougies, à travers l'auréole d'admiration qui vous couronne et vous enveloppe, j'aime, tandis que vos doigts sèment de merveilles nouvelles les merveilles de Weber, à rencontrer votre regard affectueux qui redescend vers moi et semble me dire : « Frère, me comprends-tu? c'est à ton âme que je parle. » — Oui, jeune ami, oui, artiste inspiré, je comprends cette langue divine et

ne puis la parler. Que ne suis-je peintre du moins, pour fixer sur votre image ces éclairs célestes qui l'embrasent et l'illuminent, lorsque le dieu descend sur vous, lorsqu'une flamme bleuâtre court dans vos cheveux, et que la plus chaste des muses se penche vers vous en souriant !

Mais si je faisais ce tableau, je n'y voudrais pas oublier ce charmant personnage de Puzzi, votre élève bien-aimé. Raphaël et Tebaldeo, son jeune ami, ne parurent jamais avec plus de grâce devant Dieu et devant les hommes que vous deux, mes chers enfants, lorsque je vous vis un soir, à travers l'orchestre aux cent voix, quand tout se taisait pour écouter votre improvisation, et que l'enfant, debout derrière vous, pâle, ému, immobile comme un marbre, et cependant tremblant comme une fleur près de s'effeuiller, semblait aspirer l'harmonie par tous ses pores et entr'ouvrir ses lèvres pures pour boire le miel que vous lui versiez. On dit

que les arts ont perdu leur poésie; je ne m'en aperçois guère, en vérité. Les beaux jours de l'Italie ont-ils jamais produit une plus sainte et plus pieuse existence d'artiste que la vôtre, Franz? Et pour ne pas parler de plusieurs autres que nous savons, et que nous avons sujet de révérer, le ciel forma-t-il une plus belle âme, une intelligence plus exquise, une plus intéressante figure que celle de notre Herrmann, ou plutôt de notre Puzzi? car il faut qu'il porte longtemps encore ce joli nom de guerre que vous avez sanctifié dans votre enfance, et qui vous a porté bonheur.

Eh quoi! n'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été? Mais qu'importe? quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le

spirituel petit chat Trozzi, des fleurs, quelques livres choisis, des vers surtout (ô langue des dieux que j'entends aussi et ne puis parler non plus!), n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste? Lisez-moi des vers, improvisez-moi sur le piano ces délicieuses pastorales qui font pleurer le vieux Everard et moi, parce qu'elles nous rappellent nos jeunes ans, nos collines et les chèvres que nous paissions. Laissez-moi savourer pendant ce temps l'ivresse du latakia, ou tomber en extase dans un coin derrière une pile de carreaux. N'avons-nous pas vu de beaux jours? n'avons-nous pas été de bons enfants du Dieu qui bénit les cœurs simples? n'avons-nous pas vu fuir les heures, sans désirer d'en hâter le cours, comme font tous les hommes du siècle, pour arriver à je ne sais quel but misérable d'ambition ou de vanité? Vous souvenez-vous de Puzzi assis aux pieds du saint de la Bretagne, qui lui disait de si belles choses avec une bonté et une simplicité

d'apôtre ? vous souvenez-nous d'Everard plongé dans un triste ravissement pendant que vous faisiez de la musique, et se levant tout à coup pour vous dire de sa voix profonde : « Jeune homme, vous êtes grand ! » et de mon frère Emmanuel qui me cachait dans une des vastes poches de sa redingote pour entrer à la chambre des pairs, et qui, en rentrant chez moi, me posait sur le piano, en vous disant : « Une autre fois, vous mettrez mon cher frère dans un cornet de papier, afin qu'il ne dérange pas sa chevelure.» Vous souvenez-vous de cette blonde péri à la robe d'azur, aimable et noble créature, qui descendit un soir du ciel dans le grenier du poète, et s'assit entre nous deux, comme les merveilleuses princesses qui apparaissent aux pauvres artistes dans les joyeux contes d'Hoffmann ? Vous souvenez-vous de cette autre visite moins fantastique, mais grotesque en revanche, où nous nous conduisîmes en écoliers effrontés? au point que j'en ris

encore, seul dans les ténèbres de la nuit..... Chut! les échos de la maison déserte, peu habitués à une pareille inconvenance, s'éveillent et me répondent d'un ton irrité. Les dieux lares se regardent avec étonnement et délibèrent de me chasser.—Pardon et soumission devant vous, hôtes mystérieux qui souffrez ici ma présence! vous savez que je vous respecte et vous crains; vous savez que je n'ai pas ouvert les persiennes aux rayons du soleil depuis que j'habite parmi vous; vous savez que je n'ai pas relevé les rideaux pour faire pénétrer les regards profanes des voisins dans vos retraites sacrées. Je n'ai pas cueilli les fleurs du préau. Je n'ai pas brisé les rameaux de la vigne qui tapisse les murs. J'ai lu le beau livre de Lavater avec précaution et sans en essuyer la vénérable poussière. Je n'ai dérangé aucun meuble. Je n'ai brisé aucune plante. J'ai marché sur la pointe du pied durant les nuits, pour ne point troubler la solennité de vos mystè-

res. Ne me bannissez pas, ô dieux amis de l'homme pieux! n'envoyez point les larves et les harpies me tourmenter dans mon sommeil, et si vous m'apparaissez, que ce soit sous la forme des ombres de mes pères, avec leurs paroles de conseil et d'encouragement sur les lèvres.

Il est remarquable qu'étant excessivement poltron j'aime autant la vie d'anachorète. C'est que j'aime ma peur elle-même; elle me détache du monde réel, et les émotions qu'elle me procure me font sentir vivement combien je suis spiritualiste dans mes croyances et dans mes superstitions. La nuit, quand la lune se couche derrière les flèches d'architecture *flamboyante* de la cathédrale, il passe, dans les pampres qui couronnent le seuil, des brises soudaines qui ressemblent aux frissons convulsifs de la souffrance. Je songe alors aux âmes du purgatoire, et je prie Dieu d'abréger leurs maux et leur attente. D'autres fois, lorsque

je suis assis sous le tympan fleuronné de cette jolie porte gothique encadrée de feuillage qui me rappelle les amours de Faust et de Marguerite, il arrive tout à coup à côté de moi, sans que je l'aie entendu venir, un gros chat noir, qui miaule d'une voix lamentable en me présentant son dos hérissé d'où s'échappent des étincelles électriques, dès que j'y porte la main. C'est le chat du voisin qui vient par les toits et qui me rend le service gratuit de me délivrer des rats insolents. Eh bien! malgré ses bons offices, ce matou a une figure diabolique; ses yeux luisent dans la nuit comme des charbons ardents, et ses contorsions ont quelque chose d'infernal. Je n'oserais refuser de lui gratter l'oreille et de lui lisser le dos, car je craindrais qu'il ne prît tout d'un coup sa véritable forme et qu'il ne s'envolât par les airs avec un grand éclat de rire. Quand même il n'y a ni chat ni brise dans le préau, il s'y fait des bruits étranges que j'ai été long-

temps à m'expliquer. C'est un écroulement continuel de sable, qui, des tuiles du toit tombant dans les pampres, éveille mille autres bruits dans leurs feuilles émues; c'est à croire qu'une nuée de sorcières et de manches à balais prennent leurs ébats sur les combles. Mais c'est tout simplement la maison qui tombe en poussière, en attendant qu'elle tombe en ruines; elle se lézarde, s'écaille, et à chaque instant sème du gravier dans mes cheveux. Eh quoi! chère maison déserte, tu veux déjà t'écrouler! tu dureras donc si peu de temps? Asile sacré où j'ai médité seul et dans le silence une si belle page de ma vie, seuil hospitalier que je veux baiser en partant, murailles sonores où j'ai dormi si paisiblement sous l'aile de mon ange gardien, asile étroit et simple, beau de propreté et d'ordre au dedans, délicieux d'abandon et de désordre au dehors, n'étais-tu pas déjà mon refuge et mon abri? ne m'appartenais-tu pas en quelque sorte? et ne te

préférais-je pas aux palais que les hommes recherchent ? Ah ! tu aurais suffi aux besoins et aux désirs de ma vie entière. J'aurais lu les pères de l'église et les traités des saints sur la vie solitaire, dans ta monastique enceinte ! J'aurais fait ici de beaux rêves de perfection, si faciles à exécuter loin des bruits du monde et des vains discours des hommes ! je m'y serais purifié des souillures de la vie ; je m'y serais enseveli comme dans un cercueil de marbre sans tache ; j'aurais mis tes vieux murs et tes rideaux de vigne en fleurs entre le siècle pervers et mon âme timorée. Je n'en serais sorti que pour essayer de bonnes œuvres, j'y serais rentré dès que ma tâche eût été accomplie, afin de ne pas en commettre de mauvaises ; et tu veux déjà retourner à la terre, des entrailles de laquelle tes matériaux sont sortis ! Fatiguée d'obéir aux volontés de l'homme, tu veux te briser et t'abattre pour te reposer, matière que la pensée humaine avait animée ! Et

quand je repasserai ici, je ne trouverai peut-être plus que des ruines à cette place où j'ai salué des lambris hospitaliers !—Mais de quoi m'occupé-je, ô insensé ! Insecte à peine éclos ce matin, je m'inquiète de la destruction de la pierre et de la courte durée du ciment séculaire, quand ce soir je ne serai déjà plus ; je plains ces murs qui se fendent, et les rides qui s'amassent à mon front, je ne les compte pas ! Avant que ces herbes soient flétries, mes cheveux peut-être auront quitté mon crâne ; avant que la gelée du prochain hiver ait partagé ces dalles, mon cœur se sera à jamais glacé dans la tombe. Qu'est-ce que la vie de l'homme dont il compte tous les instants, sachant que le dernier s'approche et qu'il n'y échappera pas ? Ces murs, ces festons de lierre, ces tilleuls que le houblon embrasse, ces grands pignons qui semblent vouloir déchirer le ciel et que ronge l'humidité de la lune, tout cela songe-t-il à la destruction ? toutes ces choses entendent-

elles le balancier de l'horloge? est-ce pour elles que le timbre impitoyable mesure et compte le temps? Il n'y a que toi ici, homme mélancolique, créature éphémère et craintive, qui saches quelle heure il est; toi seul comprends cette voix lugubre qui part du clocher et qui coupe ta vie par petites portions égales sans jamais s'arrêter ou se ralentir. Va, prends ton bâton et voyage; tu pourras revenir et trouver la maison debout. Telle qu'elle est, elle durera plus que toi; il faudra encore des années pour l'anéantir, un coup de vent te balaiera peut-être demain!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La nuit dernière un grand vacarme a troublé mon sommeil; on a sonné à rompre la cloche, on a frappé à enfoncer la porte. Enfin on m'a crié à travers le guichet, comme dans les comédies de Molière : — Ouvrez, de par le roi. — Cette fois je n'ai pas eu peur; que peut-on craindre des hommes quand on a un passeport en règle dans sa poche? La

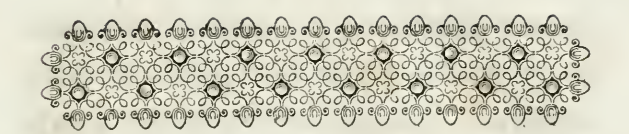
gendarmerie a trouvé le mien orthodoxe, et pourtant les rayons de lumière qu'on aperçoit parfois le soir aux fenêtres de cette maison inhabitée, le dîner pythagorique qui passe tous les jours par le guichet, ont été pour quelques voisins un grand sujet de crainte et de scandale. D'abord la lumière m'avait fait passer pour un esprit; mais le dîner, en révélant mon existence matérielle, m'a donné l'air d'un conspirateur. Il a fallu aller ce matin rendre compte de ma conduite aux magistrats. Mon innocence a été bientôt reconnue; mais j'ai appris, chemin faisant, que, pendant ma retraite, la face de la France avait été changée. L'explosion d'une *machine infernale*, dont les résultats ont été bien assez funestes par eux-mêmes, a donné au despotisme de prétendus droits sur les plus purs ou sur les plus paisibles d'entre nos frères. On s'attend à des actes féroces de ce pouvoir insolent qui s'intitule l'ordre et la justice. Allons, soit! Franz, la

vie est la vie; il y aura à souffrir, il y aura à travailler tant qu'il y aura à vivre. Un désastre de plus ou de moins nous renversera-t-il? L'homme est libre par la volonté de Dieu. On peut enchaîner et faire périr le corps; on ne peut asservir l'homme moral. On dit qu'il y aura contre nos amis des sentences de mort et d'ostracisme; nous ne sommes rien en politique, nous autres, mais nous sommes les enfants de ceux qu'on veut frapper. Je sais qui vous suivrez sur l'échafaud ou dans l'exil; vous savez pour qui j'en ferai autant. Ainsi nous nous reverrons peut-être, Franz, non plus comme d'heureux voyageurs, non plus comme de gais artistes dans les riantes vallées de la Suisse, ou dans les salles de concert, ou dans l'heureuse mansarde de Paris, mais bien sur l'autre rive de l'Océan, ou dans les prisons, ou au pied d'un échafaud; car il est facile de partager le sort de ceux qu'on aime quand on est bien décidé à le faire; si faible

et si obscur qu'on soit, on peut obtenir de la miséricorde d'un ennemi qu'il vous tue ou qu'il vous enchaîne. Ils veulent faire des martyrs, dit-on : Dieu soit loué! notre cause est gagnée devant le tribunal de la postérité. Bonjour, mon frère Franz; soyons gais; ce ne sont plus des temps de désolation que ceux où l'on peut se dévouer pour quelqu'un et mourir pour quelque chose. Que peut-on nous ôter, à nous qui n'avons jamais rien demandé au monde? Avons-nous quelque ambition folle dont il faudra guérir, quelque soif avide dont il faudra mourir? Malheureux sont ceux qui possèdent; ils ne pourront jamais rien sur ceux qui s'abstiennent. Nous ôtera-t-on les uns aux autres? pourra-t-on nous empêcher de vivre pour nos frères et de mourir avec eux!...

Pendant que j'étais dehors, mon ami et mon hôte de la maison déserte est revenu de la campagne. Il a fait faucher l'herbe de la cour, il a fait tailler la vigne; les fenêtres

sont ouvertes, le jour et les mouches entrent dans les chambres; la maison est rangée selon lui, selon moi elle est ravagée. Ces mutilations, ce vandalisme sont-ils un présage de ce qui va se passer en France? Allons-y voir; je pars. Où irai-je? je ne sais; là où quelqu'un des nôtres aura besoin de celui qui n'a besoin de personne, si ce n'est de Dieu! Je reçois de vos nouvelles par une lettre de Puzzi: vous avez un piano en nacre de perle; vous en jouez auprès de la fenêtre, vis-à-vis le lac, vis-à-vis les neiges sublimes du mont Blanc. Franz, cela est beau et bien; c'est une vie noble et pure que la vôtre; mais si nos saints sont persécutés, vous quitterez le lac, et le glacier, et le piano de nacre, comme je quitte Lavater, les pampres verts et la maison déserte, et vous prendrez le bâton du voyageur et le sac du pèlerin, comme je le fais maintenant en vous embrassant, en vous disant adieu, frère, et *à revoir!*



# VIII.

## LE PRINCE.

Car enfin, à quoi servons-nous? s'écria-t-il en se laissant tomber sur un banc de pierre en face du château. Quel noble emploi faisons-nous de nos facultés? qui profitera de notre passage sur la terre?

— Nous servons, lui répondis-je en m'asseyant auprès de lui, à ne point nuire. Les

oiseaux des champs ne font point de projets les uns pour les autres. Chacun d'eux veille à sa couvée. La main de Dieu les protége et les nourrit.

— Tais-toi, poète, reprit-il, je suis triste, et non mélancolique; je ne saurais jouer avec ma douleur, et les pleurs que je verse tombent sur un sable aride. Ne comprends-tu pas ce que c'est que la vertu? Est-ce une mare stagnante où pourrissent les roseaux, ou bien est-ce un fleuve impétueux qui se hâte et se gonfle dans son cours pour arroser et vivifier sans cesse de nouveaux rivages? Est-ce un diamant dont l'éclat doit s'enfouir dans un caillou aux entrailles de la terre, ou bien une lumière qui doit jaillir comme un volcan et promener ses clartés magnifiques sur le monde?

— La vertu n'est peut-être rien de tout cela, lui dis-je, ni le diamant enseveli, ni l'eau dormante, mais encore moins le fleuve qui déborde ou la lave qui dévore. J'ai vu le

Rhône précipiter son onde impétueuse au pied des Alpes. Ses rives étaient sans cesse déchirées par son impatience, les herbes n'avaient pas le temps d'y croître et d'y fleurir. Les arbres étaient emportés avant d'avoir acquis assez de force pour résister au choc; les hommes et les troupeaux fuyaient sur la montagne. Toute cette contrée n'était qu'un long désert de sable, de pierres, et de pâles buissons d'osier où la grue, plantée sur une de ses jambes ligneuses, craignait de s'endormir toute une nuit. Mais j'ai vu, non loin de là, de minces ruisseaux s'échapper sans bruit du sein d'une grotte ignorée et courir paisiblement sur l'herbe des prés qui s'abreuvait de leur eau limpide. Des plantes embaumées croissaient au sein même du flot paisible, et la bergeronnette penchait son nid sur ce cristal, où les petits, en se mirant, croyaient voir arriver leur mère et battaient des ailes. La vertu, prends-y garde, ce n'est pas le génie, c'est la bonté.

— Tu te trompes, s'écria-t-il, c'est l'un et l'autre; qu'est-ce que la bonté sans l'enthousiasme? qu'est-ce que l'intelligence sans la sensibilité? Toi, tu es bon, et moi je suis enthousiaste; crois-moi, nous ne sommes vertueux ni l'un ni l'autre.

— Eh bien! contentons-nous, lui dis-je avec un soupir, de n'être pas dangereux. Regarde ce palais, songe à ceux qui l'habitent, et dis-moi si tu n'es pas réconcilié avec toi-même?

— Hideuse consolation! répondit-il d'un ton qui m'émut profondément. Eh quoi! parce qu'il y a des serpents et des chacals, il faut se glorifier d'être une tortue! Non, mon Dieu! vous ne m'avez pas créé pour l'inertie, et plus le vice rampe et glapit autour de moi, plus je me sens le besoin d'étendre mes ailes et de frapper ces vils animaux du bec de l'aigle. Que veux-tu dire avec tes ruisseaux paisibles et tes grottes ignorées? Penses-tu que la vertu soit comme ces poisons qui de-

viennent salutaires en se divisant? crois-tu que douze hommes de bien, voués à l'obscurité et renfermés dans les voies étroites de la vie intérieure, soient plus utiles qu'un seul homme pieux qui voyage et qui exhorte? Le temps des patriarches n'est plus. Que les apôtres se lèvent, et qu'ils se fassent voir et entendre!

— Patience! patience! lui dis-je; les apôtres sont en route; ils vont par divers chemins et par petites troupes. Ils s'appellent de différents noms et se vêtissent de diverses couleurs. Les plus fervents peut-être, parce qu'ils ont été les plus éprouvés, entonnent maintenant sur les grèves de la mer Rouge, comme dans les noires cavernes de la montagne du Dauphiné, leurs simples et sublimes cantiques.

Dieu! Dieu! vos enfants vous aiment,
Ils seront forts et patients!

Qu'importent leurs divisions, leurs er-

reurs, leurs revers et leurs fautes? Ils répondent avec calme : —Nous périrons, nous sommes des hommes. Mais les idées ne meurent pas, et celle que nous avons jetée dans le monde nous survivra. Le monde nous traite de fous, l'ironie nous combat et les huées du peuple nous poursuivent, les pierres et les injures pleuvent sur nous, les plus hideuses calomnies ont attristé nos cœurs; la moitié de nos frères a fui épouvantée; la misère nous ronge. Chaque jour notre faible troupeau diminue, et peut-être pas un de nous ne restera-t-il debout pour saluer de loin les horizons de la terre promise. Mais nous avons semé dans l'univers intelligent une parole de vérité qui germera. Nous mourons calmes et satisfaits sur le sable du désert, comme ce peuple de Dieu qui couvrit de ses ossements les plaines sans fin de l'Arabie, et dont la nouvelle génération arriva toute jeune aux vertes collines de Chanaan. — Sont-ce là des paroles de fou? Et

ce prêtre, qui, tout seul, un matin, croisa les bras sur sa poitrine, et debout, au milieu de sa prière, le front et les yeux levés vers le ciel, s'écria d'une voix forte : — Christ! chaste amour ! saint orgueil ! patience ! courage ! liberté ! vertu ! — Étaient-ce là des paroles de prêtre? Les murs de sa cellule en frémirent, et les anges émus dans le ciel s'écrièrent : Dieu puissant! une flamme brillante vient de jaillir là-bas de ce monde épuisé. Nous l'avons vue, et voici que l'éclair traverse l'immensité et vient mourir à tes pieds. N'abandonne pas encore ce monde-là, ô Dieu bon ! car il en sort parfois un rayon qui peut rallumer le soleil dans son atmosphère obscurcie; de faibles cris, des sons épars, des plaintes, des aspirations, percent de temps en temps la nuée sombre qui l'enveloppe, et ces voix lointaines qui montent jusqu'ici attestent que la vertu n'est pas étouffée encore dans le cœur des hommes infortunés.—Ainsi parlent les anges, et sois

sûr, ô mon ami! qu'aucune de nos bonnes intentions n'est perdue. Dieu les voit, il entend la prière la plus humble, et, à cette heure où nous parlons, ces étoiles qui nous regardent et nous écoutent lui répètent les paroles de ta souffrance et lui racontent les vertueuses angoisses de ton âme.

— O mon ami! s'écria-t-il en se jetant dans mes bras, pourquoi n'es-tu pas tous les jours ainsi? Pourquoi tant de jours d'apathie ou d'aigreur? Pourquoi tant d'heures d'ironie ou de dédain?

— Parce que je suis un homme d'une pauvre santé et d'une pauvre tête, lui dis-je, sujet à la migraine et aux spasmes. Dieu me pardonne bien d'être injuste et ingrat à ces heures-là. Les reproches que j'adresse au ciel et la haine que je ressens pour les hommes retombent sur mon cœur comme un flot de bile corrosive; la pureté des étoiles n'en est pas ternie, et la Providence ne s'en émeut pas. La fatigue opère en moi le retour de la

résignation, et il arrive une ou deux fois par mois peut-être qu'entre la colère et l'imbécillité je me sens dans une disposition bonne et calme, où je peux accepter et prier.

— Eh bien! quand ton âme arrive à ces heures de calme et de soulagement, s'écria mon ami, cours t'enfermer dans ton grenier, prends une plume, écris! Écris avec les larmes de tes yeux, avec le sang de ton cœur, et tais-toi le reste du temps. Quand tu souffres, viens avec nous, ne va pas te promener seul là-bas, le long des grottes humides, au clair de la lune; n'allume pas ta lampe à minuit, et ne reste pas les coudes appuyés sur ta table et le visage caché dans tes mains jusqu'au jour naissant. Ne nous dis plus qu'il y a des époques dans l'histoire où l'homme de bien doit se lier les pieds et les mains pour ne point agir. Ne nous dis pas que Siméon Stylite était un saint, et conviens que c'était un fou. Ne nous dis pas que la vertu est comme la chasteté des vestales et qu'il

faut l'enterrer vivante pour la purifier. N'affecte pas cette tranquille indifférence et cette inertie volontaire qui cachent mal tes déchirements énergiques. Ou, si tu dis tout cela, ne le dis qu'à nous, qui essaierons de te combattre; ne le dis qu'à moi, qui pleurerai avec toi et souffrirai moins en ne souffrant pas seul.

Je serrai la main de mon ami, et lui répondis après un moment d'émotion : — Ne crois pourtant pas que ma seule indolence me fasse conseiller le repos à mes ardents amis. Quand on peut empêcher un forfait, c'est une lâcheté de s'en laver les mains comme Pilate; mais quand on est, comme nous, perdu dans la masse vulgaire, la raison, et peut-être la conscience, commandent d'y rester. Que celui qui se sent investi d'une mission divine sorte des rangs; Dieu l'appelle, Dieu le soutiendra. Il guidera sa marche difficile au milieu des écueils; il l'éclairera, dans les ténèbres, du flambeau de

la sagesse. Mais, dis-moi, combien crois-tu qu'il naisse de Christs dans un siècle? N'es-tu point effrayé et indigné comme moi de ce nombre exorbitant de rédempteurs et de législateurs qui prétendent au trône du monde moral? Au lieu de chercher un guide et d'écouter avidement ceux dont la parole est inspirée, l'espèce humaine tout entière se rue vers la chaire ou la tribune. Tous veulent enseigner; tous se flattent de parler mieux et de mieux savoir que ceux qui ont précédé. Ce misérable murmure qui plane sur notre âge n'est qu'un écho de paroles vides et de déclamations sonores, où le cœur et l'esprit cherchent en vain un rayon de chaleur et de lumière. La vérité, méconnue et découragée, s'engourdit ou se cache dans les âmes dignes de la recevoir. Il n'est plus de prophètes, il n'est plus de disciples. Le peuple égaré est plus orateur que les envoyés de Dieu. Tous les éléments de force et d'activité marchent en désordre et s'arrê-

tent paralysés dans le choc universel. Nous arriverons, dis-tu? mais dans combien de temps? Eh bien! résignons-nous, attendons! Pour se faire jour avec les bras et le flambeau dans cette multitude aveugle et impotente, il faudrait massacrer et incendier autour de soi. Ne sais-tu pas cela? Par combien de désastres certains ne faudrait-il pas établir un succès douteux! combien de crimes faut-il commettre envers la société pour lui faire accepter un bienfait! Cela ne convient point à des paysans comme nous, ô mon ami! et quand je vois un homme supérieur ouvrir la bouche pour parler ou avancer le bras pour agir, je tremble encore et je l'interroge d'un regard méfiant et sévère qui voudrait fouiller aux profondeurs de sa conscience. O Dieu! par quelles austères réflexions, par quelles épreuves sanctifiantes ne faudrait-il pas se préparer à jouer un rôle sur la scène du monde? Que ne faudrait-il pas avoir étudié, que ne faudrait-il pas avoir

senti ! Tiens, plantons dans notre jardin vingt-sept variétés de dahlia, et tâchons d'approfondir les mœurs du cloporte. N'aventurons pas notre intelligence au-delà de ces choses, car la conscience n'est peut-être pas assez forte en nous pour commander à l'imagination. Contentons-nous d'être probes dans cette existence bornée où la probité nous est facile. Soyons purs, puisque tout nous y convie au sein de nos familles et sous nos toits rustiques. N'allons pas risquer notre petit bagage de vertu sur cette mer houleuse où tant d'innocences ont péri, où tant de principes ont échoué. N'es-tu pas saisi d'un invincible dégoût et d'une secrète horreur pour la vie active, en face de ce château où tant d'immondes projets et d'étroites scélératesses germent et éclosent incessamment dans le silence de la nuit ! Ne sais-tu pas que l'homme qui demeure là joue depuis soixante ans les peuples et les couronnes sur l'échiquier de l'univers ! Qui sait si, la

première fois que cet homme s'est assis à une table pour travailler, il n'y avait pas dans son cerveau une honnête résolution, dans son cœur un noble sentiment?

—Jamais! s'écria mon ami; ne profane pas l'honnêteté par une telle pensée; cette lèvre convexe et serrée comme celle d'un chat, unie à une lèvre large et tombante comme celle d'un satyre, mélange de dissimulation et de lasciveté, ces linéaments mous et arrondis, indices de la souplesse du caractère, ce pli dédaigneux sur un front prononcé, ce nez arrogant avec ce regard de reptile, tant de contrastes sur une physionomie humaine, révèlent un homme né pour les grands vices et pour les petites actions. Jamais ce cœur n'a senti la chaleur d'une généreuse émotion, jamais une idée de loyauté n'a traversé cette tête laborieuse; cet homme est une exception dans la nature, une monstruosité si rare, que le genre humain, tout en le méprisant,

l'a contemplé avec une imbécille admiration. Je te défie bien de t'abaisser au plus merveilleux de ses talents! Invoquons le Dieu des bonnes gens, le Dieu qui béni les cœurs simples!

Ici mon ami s'arrêta d'un air ironiquement joyeux, et après quelques instants de silence il reprit: — Quand je pense aux idées qui viennent de nous occuper en ce lieu, presque sous les fenêtres du plus grand fourbe de l'univers, nous, pauvres enfants de la solitude, dont tous les rêves, tous les soucis tendent à rendre notre honnêteté contagieuse, il me prend envie de me moquer de nous; car nous voici pleurant de tendresse pour l'humanité qui nous ignore, et qui nous repousserait si nous allions l'endoctriner, tandis qu'elle s'incline et se courbe sous la puissance intellectuelle de ceux qui la détestent et la méprisent. Vois un peu la face immobile et pâle de ce vieux palais! écoute, et regarde; tout est morne et silencieux; on se

croirait dans un cimetière. Cinquante personnes au moins habitent ce corps de logis. Quelques fenêtres sont à peine éclairées; aucun bruit ne trahit le séjour du maître, de sa société ou de sa suite. Quel ordre, quel respect, quelle tristesse dans son petit empire! Les portes s'ouvrent et se ferment sans bruit, les valets circulent sans que leurs pas éveillent un écho sous ces voûtes mystérieuses. Leur service semble se faire par enchantement. Regarde cette croisée plus brillante à travers laquelle se dessine le spectre incertain d'une blanche statue; c'est le salon. Là sont réunis des chasseurs, des artistes, des femmes éblouissantes, des hommes à la mode, ce que la France peut-être a de plus exquis en élégance et en grâce. Entend-on sortir de cette réunion un chant, un rire, un seul éclat de voix attestant la présence de l'homme? Je gage qu'ils évitent même de se regarder entre eux, dans la crainte de laisser percer une pensée sous ces lambris où

tout est silence, mystère, épouvante secrète.

Il n'est pas un valet qui ose éternuer, pas un chien qui sache aboyer. Ne te semble-t-il pas que l'air autour de ces tourelles mauresques est plus sonore qu'en tout autre lieu de la terre? Le châtelain aurait-il imposé silence au vent du soir et au murmure des eaux? Peut-être a-t-il des oreilles ouvertes dans tous les murs de sa demeure, comme le vieux Denys dans ses Latomies, pour surprendre au passage l'ombre d'une opinion et faire servir cette découverte à ses puérils et ténébreux projets.—Voici, je crois, le roulement d'une voiture sur le sable fin de la cour. C'est le maître qui rentre; onze heures viennent de sonner à l'horloge du château. Il n'est point de vie plus régulière, de régime plus strictement observé, d'existence plus avarement choyée que celle de ce renard octogénaire. Va lui demander s'il se croit nécessaire à la conservation du genre

humain pour veiller à la sienne si ardemment. Va lui raconter que vingt fois le jour il te prend envie de te brûler la cervelle, parce que tu crains d'être ou de rester inutile, parce que tu t'effraies de vivre sans vertu, et tu le verras sourire avec plus de mépris qu'une prostituée à qui une vierge pieuse irait se confesser de quelque tiédeur ou de quelque bâillement durant les offices divins. — Demande par quel dévouement, par quelles bonnes actions sa journée est occupée ; ses gens te diront qu'il se lève à onze heures et qu'il passe quatre heures à sa toilette (temps perdu à essayer sans doute de rendre quelque apparence de vie à cette face de marbre, que la dissimulation et l'absence d'âme ont pétrifiée bien plus encore que la vieillesse). A trois heures, te dira-t-on, le prince monte en voiture seul avec son médecin, et va se promener dans les allées solitaires de sa garenne immense. A cinq heures, on lui sert le plus succulent et le plus

savant dîner qui se fasse en France. Son cuisinier est dans sa sphère un personnage aussi rare, aussi profond, aussi admiré que lui. Après ce festin, dont chaque service est solennellement annoncé par les fanfares de ses chasseurs, le prince accorde quelques instants à sa famille, à sa petite cour. Chaque mot exquis, miséricordieusement émané de ses lèvres, va frapper des fronts prosternés. Un saint canonisé n'inspirerait pas plus de vénération à une communauté de dévotes. A l'entrée de la nuit, le prince remonte en voiture avec son médecin et fait une seconde promenade. Le voici qui rentre, et sa fenêtre s'illumine là-bas, dans cet appartement reculé, gardé par ses laquais, en son absence, avec une affectation de mystère si solennelle et si ridicule. Maintenant il va travailler jusqu'à cinq heures du matin. Travailler!... O lune, ne te lève pas encore! cache ton rayon timide derrière les noirs horizons de la forêt! rivière, suspends ton cours déjà si lent

et si pauvre. Feuilles, ne tremblez pas au front des arbres; grillons de la prairie, lézards des murailles, couleuvres des buissons, n'agitez pas l'herbe, ne soulevez pas les rameaux du lierre et de la scolopendre, ne faites pas crier les feuilles sèches et les tiges cassantes de l'ortie et du coquelicot. Nature entière, fais-toi muette et immobile comme la pierre du sépulcre; le génie de l'homme s'éveille, sa puissance doit t'effrayer et te frapper de respect; le plus habile et le plus important des princes de la terre va se courber sur une table, à la lueur d'une lampe, et du fond de son cabinet, comme Jupiter du haut de l'Olympe, il va remuer le monde avec le froncement de son sourcil.

Misères, vanités humaines! superbes puérilités, orgueilleuses niaiseries! qu'a donc produit cet homme étonnant depuis soixante années de veilles assidues et de travaux sans relâche? Que sont venus faire dans son cabinet les représentants de toutes les puis-

sances de la terre? Quels importants services ont donc reçu de lui tous les souverains qui ont possédé et perdu la couronne de France depuis un demi-siècle? Pourquoi le doucereux regard de cet homme a-t-il toujours inspiré une inconcevable terreur? Pourquoi tous les obstacles se sont-ils aplanis sous ses pas? Quelles révolutions a-t-il opérées ou paralysées? quelles guerres sanglantes, quelles calamités publiques, quelles scandaleuses exactions a-t-il empêchées? Il était donc bien nécessaire, ce voluptueux hypocrite, pour que tous nos rois, depuis l'orgueilleux conquérant jusqu'au dévot borné, nous aient imposé le scandale et la honte de son élévation! Napoléon, dans son mépris, le qualifiait par une métaphore soldatesque et d'un cynisme énergique; et Charles X, dans ses jours d'orthodoxie, disait bien bas, en parlant de lui : *C'est pourtant un prêtre marié!* Les a-t-il arrêtés dans leur chute terrible, ces maîtres tour à tour par lui adu-

lés et trahis? Où sont ses bienfaits? où sont ses œuvres? Nul ne sait, nul ne peut, ne doit ou ne veut déclarer quels titres l'homme d'état inévitable possède à la puissance et à la gloire; ses actes les plus brillants sont enveloppés de nuages impénétrables, son génie est tout entier dans le silence et la feinte. Quelles turpitudes honteuses couvre donc le manteau pompeux de la diplomatie? Conçois-tu rien à cette manière de gouverner les peuples sans leur permettre de s'occuper de la gestion de leurs intérêts et d'entrevoir seulement l'avenir qu'on leur prépare? Voici les intendants et les régisseurs qu'on nous donne et à qui l'on confie sans nous consulter nos fortunes et nos vies! Il ne nous est pas permis de réviser leurs actes et d'interroger leurs intentions. De graves mystères s'agitent sur nos têtes, mais si loin et si haut que nos regards ne peuvent y atteindre. Nous servons d'enjeu à des paris inconnus dans les mains de joueurs invisibles: spec-

tres silencieux qui sourient majestueusement en lisant nos destinées dans un carnet.

— Et que dis-tu, m'écriai-je, de l'imbécillité d'une nation qui supporte cet infâme tripotage et qui laisse signer de son nom, de son honneur et de son sang, d'infâmes contrats qu'elle ne connaîtra seulement pas? N'as-tu pas envie de monter à ton tour sur le théâtre politique?

— Plus mes semblables sont avilis, répondit-il, plus je voudrais les relever. Je ne suis pas découragé pour eux. Laisse-moi m'indigner à mon aise contre cet homme impénétrable qui nous a fait marcher comme des pions sur son damier et qui n'a pas voulu dévouer sa puissance à notre progrès. — Laisse-moi maudire cet ennemi du genre humain qui n'a possédé le monde que pour larroner une fortune, satisfaire ses vices et imposer à ses dupes dépouillées l'avilissante estime de ses talents iniques. Les bienfai-

teurs de l'humanité meurent dans l'exil ou sur la croix. Et toi, tu mourras lentement et à regret dans ton nid, vieux vautour chauve et repu! Comme la mort couronne tous les hommes célèbres d'une auréole complaisante, tes vices et tes bassesses seront vite oubliés; on se souviendra seulement de tes talents et de tes séductions. Homme prestigieux, fléau que le maître du monde repoussa du pied et jeta sur la terre comme Vulcain le boiteux, pour y forger sans relâche une arme inconnue au fond des cavernes inaccessibles, tu n'auras rien à dire au grand jour du jugement. Tu ne seras pas même interrogé. Le Créateur, qui t'a refusé une âme, ne te demandera pas compte de tes sentiments et de tes passions.

— Quant à moi, je le pense, interrompis-je; je suis convaincu que chez certains hommes le cœur est si chétif, si lent et si stérile, que nulle affection n'y saurait germer. Ils semblent éprouver des attachements plus

durables que les autres, et leurs relations sont en effet solidement établies. L'égoïsme, l'intérêt personnel les a formées, l'habitude et la nécessité les maintiennent. N'estimant rien, de tels hommes ne rencontrent jamais les déceptions qui nous abreuvent, nous, pauvres rêveurs, qui ne pouvons aimer sans revêtir l'objet de notre affection d'une grandeur idéale. Nous nous trompons souvent, souvent il nous arrive d'écraser avec colère ce que nous avons caressé. Mais l'honneur, mais la foi aux serments, mais les scrupules de la probité, ne sont aux yeux du diplomate que des ressorts propres à imprimer certains mouvements à quelque rouage connu de lui seul ; il sait les presser à propos et les faire servir à leur insu à l'accomplissement de l'œuvre d'iniquité dont lui seul possède le secret. Cela s'appelle *voir de haut* en politique. Si l'homme pur s'éclaire de l'immoralité du diplomate, s'il s'assouplit en se corrompant, il est chaque jour

plus apprécié de son maître; car en diplomatie ce qui est le plus utile est le plus estimable. Les mots ont un autre sens, les principes ont un autre aspect, les sentiments une autre forme, dans ce monde-là que dans le nôtre. Au reste, il n'est pas si difficile qu'on le pense d'atteindre aux sublimités de cette science immonde; il ne s'agit que de mettre sa conscience sous ses pieds et de prendre exactement à rebours tous les principes de la morale universelle. Cela, il est vrai, serait impossible à plusieurs dans la pratique; mais si nous voulions tous deux jouer une scène de comédie pour divertir nos amis, je gage qu'avec un peu de hardiesse et un certain choix de mots adroitement expressifs, prudemment intelligibles, de ces mots de moyenne portée, comme la langue française peut en offrir beaucoup, nous saurions habiller très décemment d'impudents sophismes, et nous donner sur un théâtre des airs d'hommes d'état sans beau-

coup d'étude et sans la moindre invention. Nos amis nous comprendraient et riraient; mais si quelque niais bien ignorant venait à nous écouter, sois sûr qu'il nous prendrait pour de très grands hommes, et qu'il s'en retournerait chez lui ébranlé, surpris, plein de doutes, avec la conscience malade et déjà à demi paralysée, avec le mauvais instinct déjà éveillé, frémissant d'espoir à l'idée de quelque larcin permis, de quelque injustice excusable, et surtout avec la tête farcie de nos jolies phrases de cour, les répétant à ses amis, les apprenant par cœur à ses enfants, sans s'apercevoir que le vol, le rapt et l'assassinat sont au bout de ces maximes élégantes. Ou bien, pour peu que ce niais fût éclairé, on le verrait se frotter les mains, affecter un sourire sardonique, un regard mystérieux, décocher, dans la conversation intime, quelqu'un de nos gracieux préceptes d'infamie, et recueillir autant de mystérieux regards d'approbation, autant de sardoni-

ques sourires de sympathie qu'il y aurait de ses pareils autour de lui. Je ne me révolte guère contre l'existence inévitable de ces scélérats d'élite à qui la Providence dans ses secrets desseins laisse accomplir leur mission sur la terre. La fatalité agit directement sur les hommes remarquables, soit dans le bien, soit dans le mal. Il n'est pas besoin qu'elle s'occupe du vulgaire. Le vulgaire obéit à l'impulsion de ces leviers qu'une main invisible met en mouvement. C'est contre cette classe impotente et stupide, contre cette vase dormante qui se laisse remuer et creuser, produisant tout ce qu'on y plante, sans savoir pourquoi, sans demander quelle racine venimeuse ou salutaire on enfonce dans ses flancs gras et inertes, c'est contre ces forêts de têtes de chardon que le vent penche et relève à son gré, que je m'indigne, moi qui veux rester dans la foule et qui ne peux supporter son poids, son murmure et son ineptie. C'est contre

ces moutons à deux pieds qui contemplent les hommes d'état dans une lourde stupéfaction, et, s'étonnant de se voir tondre si lestement, se regardent et se disent : Voilà de fiers hommes! et que nous voilà bien tondus! O butors! vos pourceaux crient et ne s'amusent pas à admirer les ciseaux qui les châtrent.

— On ouvrit une fenêtre; c'était celle du prince. Depuis quand les cadavres ont-ils chaud? dit mon ami en baissant la voix; depuis quand les marbres ont-ils besoin de respirer l'air du soir? Quelles sont ces deux têtes blanches qui s'avancent et se penchent comme pour regarder la lune? Ces deux vieillards, c'est le prince et son... comment dirai-je? car je ne profanerai pas le nom d'*ami* dont se targue M. de M... devant les serviteurs et les subalternes. C'est un titre d'ailleurs qu'il ne se permettrait pas sans doute de prendre en présence du maître; car celui-ci doit sourire à tous les mots qui

représentent des sentiments. Pour me servir d'un terme de leur métier, je dirai que M. de M... est l'*attaché* du prince, quoique ses fonctions auprès de lui se bornent à admirer et à écrire sur un album tous les mots qui sortent depuis quarante ans de cette bouche incomparable. En voici un que je t'offre pour exemple, et qu'il faudra commenter dans le rôle que nous jouerons, si tu veux, au carnaval prochain entre deux paravents, avec une toilette convenable, un maintien grave, des bâtons dans nos manches et des planches dans le dos, pour empêcher tout mouvement inconsidéré du corps ou des bras; nous aurons des masques de plâtre, et la scène commencera par ces mémorables paroles historiques : — *Méfions-nous de notre premier mouvement, et n'y cédons jamais sans examen, car il est presque toujours bon.*

— Qui croirait que la scélératesse érigée en doctrine de bonne compagnie, chose neuve par elle-même, et d'un effet piquant, eût

aussi son pédantisme et ses lieux communs? Mais écoute ce cri rauque; lequel des deux philosophes patibulaires vient donc de rendre l'esprit? Je me trompe, c'est le cri de la chouette qui part des grands bois. Bien! chante plus fort, oiseau de malheur, crieuse de funérailles!... Ah! monseigneur, voilà une voix que vous ne sauriez faire rentrer dans la gorge de l'insolent. Entendez-vous ce refrain brutal des cimetières qui ne respecte rien, et qui ose dire à un homme comme vous que tous les hommes meurent, sans y ajouter le *presque* du prédicateur de la cour?

— Ton indignation est acerbe, lui dis-je, et ta colère est cruelle. Si cet homme pouvait nous entendre, voici comment je lui parlerais : — Que Dieu prolonge tes jours, ô vieillard infortuné! météore prêt à rentrer dans la nuit éternelle! lumière que le destin promena sur le monde, non pour conduire les hommes vers le bien, mais pour les égarer

dans le labyrinthe sans fin de l'intrigue et de l'ambition! Dans ses desseins impénétrables, le ciel t'avait refusé ce rayon mystérieux que les hommes appellent une âme, reflet pâle, mais pur, de la Divinité, éclair qui luit parfois devant nos yeux et nous laisse entrevoir l'immortelle espérance, chaleur douce et suave qui ranime de temps en temps nos esprits abattus, amour vague et sublime, émotion sainte qui nous fait désirer le bien avec des larmes délicieuses, religieuse terreur qui nous fait haïr le mal avec des palpitations énergiques. Être sans nom, tu fus pourvu d'un cerveau immense, de sens avides et délicats; l'absence de ce quelque chose d'inconnu et de divin, qui nous fait hommes, te fit plus grand que le premier d'entre nous, plus petit que le dernier de tous. Infirme, tu marchas sur les hommes sains et robustes; la plus vigoureuse vertu, la plus belle organisation n'était devant toi qu'un roseau fragile; tu dominais des êtres

plus nobles que toi; ce qui te manquait de leur grandeur fit la tienne; et te voilà sur le bord d'une tombe qui sera pour toi creuse et froide comme ton sein pétrifié. Derrière cette fosse entr'ouverte, il n'est rien pour toi, pas d'espoir peut-être, pas même de désir d'une autre vie. Infortuné! l'horreur de ce moment sera telle qu'elle expiera peut-être tous les maux que tu as faits. Ton approche était funeste, dit-on, ton regard fascinait comme celui de la vipère. Ton souffle était comme la brise des matinées d'avril qui dessèche les bourgeons et les fleurs et les sème au pied des arbres attristés. Ta parole flétrissait l'espérance et la candeur au front des hommes qui t'approchaient. Combien as-tu effeuillé de frais boutons, combien as-tu foulé aux pieds de saintes croyances et de douces chimères, problème vivant, énigme à face humaine? Combien de lâches as-tu faits? combien de consciences as-tu faussées ou anéanties? Eh bien! si les joies de ta

vieillesse se bornent aux satisfactions de la vanité encensée, aux rares jouissances de la gourmandise blasée, mange, vieillard, mange et respire l'odeur de l'encens mêlée à celle des mets ! Qui pourrait t'envier ton sort et t'en souhaiter un pire? Pour nous, qui te plaignons autant d'avoir vécu que d'avoir à mourir, nous prierons pour qu'à ton lit de mort les adieux de ta famille, les larmes de quelque serviteur ingénu, n'éveillent pas en toi un mouvement de sensibilité ou d'affection inconnue, pour qu'il ne jaillisse pas une étincelle de ce caillou qui te servait de cœur. Nous prierons afin que tu t'éteignes sans avoir jamais pris feu au rayon du soleil qui fait aimer, afin que ton œil sec ne s'humecte point, que ton pouls ne batte pas, que tu ne sentes pas ce tressaillement que l'amour, l'espoir, le regret ou la douleur éveillent en nous; afin que tu ailles habiter les flancs humides de la terre sans avoir senti à sa surface la chaleur de la végétation et le

mouvement de la vie; afin qu'au moment de rentrer dans l'éternel néant tu ne sentes pas les tortures du désespoir, en voyant planer au-dessus de toi ces âmes que tu niais avec mépris, essences immortelles que tu te vantais d'avoir écrasées sous tes pieds superbes, et qui monteront vers les cieux quand la tienne s'évanouira comme un vain souffle; nous prierons alors afin que ton dernier mot ne soit pas un reproche à Dieu auquel tu ne croyais pas!

Une forme blanche et légère traversa l'angle du tapis vert, et nous la vîmes monter l'escalier extérieur de la tourelle à l'autre extrémité du château. — Est-ce l'ombre de quelque juste évoquée par toi, me dit mon ami, qui vient danser et s'ébattre au clair de la lune pour désespérer l'impie? — Non, cette âme, si c'en est une, habite un beau corps. — Ah! j'entends, reprit-il, c'est la duchesse! On dit que... — Ne répète pas cela, lui dis-je en l'interrompant; épargne à

mon imagination ces tableaux hideux et ces soupçons horribles. Ce vieillard a pu concevoir la pensée d'une telle profanation ; mais cette femme est trop belle, c'est impossible. Si la débauche rampante ou la sordide avarice habitent des êtres si séduisants et se cachent sous des formes aussi pures, laisse-moi l'ignorer, laisse-moi le nier. Nous sommes des hommes sans fiel, de bons villageois. Ami, ne laissons pas flétrir si aisément ce que nous possédons encore d'émotions douces et de sourires dans l'âme. Ne disons pas à notre cœur ce que notre raison soupçonne, laissons nos yeux éblouis lui commander la sympathie. Vous êtes trop charmante, madame la duchesse, pour n'être pas honnête et bonne. — Eh bien! soit : vous êtes bonne autant que belle, madame la duchesse, s'écria mon ami en souriant; c'est ce que je me persuadais volontiers ce matin en vous voyant passer. J'étais couché sur l'herbe du parc, à l'ombre des arbres

resplendissants du soleil; à travers ce feuillage transparent de l'automne, vous sembliez darder des rayons dorés dans la brise chaude et moite de midi. Vêtue de blanc comme une jeune fille, comme une nymphe de Diane, vous voliez, emportée par un beau cheval, dans un tilbury souple et léger. Vos cheveux voltigeaient autour de votre front candide, et de vos grands yeux noirs (les plus beaux yeux de France, dit-on) jaillissaient des éclairs magiques; je ne savais pas encore que vous étiez duchesse; je ne voyais qu'une femme ravissante; j'avais envie de courir le long de l'allée que vous suiviez pour vous voir plus longtemps. Mais depuis, je suis entré dans votre chambre, et ce portrait, placé dans les rideaux de votre lit... — Cela seul, repris-je, m'empêcherait de mal interpréter le sentiment ingénu d'une reconnaissance presque filiale pour des bienfaits et une protection légitimes. Non, non, on n'est pas corrompu avec un regard si bril-

lant et si doux, avec une si merveilleuse jeunesse de beauté, avec cette démarche fière et franche, avec ce son de voix harmonieux et ces manières affables. Je l'ai vue s'occuper d'un enfant malade; la beauté, la bonté chez une femme s'appellent et se soutiennent! Le Dieu des bonnes gens, que tu invoquais tout à l'heure, je l'invoque aussi pour qu'il me préserve d'apprendre ce que je ne veux pas croire, le vice sous des dehors si touchants, un insecte immonde dans le calice d'une fleur embaumée! Non, Paul, retournons au village avec cette jolie apparition de duchesse dans la mémoire, et si nous écrivons jamais quelque roman de chevalerie, souvenons-nous bien de sa taille, de ses cheveux, de ses belles dents, de son beau regard et du soleil du parc à midi.

Nous quittâmes le banc de pierre, et mon ami, revenant à sa première idée, me dit : — D'où vient donc que les hommes (et moi

tout le premier en dépit de moi-même) sont si jaloux des dons de l'intelligence? Pourquoi ceux-là seuls obtiennent-ils des couronnes immortelles, sans le secours d'aucune vertu, tandis que la plus pure honnêteté, la bonté la plus tendre demeurent ensevelies dans l'oubli, si le génie ou le talent ne les accompagne? Sais-tu que cela est triste et prouverait à des âmes chancelantes que la vertu est peine perdue ici-bas? — Si tu la considères comme une peine, lui répondis-je, c'est en effet une peine perdue. Mais n'est-ce pas une nécessité douce, une condition de l'existence, dans les cœurs qui l'ont comprise de bonne heure et de bonne foi? Les hommes la paient d'ingratitude, parce que les hommes sont bornés, crédules, oisifs, parce que l'attrait de la curiosité l'emporte chez eux sur le sentiment de la reconnaissance et sur l'amour de la vérité; mais, en servant l'humanité, n'est-ce pas de Dieu seul qu'il faut espérer sa récom-

pense? Travailler pour les hommes dans le seul but d'être porté en triomphe, c'est agir en vue de sa propre vanité, et cette sorte d'émulation doit s'éteindre et se perdre dès les premiers mécomptes qu'elle rencontre. N'attendons jamais rien pour nous-mêmes quand nous entrons dans cette route aride du dévouement. Tâchons d'avoir assez de sensibilité pour pleurer et pour jouir seuls de nos revers et de nos succès. Que notre propre cœur nous suffise, que Dieu le renouvelle et le fortifie quand il commence à s'épuiser!

— Pourtant, je t'avoue, me dit mon ami suivant en lui-même le fil de sa rêverie, que je ne puis pas me défendre d'aimer ce Bonaparte, ce fléau de premier ordre devant l'ombre duquel tous les fléaux secondaires, mis en cendre par lui, paraissent désormais si petits et si peu méchants. C'était un grand tueur d'hommes, mais un grand charpentier, un hardi bâtisseur de sociétés ; un con-

quérant, hélas! oui, mais un législateur! Cela ne répare-t-il point les maux de la destruction? Faire des lois, n'est-ce pas un plus grand bien que tuer des hommes n'est un grand mal? Il me semble voir un grand agriculteur, une divinité bienfaisante, Bacchus arrivant dans l'Inde, ou Cérès abordant en Sicile, armé du fer et du feu, aplanissant le sol, perçant les montagnes, renversant les hautes bruyères, brûlant les forêts, et semant sur tout cela, sur les débris et sur la cendre, des plantes nouvelles destinées à des hommes nouveaux, la vigne et le blé, des bienfaits inépuisables pour d'inépuisables générations.

— Il n'est pas prouvé, lui répondis-je, que ces lois soient durables; mais, en admettant cela, je ne saurais aimer l'homme dont Dieu s'est servi comme d'une massue pour nous donner une nouvelle forme. J'ai été fasciné dans mon enfance, comme les autres, par la force et l'activité de cette machine à boule-

versements qu'on gratifie du titre de grand homme, ni plus ni moins que Jésus ou Moïse. Puisque la langue humaine ne sait pas distinguer les bienfaiteurs de l'humanité de ses fléaux, puisque l'épithète de *bon* est presque un terme de mépris et que la même appellation de *grand* s'applique à un peintre, à un législateur, à un chef de soldats, à un musicien, à un dieu et à un comédien, à un diplomate et à un poète, à un empereur et à un moine, il est fort simple que les enfants, les femmes et le peuple ignorant s'y méprennent et se soient mis à crier : Vive Napoléon! en 1810, avec autant d'enthousiasme qu'on en met aujourd'hui à Venise à crier : Vive le patriarche! L'un faisait des veuves et des orphelins ; c'était un puissant monarque. L'autre nourrit la veuve et l'orphelin; c'est un prêtre modeste. N'importe, tous deux sont de grands hommes.

— En effet, répondit mon ami, cet enthousiasme aveugle qui couronne sans dis-

tinction le génie, la charité, le courage, le talent, ressemble plutôt à une excitation maladive qu'à un sentiment raisonné. Mais sais-tu qu'il y aurait bien peu de grands hommes dans le monde si l'on n'accordait ce titre qu'aux hommes de bien?

—Je le sais; mais qu'on les appelle comme on voudra, ce sont les seuls hommes que j'estime, pour lesquels je puisse me passionner, et que je veuille inscrire dans les fastes de la grandeur humaine. J'y ferai entrer les plus humbles, les plus ignorés, jusqu'à l'abbé de Saint-Pierre avec son système de paix universelle, jusqu'au dieu Enfantin malgré son habit ridicule et ses fantasques utopies; tous ceux qui à quelques lumières auront uni de consciencieuses études, de patientes réflexions, des sacrifices ou des travaux destinés à rendre l'homme meilleur et moins malheureux. Je serai indulgent pour leurs erreurs, pour les misères de la condition humaine plus ou moins saillantes en eux; je

leur remettrai beaucoup de fautes, comme il fut fait à Madeleine, s'il m'est prouvé qu'ils ont beaucoup aimé. Mais ceux dont l'intention est froide et superbe, ces hommes altiers qui bâtissent pour leur gloire et non pour notre bonheur, ces législateurs qui ensanglantent le monde et oppriment les peuples pour avoir un terrain plus vaste et y construire d'immenses édifices, qui ne s'inquiètent ni des larmes des femmes, ni de la faim des vieillards, ni de l'ignorance funeste où s'élèvent les enfants; ces hommes qui ne cherchent que leur grandeur personnelle, et qui croient avoir fait une nation grande parce qu'ils l'ont faite active, ambitieuse et vaine comme eux, je les nie, je les raie de mon tableau : j'inscris notre curé à la place de Napoléon.

—Comme tu voudras, répondit mon ami qui ne m'écoutait plus. La nuit était si belle que son recueillement me gagna. Des éclairs de chaleur blanchissaient de temps en temps

l'horizon et semaient de lueurs pâles les flancs noirs des forêts étendues sur les collines. L'air était frais et pénétrant sans être froid. Ce lieu est un des plus beaux de la terre, et aucun roi ne possède un parc plus pittoresque, des arbres d'une végétation plus haute, des gazons d'un plus beau vert et ondulés sur des mouvements de terrain plus gracieux. Ce vallon frais et touffu est une oasis au milieu des tristes plaines qui l'environnent et qui n'en laissent pas soupçonner l'approche. On tombe tout à coup dans un ravin hérissé de rochers et de forêts, dans des jardins royaux du milieu desquels s'élève un palais espagnol élégant et poétique, qui se mire du haut des rochers dans les eaux d'une rivière bleue. Il semble qu'on soit arrivé en rêve dans quelque pays enchanté, qui doit s'évanouir au réveil et qui s'évanouit en effet au bout d'un quart d'heure lorsqu'on traverse seulement le vallon et qu'on suit la route du midi. Les plaines sans

fin, les bruyères jaunes, les horizons plats et nus reparaissent. Ce qu'on vient de voir semble imaginaire.

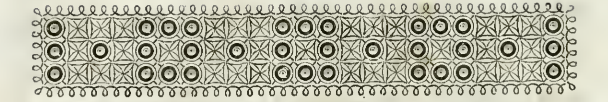
Nous suivions le sentier qui mène aux grottes. Les peupliers de la rivière prolongeaient jusque sur nous leurs ombres grêles et démesurées. Les biches fuyaient à notre approche. Nous arrivâmes à ces carrières abandonnées qui s'encadrent dans la plus riche verdure, et dont les profondeurs offrent une décoration vraiment théâtrale. — Entre sous cette voûte sonore, me dit mon ami, et chante-moi ton *Gloria*. J'irai m'asseoir là-bas pour entendre l'écho.

Je fis ce qu'il demandait, et quand j'eus fini, il revint à moi en répétant les paroles naïves du cantique :

Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne intention!

— Tu vois bien, lui dis-je, le cantique ne dit point : Gloire sur la terre aux hommes de savoir ou d'intelligence! Le repos est le plus

précieux bienfait que Dieu ait à nous accorder ; Dieu seul peut porter dignement le fardeau de la gloire, et les hommes simples qui veulent le bien sont plus grands devant lui que les grands hommes qui font le mal.



# IX.

## AU MALGACHE.

15 mai 1836.

J'ARRIVE au pays, et je ne t'y trouve plus; une lettre de toi, datée de Marseille, m'arrive presque en même temps. Où vas-tu?

D'où nous venons, on n'en sait rien;
Où nous allons, le sait-on bien?

Je t'écris par la *Revue des Deux-Mondes;* tu l'ouvriras certainement à Alger.

Ce procès d'où dépend mon avenir, mon honneur, mon repos, l'avenir et le repos de mes enfants, je le croyais loyalement terminé. Tu m'as quitté comme j'étais à la veille de rentrer dans la maison paternelle. On m'en chasse de nouveau, on rompt les conventions jurées. Il faut combattre sur nouveaux frais, disputer pied à pied un coin de terre..... coin précieux, terre sacrée, où les os de mes parents reposent sous les fleurs que ma main sema et que mes pleurs arrosèrent. Soit! que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. Ce n'est pas sans un sentiment de dégoût qui va jusqu'à l'horreur que je prends encore une fois corps à corps l'existence matérielle; mais je me résigne et j'observe religieusement un calme stoïque. Le rôle de plaideur est déplorable. C'est un rôle tout passif et qui n'a pas d'autre résultat que d'exercer à la patience. *Agir* est aisé, *attendre* est ce qu'il y a de plus difficile au monde. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Minuit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O souffle céleste, esprit de l'homme! ô savante, profonde et complète opération de la Divinité, rends gloire à l'ouvrier inconnu qui t'a créé! Étincelle échappée au creuset immense de la vie, atome sublime, tu es une image de Dieu, car tous ses attributs, tous ses éléments sont en toi. Tu es l'infini émané de l'infini. Tu es aussi grand que l'univers, et tes plus chères délices sont d'habiter et de parcourir l'inconnu. . . . . .

De quoi se plaint cette rachitique et hargneuse créature? Que veut-elle? à qui en a-t-elle? Pourquoi se roule-t-elle à terre en mordant la fange de la vie? Pourquoi, s'assimilant sans cesse à la brute, demande-t-elle les jouissances de la brute, et pourquoi tant de rugissements haineux, tant de plaintes stupides, quand ses besoins grossiers ne sont pas satisfaits? Pourquoi s'est-elle fait

une existence toute matérielle, où la partie sublime d'elle-même s'est éteinte?

Ah! de là est venu tout le mal qui la dévore. Cybèle, la bienfaisante nourrice, a vu ses mamelles se dessécher sous des lèvres ardentes. Ses enfants, saisis de fièvre et de vertige, se sont disputé le sein maternel avec une monstrueuse jalousie. Il y en a eu qui se sont dits les aînés de la famille, les princes de la terre; et des races nouvelles sont écloses au sein de l'humanité, races d'exception qui se sont prétendues d'origine céleste et de droit divin, tandis qu'au contraire Dieu les renie, Dieu qui les a vus éclore dans le limon de la débauche et dans l'ordure de la cupidité.

Et la terre a été partagée comme une propriété, elle qui s'était vue adorée comme une déesse. Elle est devenue une vile marchandise; ses ennemis l'ont conquise et dépecée... Ses vrais enfants, les hommes simples qui savaient vivre selon les voies

naturelles, ont été peu à peu resserrés dans d'étroites enceintes, et persécutés jusqu'à ce que la pauvreté fût devenue un crime et une honte, jusqu'à ce que la nécessité eût fait des opprimés les ennemis de leurs ennemis, et qu'on eût donné à la juste défense de la vie le nom de vol et de brigandage ; à la douceur, le nom de faiblesse ; à la candeur, celui d'ignorance ; à l'usurpation, ceux de gloire, de puissance et de richesse. Alors le mensonge est entré dans le cœur de l'homme, et son entendement s'est obscurci au point qu'il a oublié qu'il y avait en lui deux natures. La nature périssable a trouvé les conditions de son existence si difficiles au sein des sociétés, elle a goûté à tant de sources d'erreurs, elle s'est créé des besoins si contraires à sa destination, elle s'est tant laissé troubler et transformer, qu'il n'y a plus eu dans la vie humaine le temps nécessaire pour la vie intellectuelle. Tout s'est réduit, dans les desseins, dans les nécessités et dans les dé-

sirs de l'homme, à satisfaire les appétits du corps, c'est-à-dire à être riche.

Et voilà, hélas! où nous en sommes. Les hommes qui sont moins sensibles aux douceurs de la table, à l'éclat des vêtements et aux amusements de la civilisation, qu'à la contemplation et à la prière, sont aujourd'hui si rares qu'on les compte. On les méprise comme des fous, on les bannit de la vie sociale, on les appelle poètes.

O race infortunée, de plus en plus clair-semée sur la face du monde! vestige de la primitive humanité, que n'as-tu pas à souffrir de la part de la grande race active, puissante, habile et cruelle, qui a remplacé ici-bas la créature de Dieu? Le règne des enfants de Japet est passé; les hommes d'à-présent sont littéralement les enfants des hommes. Quand ils retrouvent, sur le front d'un de ceux qui naissent de leur sein, quelque signe de la céleste origine, ils le haïssent et le maltraitent, ou tout au moins ils s'en amu-

sent comme d'un phénomène, et n'en tirent aucun profit, aucun enseignement; c'est tout au plus s'ils lui permettent de chanter les merveilles de la création visible. Cherche-t-il à ressaisir dans les ténèbres du monde intellectuel quelque fil du labyrinthe; essaie-t-il de secouer la cendre des siècles d'abus et de préjugés, pour fouiller sous cette croûte épaisse de l'habitude, pour tirer quelque étincelle du volcan éteint, quelque pâle lueur de la vérité divine, dès lors il devient dangereux; on s'en méfie, on l'entrave, on le décourage, on insulte à sa conscience, on empoisonne ses voies, on l'appelle corrupteur et sacrilége, on flétrit sa vie, on éteint le flambeau dans ses mains tremblantes; heureux si on ne le charge pas de fers comme aliéné!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . Oui, le poète est malheureux, profondément malheureux dans la vie sociale. Ce n'est pas qu'il veuille qu'elle se

reconstruise exprès pour lui et selon ses goûts, comme la raillerie le prétend; c'est qu'il voudrait qu'elle se réformât pour elle-même et selon les desseins de Dieu. Le poète aime le bien; il a un sens particulier, c'est le sens du beau. Quand ce développement de la faculté de voir, de comprendre et d'admirer ne s'applique qu'aux objets extérieurs, on n'est qu'artiste; quand l'intelligence va au-delà du sens pittoresque, quand l'âme a des yeux comme le corps, quand elle sonde les profondeurs du monde idéal, la réunion de ces deux facultés fait le poète; pour être vraiment poète, il faut donc être à la fois artiste et philosophe.

C'est là une magnifique combinaison organique pour atteindre à un bonheur contemplatif et solitaire; c'est une condition certaine et inévitable d'un malheur sans fin dans la société.

La société est composée, comme l'homme, de deux éléments : l'élément divin et l'élé-

ment terrestre; l'élément divin plus ou moins pur, plus ou moins altéré, se trouve dans les lois. Ces lois, quelque imparfaites, quelque mal formulées qu'elles soient, sont toujours meilleures que la génération qu'elles régissent. Elles sont l'ouvrage des hommes les plus éminents en sagesse et en intelligence[1]. L'élément humain se trouve dans les abus, dans les préjugés, dans les vices de chaque génération, et depuis les temps peut-être fabuleux de cet âge d'or que le poète revendique comme la tige de sa généalogie, toute génération a subi beaucoup plus la puissance du mal que celle du bien. Les codes non écrits de la coutume ont eu plus de force que le code écrit du devoir. Les châtiments n'ont rien empêché là où la coutume s'est

(1) On peut bien penser qu'il s'agit ici des lois durables qui ont rapport à la morale publique, et non de celles qui se font et se défont tous les jours dans les chambres, à propos des petits intérêts matériels de la société.

mise en révolte contre la loi. C'est pourquoi les sociétés, cherchant sans cesse le bien dans leurs institutions, ont toujours été envahies par le mal. Le législateur enseigne et dicte la loi que l'humanité accepte et n'observe pas. Chaque homme l'invoque dans ses intérêts ; chaque homme l'oublie dans ses plaisirs.

Cet être à la fois disgracié et privilégié qu'on appelle poète marche donc au milieu des hommes avec un profond sentiment de tristesse. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière du soleil, il cherche des sujets d'admiration, il voit la nature éternellement jeune et belle, il est saisi d'extase divine et de ravissements inconnus; mais bientôt la création inerte ne lui suffit plus. Le vrai poète aime passionnément Dieu et les œuvres de Dieu ; c'est dans lui-même, c'est dans son semblable qu'il voit rayonner plus distinctement et plus complétement la lumière éternelle. Il voudrait l'y trouver pure

et adorer Dieu dans l'homme comme un feu sacré sur un autel sans tache. Son âme aspire, ses bras s'entr'ouvrent; dans son besoin d'amour, il fendrait volontiers sa poitrine pour y faire entrer tous les objets de son immense désir, de ses chastes sympathies; mais la laideur humaine, l'ouvrage des siècles de corruption, ne peut échapper à son œil limpide, à son regard profond. Il pénètre à travers l'enveloppe, il voit des âmes contrefaites dans des corps splendides, des cœurs d'argile dans des statues d'or et de marbre. Alors il souffre, il s'indigne, il murmure, il gourmande. Le ciel, qui lui a fait une vue si perçante, lui a donné pour la plainte et pour la bénédiction, pour la prière et pour la menace, une voix abondante et sonore qui trahit imprudemment toutes ses angoisses. Les abus du monde lui arrachent des cris de détresse; le spectacle de l'hypocrisie brûle ses yeux d'un fer rouge; les souffrances de l'opprimé allument son courage; des sympathies

audacieuses bouillonnent dans son sein. Le poète élève la voix et dit aux hommes des vérités qui les irritent.

Alors toute cette race immonde, qui se met à l'abri d'un faux respect des lois pour satisfaire ses vices dans l'ombre, ramasse les pierres du chemin pour lapider l'homme de vérité. Les scribes et les pharisiens (race éternellement puissante) préparent les fouets, la couronne d'épines et le roseau, sceptre dérisoire que la main sanglante du Christ a légué à toutes les victimes de la persécution. La plèbe aveugle et stupide immole les martyrs pour le seul plaisir de contempler la souffrance. Jésus sur la croix n'est pour elle autre chose que le spectacle énergique d'un homme aux prises avec une terrible agonie.

Il est vrai que du sein de cet abîme de turpitudes sortent quelques justes qui osent approcher du gibet et laver les plaies du pa-

tient avec leurs larmes. Il est aussi des hommes faibles et sincères, souvent terrassés par la corruption du siècle, mais souvent relevés par une foi pieuse, qui viennent répandre sur ses pieds brisés le parfum expiatoire. Ceux-ci apportent des consolations à la victime; les premiers préparent la récompense. La nuée s'entr'ouvre, l'ange de la mort touche de son doigt de feu le front incliné de l'homme qui va s'éveiller ange à son tour. Déjà les harpes célestes épandent sur lui leurs vagues harmonies. La colombe aux pieds d'or semble voltiger sous la coupole ardente des cieux... Rêves de spiritualiste, avenir de croyant, idéal de Socrate, promesses du fils de Marie! vous êtes le beau côté de la destinée du poète; vous êtes l'encens et la myrrhe qu'il faut à ses blessures; vous êtes la couronne de son long martyre. C'est pourquoi le poète doit vous avoir sans cesse devant les yeux, lorsqu'il s'expose à la

persécution ; c'est pourquoi il doit vivre et travailler seul, sans jamais entrer de fait ou d'intention dans le tumulte du monde......

Six heures du matin.

J'ai quitté ma chambre au jour naissant pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. Depuis deux nuits, j'ai, contre ma coutume, un sommeil pénible. Des rêves affreux me réveillent en sursaut. Mon système est de ne jamais rien combattre et d'échapper à tout ; c'est la force des faibles. J'ai donc pris le parti de ne pas dormir tant que les fantômes guetteront mon chevet. J'ai passé mon panier à mon bras ; j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des *Couperies*. Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas

avec mollesse; elles étendent dans le vallon leurs tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres, qui pressent les rives de l'Indre, dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assis sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit moussu de ton ajoupa. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfants, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton *ami le Bohémien?* Hirondelle voyageuse, tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré? Ingrat! ne fait-il pas toujours assez beau aux lieux où l'on est aimé? Que fais-tu à cette heure? Tu es levé sans doute; tu es seul, sans un ami, sans un chien. Les arbres qui t'abritent n'ont pas été plantés par toi; le sol que tu foules ne te doit pas les fleurs qui le parent. Peut-être supportes-tu les feux d'un

soleil ardent, tandis que le froid d'un matin humide engourdit encore la main qui t'écrit. Sans doute tu ne devines pas que je suis là, veillant sur ta pépinière, sur tes terrasses, sur les trésors que tu délaisses! Peut-être, endormi au seuil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre petits murs blancs où tu as tant travaillé, tant étudié, tant rêvé, tant vieilli..... Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas..... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas? Je regarde l'horizon, cette patrie des âmes inquiètes, tant de fois interrogée et si vainement possédée! Je ne vois plus que l'espace infranchissable!... O heureux homme! tu parcours ces monts sauvages, cette chaîne robuste,

échine formidable du vieil univers! Quelles neiges, quels éclatants soleils, quels cèdres bibliques, quels sommets pythonitiens, quels palmiers, quelles fleurs inconnues tu possèdes! Ah! que je te les envie! Et moi qui te reprochais tout à l'heure d'avoir pu quitter la *rochaille!* — Hélas! tu es peut-être dans une de ces dispositions de tristesse et de fatigue où rien de ce qu'on possède ne console de qu'on voudrait avoir possédé. Poètes, poètes! race ingrate, capricieuse et chagrine! Que veux-tu donc? Où aspires-tu? Qui donc t'a donné toute cette puissance et toute cette pauvreté? Que fais-tu de tes vastes désirs quand tu possèdes? Où trouves-tu tes ressources surhumaines quand tu es malheureux? Je suis là, moi, abîmé dans les délices des champs, oubliant que toute ma vie est dans le plateau d'une balance dont l'équilibre varie à chaque instant; acceptant, sans y songer, des amertumes qui m'eussent dé-

terminé au suicide, si je les eusse prévues il y a deux ans, lorsque je t'écrivais : « Tout est fini pour moi. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette ; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil ; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier... Il me semble que j'écris sur une tablette de métal ardent..... tout s'embrase, tout chante ; les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre ; la cloche de la ville sonne l'*Angelus ;* un paysan, qui recèpe sa vigne

au-dessous de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix..... A genoux, Malgache! où que tu sois, à genoux! Prie pour ton frère qui prie pour toi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il doit être huit heures; le soleil est chaud, mais à l'ombre l'air est encore froid. Me voici au revers du rocher dans le plus profond du ravin. Je suis caché et abrité du vent comme dans une niche. Le soleil réchauffe mes pieds mouillés dans l'herbe. Je les ai posés nus sur la pierre tiède et saine, tandis que je déjeune pythagoriquement avec mon pain et l'eau du joli ruisseau qui chante sous les joncs à côté de moi.

Le sentier là-haut est maintenant couvert de villageois qui vont à la messe. J'attendrai, pour traverser les longues herbes du fond de la vallée, que le bon soleil les ait aspirées. Dans une heure j'y passerai à pied sec. La rivière s'est endormie hors de son lit. Le sentier est noyé sous une nappe d'ar-

gent. Nymphes, éveillez-vous, les faunes vont vous suprendre et s'énamourer. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah Dieu! mes ennemis s'éveillent aussi! ils s'éveillent pour me haïr. Ils vont se lever pour me nuire. Ils font une prière du matin, peut-être la seule qu'ils aient faite de leur vie, et c'est pour demander ma perte. Ne les écoute pas, ô Dieu bon, ami des poètes! Je suis sans ambition ici-bas, sans cupidité, sans mauvais désirs, tu le sais, toi qui me regardes en face par cet œil brûlant des cieux. Tu lis au fond de ma pensée, comme l'astre au fond du miroir ardent, lorsqu'il le perce de son rayon avide, et qu'il en ressort sans y avoir trouvé d'autre feu que celui dont il vient de le remplir. Bonté de là-haut, appui du faible, tu n'écoutes pas la prière de l'impie, car tout homme est impie qui demande à Dieu la ruine et le désespoir de son semblable. Tu sais que je ne te demande les larmes de personne, et que je ne

veux pas triompher pour être tyran, mais pour être libre. Ah! termine ce combat impie, ô mon Dieu! mais ne permets pas que la haine et la violence triomphent de l'innocent. — Qu'ai-je fait, disait le poète exilé, pour être détesté, banni de ma patrie, chassé du toit de mes pères, calomnié, insulté, traduit devant des juges comme un criminel, menacé de châtiments honteux? O pharisiens, vous régnez toujours, et ce que Jésus écrivit du doigt sur la poussière du parvis est effacé de la mémoire des hommes!...

..... C'est bien fait! pourquoi étant poète, pourquoi étant marqué au front pour n'appartenir à rien et à personne, pour mener une vie errante, pourquoi, étant destiné à la tristesse et à la liberté, me suis-je lié à la société! Pourquoi ai-je fait alliance avec la famille humaine? Ce n'était pas là mon lot. Dieu m'avait donné un orgueil silencieux et indomptable, une haine profonde pour l'injustice, un dévouement invincible pour les

opprimés. J'étais un oiseau des champs et je me suis laissé mettre en cage ; une liane voyageuse des grandes mers, et on m'a mis sous une cloche de jardin. Mes sens ne me provoquaient pas à l'amour, mon cœur ne savait ce que c'était. Mon esprit n'avait besoin que de contemplation, d'air natal, de lectures et de mélodies. Pourquoi des chaînes indissolubles à moi?... O mon Dieu! qu'elles eussent été douces si un cœur semblable au mien les eût acceptées! Oh non! je n'étais pas fait pour être poète ; j'étais fait pour aimer! C'est le malheur de ma destinée, c'est la haine d'autrui qui m'ont fait voyageur et artiste. Moi, je voulais vivre de la vie humaine ; j'avais un cœur, on me l'a arraché violemment de la poitrine. On ne m'a laissé qu'une tête, une tête pleine de bruit et de douleur, d'affreux souvenirs, d'images de deuil, de scènes d'outrages... Et parce qu'en écrivant des contes pour gagner le pain qu'on me refusait je me suis souvenu d'avoir été

malheureux, parce que j'ai osé dire qu'il y avait des êtres misérables dans le mariage, à cause de la faiblesse qu'on ordonne à la femme, à cause de la brutalité qu'on permet au mari, à cause des turpitudes que la société couvre d'un voile et protége du manteau de l'abus, on m'a déclaré immoral, on m'a traité comme si j'étais l'ennemi du genre humain!

..... Peut-être est-ce folie et témérité de demander justice en cette vie. Les hommes peuvent-ils réparer le mal que les hommes ont fait? Non! toi seul, ô Dieu! peux laver ces taches sanglantes que l'oppression brutale fait chaque jour à la robe expiatoire de ton fils et de ceux qui souffrent en invoquant son nom!... Du moins toi, tu le peux et tu le veux; car tu permets que je sois heureux, malgré tout, à cette heure, sans autre richesse que mon encrier, sans autre abri que le ciel, sans autre désir que celui de rendre un jour le bien pour le mal, sans autre plaisir terrestre que celui de sécher mes pieds

sur cette pierre chauffée du soleil. O mes ennemis! vous ne connaissez pas Dieu; vous ne savez pas qu'il n'exauce point les vœux de la haine! Vous aurez beau faire, vous ne m'ôterez pas cette matinée de printemps.

Le soleil est en plein sur ma tête; je me suis oublié au bord de la rivière sur l'arbre renversé qui sert de pont. L'eau courait si limpide sur son lit de cailloux bleus changeants; il y avait autour des rochers de la rive tant et de si brillantes petites nageoires de poissons espiègles; les demoiselles s'envolaient par myriades si transparentes et si diaprées que j'ai laissé courir mon esprit avec les insectes, avec l'onde et ses habitants. — Que cette petite gorge est jolie avec sa bordure étroite d'herbe et de buissons, son torrent rapide et joyeux, avec sa profondeur mystérieuse et son horizon borné par les lignes douces des guérets aplanis! comme la traîne est coquette et sinueuse! comme le merle propre et lustré y court si-

lencieusement devant moi à mesure que j'avance ! Je fais ma dernière station à la Roche-Éverard. Nous avons baptisé ainsi ce roc noir dans l'angle aigu duquel les *pastours* allument leur feu d'ajoncs en hiver. C'est là qu'il s'est assis l'autre jour en disant qu'il ne demandait pas autre chose à Dieu, pour sa vieillesse, que cette roche et la liberté. « *Le beau est petit*, disait-il ; ce paysage resserré et ce chétif abri sont encore trop vastes pour la vie physique d'un homme ; le ciel est au-dessus, et la contemplation des mondes infinis qui l'habitent suffit bien, j'espère, à la vie intellectuelle. »

Ainsi parlait le vieux Éverard en arrachant des touffes de genêts fleuris aux flancs bruns du rocher. Ainsi tu parlais, il y a cinq ans, lorsqu'à deux pas de cette roche tu plantas ton ajoupa et tes peupliers. — D'où vient que tu es en Afrique ? — Rien ne suffit à l'homme en cette vie ; c'est là sa grandeur et sa misère. . . . . . . . . . . . . . .

Dans ma chambre.

Je suis entré dans ton jardin; tes peupliers se portent bien, ta rivière est très haute. Mais cette maison déserte, ces contrevents fermés, ces allées dépeuplées d'enfants, cette brouette qui t'a sauvé de tant d'accès de spleen et qui est brisée dans un coin, tout cela est bien triste. J'ai été voir la chèvre; elle n'a jamais voulu manger aucune des herbes que je lui offrais; elle bêlait tristement; j'ai pensé un instant qu'elle me demandait ce qu'était devenu son maître.

En remontant la *rochaille*, j'ai pris par habitude le chemin de Nohant. Un instant j'ai oublié où j'allais; je voyais devant moi cette route qui monte en terrasse, et au sommet les tourelles blanches et la garenne de notre chevaleresque voisin, de notre loyal ami le châtelain d'Ars. Derrière cette colline, je ne voyais pas, mais je pressentais mon toit, les murs amis de mon enfance, les noyers de

mon jardin, les cyprès des morts chéris. Je marchais vite et d'un pied léger; j'allais comme dans un rêve, m'étonnant de ma longue absence, me hâtant d'arriver. Tout d'un coup je me suis aperçu de ma distraction; je me suis rappelé que la haine avait fait de la maison de mes pères une forteresse dont il me fallait faire le siége en règle avant d'y pénétrer. O Marie! ô mon aïeule aux cheveux blancs! quand j'ai dit adieu au seuil sacré, j'ai emporté une branche de l'arbre qui abrite ton éternel sommeil. Est-ce là tout ce qui doit à jamais me rester de toi? Tu dors auprès de ton fils bien-aimé, mais à ta gauche n'y a-t-il pas une place vide qui m'est réservée? Mourrai-je sous un ciel étranger? Irai-je traîner une vieillesse misérable loin de l'héritage que tu me conservais avec tant d'amour, et où j'ai fermé tes yeux, comme je souhaite que mes enfants ferment les miens? O grand'mère! lève-toi et viens me chercher! Déroule ce

linceul où j'ai enseveli ton corps brisé par son dernier sommeil; que tes vieux os se redressent et que ton cœur desséché palpite à cette chaleur bienfaisante de midi. Viens me secourir ou me consoler. Si je dois être à jamais banni de chez toi, suis-moi au loin. Comme les sauvages du Meschacébé, je porterai ta dépouille sur mes épaules, et elle me servira d'oreiller dans le désert. Viens avec moi, ne protége pas ceux qui ne te connaissent pas et que tes mains n'ont pas bénis... Mais non, grand'mère, reste auprès de ton fils; mes enfants iront encore saluer ta tombe; ceux-là te connaissent sans t'avoir jamais vue. Mon fils ressemble à ce Maurice tant aimé de toi, auquel je ressemble tant moi-même; ma fille est blanche, grave et déjà majestueuse comme toi. C'est là ton sang, Marie; que ton âme aussi soit en eux; si je leur suis arraché, que ton souffle veille sur eux et les anime, que ta cendre soit leur

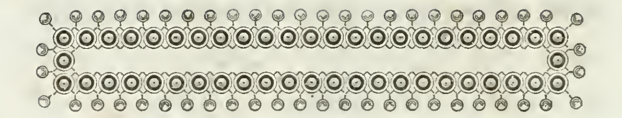
palladium éternel, que dans la nuit ta voix douce ou sévère les console ou les gourmande... Ah! si tu vivais, tout ce mal ne me serait pas arrivé; j'aurais trouvé dans ton sein un refuge sacré, et ta main paralytique se fût ranimée pour se placer, comme celle du destin, entre mes ennemis et moi. — Je meurs trop tôt pour toi, — m'as-tu dit la veille du dernier jour. Pourquoi m'as-tu quitté, ô toi qui m'aimais, toi qui n'as jamais été remplacée? toi qui chérissais en moi jusqu'à mes défauts, toi qui maniais comme la cire mes volontés de fer, et qui faisais courber d'un regard cette tête rebelle! toi qui m'as appris pour mon éternel regret, pour mon éternelle solitude, ce que c'est qu'un amour inépuisable, absolu, indestructible...Grand Dieu! vous savez qu'elle me l'a enseigné cet amour passionné de la progéniture; ne permettez pas qu'on m'arrache à mes enfants; ils sont trop jeunes

pour supporter ce que j'ai souffert en la perdant. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Malgache, ta mère est vieille; ne reste pas longtemps éloigné d'ici. Quand tu ne l'auras plus, tu regretteras amèrement les jours passés loin d'elle, et tu voudras en vain les faire revivre.

Il tempo passa e non ritorna a noi
E non vale il pentirsene di poi.



# X.

## A CHARLES DIDIER.

Mon vieux ami, je t'ai promis de t'écrire une sorte de journal de mon voyage, si voyage il y a, de la vallée Noire à la vallée de Chamounix. Je te l'adresse, et te prie de pardonner la futilité de cette relation. A un homme triste et austère comme toi, il ne faudrait écrire que des choses sérieuses;

mais quoique plus vieux que toi de plusieurs années, je suis un enfant, et par mon éducation manquée et par ma fragile organisation. A ce titre j'ai droit à l'indulgence, et rien ne me siérait plus mal qu'une forme grave. Vous m'avez traité en enfant gâté, vous tous que j'aime, et toi surtout, rêveur sombre, qui n'as de sourire et de jeunesse qu'en me voyant cabrioler sur les sables mouvants et sur les nuages fantastiques de la vie.

Hélas! gaîté perfide, qui m'as si souvent manqué de parole! rayon de soleil entre des nuées orageuses! tu m'as fait souvent bien du mal! tu m'as emporté dans les régions féeriques de l'oubli, et tu as laissé des spectres lugubres entrer dans les salles de ma joie et s'asseoir en silence à mon festin. Tu les as laissés monter en croupe sur mon cheval ailé et lutter corps à corps avec moi jusqu'à ce qu'ils m'eussent précipité sur la terre des réalités et des souvenirs. N'importe! sois béni, esprit de folie qui es à la

fois le bon et le mauvais ange, souvent ironique et amer, le plus souvent sympathique et généreux ! Prends tes voiles bariolées, ô ma chère fantaisie ! déploie tes ailes aux mille couleurs, emporte-moi sur ces chemins battus de tous que ma faiblesse m'empêche de quitter, mais où mes pieds n'enfoncent pas dans le sol, grâce à toi ! garde-moi dans l'humble sentiment de mon néant, dans la philosophique acceptation de ce néant si doux et si commode, qui s'ennoblit quelquefois par la victoire remportée sur de vaines aspirations... O gaîté ! toi qui ne peux être vraie sans le repos de la conscience et durable sans l'habitude de la force, toi qui ne fus point l'apanage de mes belles années et qui m'abandonnas dans celles de ma virilité, viens comme un vent d'automne te jouer sur mes cheveux blanchissants et sécher sur ma joue les dernières larmes de ma jeunesse.

Et toi, cher vieux ami, prête-toi aux ca-

prices de mon babil et à l'absurdité de mes observations. Tu sais que je ne vais pas étudier les merveilles de la nature, car je n'ai pas le bonheur de les comprendre assez bien pour les regarder autrement qu'en cachette. Le désir de revoir des amis précieux et le besoin de *locomotion* m'entraînèrent seuls cette fois vers la patrie que tu as abandonnée. Il te sera peut-être doux d'en entendre parler, si peu et si mal que ce soit. Il est des lieux dont le nom seul rappelle des scènes enchantées, des souvenirs inénarrables. Puissé-je, en te les faisant traverser avec moi, éclaircir un instant ton front et soulever le fardeau des nobles ennuis qui le pàlissent!

Autun, 2 septembre.

A Dieu ne plaise que je médise du vin! Généreux sang de la grappe, frère de celui qui coule dans les veines de l'homme! que

de nobles inspirations tu as ranimées dans les esprits défaillants! que de brûlants éclairs de jeunesse tu as rallumés dans les cœurs éteints! Noble suc de la terre, inépuisable et patient comme elle, ouvrant comme elle les sources fécondes d'une sève toujours jeune et toujours chaude, au faible comme au puissant, au sage comme à l'insensé! — Mais il est ton ennemi, comme il est l'ennemi de la Providence, celui-là qui cherche en toi un stimulant à d'impurs égarements, une excuse à des délires grossiers! Il est le profanateur des dons célestes, celui qui veut épuiser tes ressources bienfaisantes, abdiquer et rejeter avec mépris dans la main de Dieu même le trésor de sa raison.

L'origine céleste de la vigne est consacrée dans toutes les religions. Chez tous les peuples la Divinité intervient pour gratifier l'humanité d'un don si précieux. Selon notre Bible, le sang du vieux Noé fut agréable à Dieu,

qui le sauva ainsi que la sève de la vigne, comme deux ruisseaux de vie à jamais bénis sur la terre.

J'ai vu, aux premiers jours du printemps, sous les berceaux de pampres qui s'enlacent aux figuiers de l'Adriatique, des matrones, drapées presque à la manière de l'ancienne Grèce, qui recueillaient avec soin dans des fioles ce qu'elles appelaient poétiquement les *larmes de la vigne*. La rosée limpide s'échappait goutte à goutte des nœuds de la branche, et coulait durant la nuit dans les vases destinés à la recevoir. J'aimais le soin religieux avec lequel ces femmes allaient enlever le précieux collyre aux premières clartés du matin, j'aimais les parfums exquis de la treille en fleurs, les brises de l'Archipel expirant sur les grèves de l'Italie, et le signe de croix qui accompagnait chaque nouvelle section du rameau sacré. C'était une sorte de cérémonie païenne conservée et rajeunie par le christianisme. Le culte du

jeune Bacchus semblait mêlé à celui de l'enfant Dieu, et je ne suis pas sûr que l'antique *Ohé, Evohé*, ne vînt pas mourir sur les lèvres de ces vieilles à côté de l'*amen* catholique.

Le culte des divinités champêtres m'a toujours semblé la plus charmante et la plus poétique expression de la reconnaissance de l'homme envers la création. Je n'admets point de faux dieux, je les tiens tous pour des idées vraies, salutaires et grandes. Et quant à l'infaillibilité des religions, je sais que la plus excellente de toutes peut et doit être souillée, comme tout ce qui tombe d'en-haut dans le domaine de l'homme. Mais je crois à la sagesse des nations, à leur grandeur, à leur force, aux influences des contrées qu'elles habitent ; et conséquemment j'ai foi en la prééminence de certaines idées, en fait de croyance et de culte. L'éternelle vérité, à jamais voilée pour les hommes, s'est montrée un peu moins vague à ceux

qui l'ont cherchée à travers une atmosphère plus pure et des cieux plus splendides. La nôtre est la plus belle, parce qu'elle est la plus simple. Elle se marie bien avec la nature austère qui l'a conçue, avec les grandes scènes pittoresques et l'ardent climat qui ont révélé à l'homme l'unité de Dieu. Celle du polythéisme est enivrante comme le doux pays qui l'a enfantée, mais j'y vois toutes les conditions d'excès et d'inconstance qui caractérisent pour l'homme une situation trop fortunée.

J'aime la fable de Bacchus, embryon engourdi dans la cuisse du Dieu, survivant, comme Noé, à un cataclysme, sauvé, comme lui, par une miraculeuse protection, et, comme lui, apportant aux hommes les bienfaits d'un nouvel arbre de vie. Mais, sur les trop fertiles coteaux de la Grèce, je vois la vigne croître et multiplier avec une abondance dont les hommes abusent bientôt, et, de la cuve où Evohé consacra de pures liba-

tions à son père, sort la troupe effrénée des hideux Satyres et des obscènes Thyades. Alors les peuples cherchent des jouissances forcenées dans un sage remède envoyé à leurs faiblesses et à leurs ennuis. La débauche insensée pollue les marches des temples; le bouc, infect holocauste offert aux divinités rustiques, associe des idées de puanteur et de brutalité au culte du plaisir. Les chants de fête deviennent des hurlements, les danses des luttes sanglantes où périt le divin Orphée: le dieu du vin s'est fait le dieu de l'intempérance, et le sombre christianisme est forcé de venir, avec ses macérations et ses jeûnes, ouvrir une route nouvelle à l'humanité ivre et chancelante pour la sauver de ses propres excès.

Si je cherche l'histoire du cultivateur postdiluvien dans la version plus simple et plus naïve du vieux Noé, je vois sa lignée user plus sobrement et plus religieusement du fruit divin. Première victime de son im-

prudence, il apprend à ses dépens que le sang de la grappe est plus chaud et plus vigoureux que le sien propre; il tombe vaincu, et ses pieux enfants apprennent à s'abstenir, le même jour où ils ont connu une jouissance nouvelle. Sur les versants brûlants de la Judée, la vigne multiplie sobrement ses richesses, et l'homme, conservant une sorte de respect pour les divins effets de la plante précieuse, inscrit cette loi touchante dans son livre de la Sagesse :

« Laissez le vin à ceux qui sont accablés par le travail, et la cervoise à ceux qui sont dans l'amertume du cœur; les princes ne boiront pas le vin et la cervoise, ils les laisseront à ceux qui souffrent et à ceux qui travaillent dans l'amertume du cœur. »

Honneur aux âges primitifs! amour aux antiques pasteurs! regret à la jeunesse du monde! Temps agréables au Seigneur, où l'homme cherchait la science sans qu'il fût possible de savoir le funeste usage qui serait

fait de la science; où la sagesse n'était pas un vain mot et correspondait, dans les codes des patriarches, aux besoins vrais et nobles de l'humanité! vous paraissez grands et presque impossibles quand on vous compare aux sociétés modernes. Dieu, grand Dieu! toi qui parlais sur la montagne pour dire aux hommes: Faites ceci, et qui voyais ta loi accomplie; toi dont la parole descendait dans les tabernacles d'Israël, instruisait et dirigeait tes législateurs prosternés, que sens-tu pour nous désormais dans ton sein paternel, en voyant la terre asservie aux volontés impies et aux besoins insensés d'une poignée d'hommes pervers; le mot sacré de *loi* traduit par celui *d'intérêt personnel*, le labeur remplacé par la cupidité, les cérémonies augustes et saintes par des coutumes ineptes ou des mystères incompris, tes lévites par des pontifes ennemis du peuple, la crainte de ton courroux ou de ton déplaisir par des hordes de soldats mer-

cenaires, seul frein que les princes sachent employer et que les peuples veuillent reconnaître!

Que penser d'un siècle où l'éducatiou morale est entièrement abandonnée au hasard, où la jeunesse n'apprend ni à régler ses besoins intellectuels ni à gouverner ses appétits physiques; où on lui présente les livres des diverses religions, qu'on lui explique en souriant et en lui recommandant bien de ne croire à aucune; où, pour tout précepte, on lui conseille de ne point se mettre mal avec la police aux premières orgies qu'elle se permettra, et de ne point professer trop haut la théorie des vices dont on lui abandonne la pratique? Que lui apprend-on de l'amour, de cette passion qui s'éveille la première, et qui, dans le cœur de l'adolescent, est susceptible d'un développement si noble? Rien, sinon qu'il faut faire pour les femmes le moins de sottises possible, jouer au plus fin avec les coquettes, s'abstenir de

l'enthousiasme, se consoler avec les prostituées des défaites de la ruse ; en toute occasion, sacrifier à l'intérêt personnel, au plaisir ou à la fortune, le plus beau sentiment qui puisse germer dans les âmes neuves !

Que lui apprend-on de l'ambition, de cette soif de gloire et d'action qui étouffe bientôt les velléités d'affection exclusive, et qui souvent ne les laisse pas même éclore? Lui dit-on qu'il faut gouverner cette ardeur généreuse, mettre au service de l'humanité les talents acquis et les forces employées? Elle a lu, pendant les années d'enfance, quelque chose de semblable dans les écrits des antiques philosophes, et on lui apprend à les juger au point de vue littéraire ; puis, la société lui ouvre ses bras avides et son sein glacé. Donne-moi tes lumières, lui dit-elle ; donne-moi le fruit de tes sueurs et de tes veilles, et je te donnerai en retour des richesses pour satisfaire tous tes vices, car tu as des vices, je le sais, je les aime, je les

protége, je les couvre de mon manteau, je les abrite mystérieusement de ma complaisance. Sers-moi, enrichis-moi, donne-moi tes talents et ton travail, fais-les servir à augmenter mes jouissances, à maintenir mon règne, à sanctionner mes turpitudes, et je t'ouvrirai les sanctuaires d'iniquité que je réserve à mes élus !

Ainsi, loin de développer et de diriger les deux sources de grandeur qui sont dans la jeunesse, la gloire et la volupté ; loin d'exalter ce qu'elles mêlent de divin à l'ardeur et à la jouissance de la vie, la société présente s'en sert pour abrutir l'homme et pour le rattacher à un matérialisme mortellement grossier. Elle se plaît à développer les instincts animaux ; elle crée et protége des antres de corruption, des moyens de toute espèce pour entretenir, ranimer ou satisfaire les besoins les plus ignobles et même les plus immondes fantaisies. Comment les jouissances naturelles, n'étant plus asservies à aucun

frein moral, à aucune règle de législation, ne dégénéreraient-elles pas en excès? Comment l'amour de la gloire ne deviendrait-il pas la soif de l'or? Comment l'amour et le vin n'amèneraient-ils pas la débauche?

Tout cela à propos d'une orgie de patriciens dont je viens d'être témoin dans une auberge!

J'ai bien voyagé dans ma vie, je me suis reposé dans bien des cabarets de village; j'ai dormi dans de bien sales tavernes, entre des bancs rompus et des débris de brocs rougis d'un vin âcre et brutal; j'ai failli avoir la tête fracassée par des rouliers qui se battaient autour de moi; j'ai entendu les métaphores obscènes et les chansons graveleuses des villageois endimanchés. J'ai vu des soldats ivres, des matelots en fureur; j'ai vu des mendiants affamés acheter de l'eau-de-vie avec l'unique denier de leur journée. J'ai vu des femmes jeunes et belles se rouler échevelées dans la fange, et de beaux-es-

prits de diligence échanger des quolibets malpropres avec des servantes d'auberge. Qui n'a vu et entendu tout cela, pour peu qu'il ait voyagé avec peu d'argent?

Or, je ne suis pas d'humeur intolérante, et quoique fort souvent ennuyé, fatigué et contrarié de semblables rencontres, je les ai toujours supportées avec un calme philosophique. De quel droit mépriserais-je la rudesse et le mauvais goût de l'homme privé d'éducation? De quel front reprocherais-je à l'indigent d'abdiquer l'orgueil de l'intelligence humaine, quand moi et mes égaux sur l'échelle sociale nous lui refusons l'exercice de cette intelligence et nous en rejetons l'emploi? Pourquoi, ô toi que nous avons réduit à l'état de bête de somme, ne chercherais-tu pas à rendre ton sort moins odieux en détruisant ta mémoire et ta raison, en buvant, comme dit Obermann en sa pitié sublime, l'*oubli de tes douleurs?*

Eh quoi! ta souffrance de tous les jours

ne nous semble pas insupportable; notre oreille n'est pas blessée de tes plaintes; nos yeux voient sans dégoût tes sueurs sans relâche et sans terme; notre cœur est insensible à ta misère, et les courtes heures de ta joie nous révoltent! C'est bien assez, ô infortuné! que ta peine soit méprisée. Que ton plaisir du moins passe en liberté! Laissez courir l'orgie en haillons, laissez-la hurler à la porte de ces riches demeures; elle ne les franchira jamais; laissez-la dormir sur les marches de ces palais dont elle va du moins rêver les délices pendant toute une nuit... Mais non! il y a pour le peuple des réglements de police. Les lupanars des grands sont ouverts à toute heure, les cabarets du pauvre se ferment la nuit, et le guet mène en prison celui qui n'a ni laquais ni voiture pour le transporter chez lui!

Écoutez ce que disent les riches pour autoriser ces injustices: « La gaîté des gens

comme il faut n'est ni bruyante ni incommode; celle du peuple est pire que cela, elle est dangereuse. Le peuple n'a pas le frein de l'éducation. » Et à ce propos les grands de ce siècle vous font de très nobles théories sur les distinctions nécessaires, sur les supériorités incontestables. Ils avouent qu'aujourd'hui la naissance est un préjugé, que l'or ne donne de mérite à personne. Ils déclarent que l'*éducation* seule établit une hiérarchie légitime et sainte. « Faites le peuple semblable à nous, disent-ils, et nous l'admettrons à l'égalité sociale. »

Ces hommes n'oublient qu'un point, c'est que, le peuple n'ayant pu encore se faire semblable à eux, ils se sont faits en attendant, quant aux vices et à la grossièreté, semblables au peuple. »

Si j'ai bonne mémoire, je n'avais vu d'orgie de patriciens qu'aux théâtres de l'Odéon et de la Porte Saint-Martin. J'avoue que cela m'avait semblé très froid et très ennuyeux.

Du reste, cela se passait très convenablement. Deux ou trois personnages parlants, très occupés de leurs affaires, se consultaient dans des *aparté* sur toute autre chose que l'orgie, et le long de la table une douzaine de comparses, très bien costumés, soulevant en mesure des coupes de bois doré, les choquaient les unes contre les autres avec un bruit sourd, et

> . . . . . D'un ton mélancolique,
> Entonnant tristement une chanson bachique.

J'étais donc très peu effrayé d'un dîner de jeunes gens qui se consommait à l'autre bout du jardin de l'auberge. La maison était pleine en raison de la foire. Point de chambre où l'on pût manger, point de salle commune qui ne fût encombrée de commis-voyageurs...

J'en demande pardon à un mien camarade d'enfance qui me vend d'excellent vin, et pour qui je vendrais, au besoin, ma der-

nière paire de bottes ; j'en demande pardon à plusieurs commis-voyageurs qui m'ont écrit des injures à cause de je ne sais quelle mauvaise plaisanterie imprimée de mon fait je ne sais où. — J'en demande pardon, et sérieusement, je le jure, à la mémoire d'un seul dont le nom demeure enseveli dans des cœurs navrés. — Mais enfin, je le confesse à la face du ciel et de la terre, je ne peux pas souffrir les commis-voyageurs... ou du moins je n'ai pas pu les souffrir jusqu'à ce jour, qui va peut-être me réconcilier à jamais avec eux.

Tant y a que, craignant les conversations littéraires, j'acceptai l'offre d'une infernale hôtesse, empoisonneuse et maléficière au-delà de ce qui a jamais été raconté par Gil Blas sur le compte des aubergistes de toutes les Espagnes. Je laissai dresser dans un coin du jardin, derrière un espalier, une modeste table pour mes enfants, pour leur bonne et pour moi. J'avais l'air d'un curé de cam-

pagne escorté de sa gouvernante et de ses neveux.

Il y avait, à l'autre bout de ce jardin, une grande table et des convives de bonne humeur. Ce sont des gens comme il faut, m'avait dit l'hôtesse, la fleur des gentilshommes du pays; c'est monsieur le comte, c'est monsieur le marquis, et puis monsieur de... Grâce à Dieu, je n'ai pas la mémoire des noms, celle des prénoms encore moins; mais ma senora Leonarde en avait plein la bouche, et j'espérais voir une orgie aussi méthodiste que celles de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin. N'en déplaise à la noblesse, je l'ai fort peu fréquentée dans ma vie. Je sais qu'elle porte des gants, qu'elle a toujours le menton bien rasé ou la barbe bien parfumée; je sais qu'elle est agréable à voir : je ne me serais jamais douté qu'elle pût être aussi désagréable à entendre.

Tu attends peut-être que je te raconte l'orgie... Ma foi! tu te trompes bien. D'a-

bord je n'ai assisté qu'à la partie musicale, à l'introduction pour ainsi dire; ensuite j'étais masqué par les espaliers, et je ne voyais absolument rien. Enfin mon dîner et celui de ma famille fut terminé en dix minutes, et je me retirai plus satisfait qu'en sortant de l'Odéon ou de la Porte-Saint-Martin, car du moins là je n'avais rien payé en entrant. En ce moment je me sens presque réconcilié avec le procédé de Lucrèce Borgia, en voyant combien des seigneurs ivres peuvent se rendre insupportables au spectateur.

Je montai dans la diligence immédiatement après la *représentation;* j'entendis le garçon d'écurie adresser au facteur de la diligence cette réflexion philosophique, en entendant le refrain d'une chanson par-dessus le mur : « Si c'était *nous*, on dirait : V'là la canaille qui s'échauffe! Mais comme c'est *eux*, on dit : V'là le beau monde qui s'amuse! » La réponse philosophique de l'autre

prolétaire fut aussi énergique que la circonstance le comportait ; n'était le sot usage qui ne permet plus, comme au temps de Dante et de Montaigne, d'écrire certains mots de la langue, je te la rapporterais, car l'obscénité du peuple est presque toujours empreinte de génie : c'est un appel sauvage et terrible à la justice de Dieu ; celle des grands n'est qu'un blasphème stupide. Rien ne le motive et par conséquent rien ne l'excuse...

O vous que j'ai méconnus et vers qui je m'incline en ce jour ! ô commis-voyageurs ! je proteste que vous êtes fort ennuyeux, et que le bel-esprit déborde en vous d'une manière désespérante. Mais je jure par Bacchus et par Noé, je jure par tous les vins bons et mauvais que vous débitez, que vous avez bien plus d'aménité, de politesse et de savoir-vivre, que les *jeunes seigneurs* de province. Je dépose, et je signerais de mon sang, que vous vous conduisez cent fois

mieux dans les auberges, que vos manières sont excellentes au prix des leurs, et qu'il vaut mieux mille fois tomber en votre compagnie et supporter vos récits de table d'hôte que de se trouver seulement à cinquante toises de la table des gens *comme il faut.* — Que la paix soit faite entre nous, et ne m'écrivez plus d'injures, ou tout au moins affranchissez vos lettres, s'il vous plaît.

Et toi, vieux ami des poètes! généreux sang de la grappe! toi que le naïf Homère et le sombre Byron lui-même chantèrent dans leurs plus beaux vers, toi qui ranimas longtemps le génie dans le corps débile du maladif Hoffmann! toi qui prolongeas la puissante vieillesse de Goëthe, et qui rendis souvent une force surhumaine à la verve épuisée des plus grands artistes! pardonne si j'ai parlé des dangers de ton amour! Plante sacrée, tu crois au pied de l'Hymète, et tu communiques tes feux divins au poète fatigué, lorsqu'après s'être oublié dans la plaine

et voulant remonter vers les cimes augustes, il ne retrouve plus son ancienne vigueur. Alors tu coules dans ses veines et tu lui donnes une jeunesse magique; tu ramènes sur ses paupières brûlantes un sommeil pur, et tu fais descendre tout l'Olympe à sa rencontre dans des rêves célestes. Que les sots te méprisent, que les fakirs du bon ton te proscrivent, que les femmes des patriciens détournent les yeux avec horreur en te voyant mouiller les lèvres de la divine Malibran. Elles ont raison de défendre à leurs amants de boire devant elles. Les imaginations de ces hommes-là sont trop souillées, leurs mémoires sont trop remplies d'ordures, pour qu'il soit prudent de mettre à nu le fond de leur pensée. Mais viens, ô ruisseau de vie! couler à flots abondants dans la coupe de mes amis! Disciples du divin Platon, adorateurs du beau, ils détestent la vue comme la pensée de ce qui est ignoble, ils veulent que tout soit pur dans la joie; que la

femme chaste ne cesse point de l'être à table; que l'adolescent ne souille pas ses lèvres d'un rire cynique; que l'artiste puisse dire toute son ambition, et qu'elle ne fasse sourire personne. Ils veulent enfin, ils *peuvent*, ils *osent* livrer tout le trésor de leur âme, et n'avoir rien à reprendre les uns aux autres quand le jour bleuâtre nous surprend à table dans la mansarde, et glisse, tendre et timide, un reflet d'azur sur la dorure rougissante des flambeaux expirants; ou bien, quand à la campagne, assis en plein air, autour des flacons et des fruits, l'aube nous trouve au jardin, en face de la pleine lune, et nous voit rire de sa face pâle qui ressemble à une femme peureuse ou distraite, essayant, mais trop tard, de se retirer décemment chez elle avant l'éclat du soleil. O belles nuits de l'été brûlant qui vient de s'écouler et qui ne nous sera peut-être pas rendu avant bien d'autres années! aurores sans rosée, veillées d'Italie! doux repos sur les gazons!

chants de la fauvette si mélodieux et si passionnés au lever de Vénus! étoiles si belles à l'heure du combat entre le jour et la nuit! parfums du crépuscule! extases et silences suivis de douces paroles et de joyeux rires! venez encore charmer nos jours sans ambition et nos nuits sans rancunes, et que le madère régénérateur, que le champagne facétieux, viennent d'heure en heure chasser le sommeil et dégourdir le cerveau quand mes amis sont ensemble et quand je suis avec eux!

De Châlons à Lyon.

Étendu sur le plancher du tillac et roulé dans mon manteau, j'ai dormi d'un profond sommeil sur le bateau à vapeur, en attendant que le jour vînt éclairer les rives plates, et quoi qu'en disent les indigènes, fort peu riantes de la Saône. Quelle est cette figure honnête et douce qui semble protéger mon sommeil insouciant, et empêcher les

pieds des mariniers de me traiter comme un ballot? C'était bien la peine d'étudier Lavater et Spurzheim, pour juger si mal un visage! Le fait est qu'hier je me suis trompé complétement, et que, prenant ce bon jeune homme pour un des débauchés de l'auberge, j'ai refusé avec sauvagerie l'offre amicale de sa voiture. Il est vrai que sur le plancher du paquebot nous voici tous égaux, et que s'il prend envie au patricien de railler ma figure de séminariste et mes manières de paysan, la politesse et la gratitude n'enchaînent pas ma langue, je pourrai lui dire son fait et celui de ses amis... Mais il ne me semble ni malveillant, ni hautain. Attendons.

Rencontre d'un ancien ami, vraie bonne fortune en voyage. Facétieux et mordant, il m'aide à oublier que je suis rompu de fatigue. Il burine chaque passager, des pieds à la tête, par un seul mot pittoresque. Mon cœur s'était serré en l'apercevant, car sa présence me rappelle des siècles entiers, des

rêves étranges, une vie terrible, dont il fut jadis le spectateur calme et compatissant. Mais il semble deviner la place du cœur où je suis écorché vif, et il n'y touche point. Il rit, il raille, il parle comme Callot dessine. Prendre la vie du côté bouffon quand on a bu jusqu'à la lie tout ce qu'elle a de sérieux, c'est le fait d'une haute philosophie ; chez moi, je l'avoue, ce n'est l'effet que d'une grande faiblesse. Qu'importe ? Je ris, je suis heureux pendant une heure ; il me semble que je suis né d'hier.

Paul a l'œil éminemment artiste, et je vois tous les objets que la rive emporte derrière nous à travers sa fantaisie moqueuse. Le clocher de Mâcon me fait rire aux éclats ; je n'aurais jamais cru qu'un clocher pût tant me divertir. Et cependant Paul ne rit jamais; sa gaîté grave, celle des enfants, expansive et bruyante, l'excellente figure et l'obligeance délicate du *légitimiste*, la consternation d'Ursule qui se croit en pleine mer, mon

sans-gêne bohémien, c'en est assez pour nous trouver tous camarades et faire société commune à l'auberge de Lyon.

— Comment s'appelle notre ami? dit Paul à demi-voix en me montrant le légitimiste.

— Le diable m'emporte si je le sais!

— Demandons-lui ses papiers, reprend Paul avec dignité.

Inspection faite de son passeport, il est patricien; il faut bien le lui pardonner. Il est riche; cela nous est fort indifférent, preuve qu'il est inutile de connaître le nom et la position des gens. Il est aimable, modeste et bien élevé. Qu'avons-nous besoin d'en savoir davantage?—Il va à Genève; nous irons tous ensemble; mais non. Paul nous quitte et descend le Rhône. Son destin ou sa fantaisie l'emporte par là. L'ami improvisé, moi et ma famille, nous prenons la poste à frais communs et nous verrons ce soir le lac de Nantua.

Nantua.

Montagnes sans grandeur, lac sans étendue, végétation pauvre, paysage sans caractère pour quiconque a vu les Alpes. Et cependant, çà et là, un aspect singulier, une masse de roches tendres étrangement découpées, des bastions et des piliers que l'on croirait construits et sculptés par la main de l'homme, des angles de montagnes s'ouvrant sur de fraîches vallées, des sites sans noblesse, mais pleins de variété, et se succédant avec profusion sous les yeux, non ravis, mais occupés; voilà comme le Bugey m'est apparu cette fois. Jadis je l'ai trouvé hideux. —Ne lis jamais mes lettres avec l'intention d'y appendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs; je vois tout au travers des impressions personnelles. Un voyage n'est pour moi qu'un cours de psychologie et de physiologie dont je suis le *sujet*, soumis à toutes les épreuves et à toutes les expé-

riences qui me tentent, condamné à subir toute l'adulation et toute la pitié que chacun de nous est forcé de se prodiguer alternativement à soi-même, s'il veut obéir naïvement à la disposition du moment, à l'enthousiasme ou au dégoût de la vie, au caprice du califourchon, à l'influence du sommeil, à la qualité du café dans les auberges, etc., etc.

Nous nous sommes mis en tête de trouver des beautés, car on nous a déclaré sur l'honneur que ce pays a des beautés de premier ordre, et nous en croyons l'auteur du renseignement.—Nous prenons un char suisse, et nous nous faisons conduire à Mériat par une pluie battante, accompagnée de coups de tonnerre brusques, imprévus, et d'un son bizarre comme la forme des rochers qui les répercutent. Le guide se trompe de route et gravit la montagne au lieu de descendre dans le ravin. La pluie redouble; aucune espérance de déjeuner sur l'herbe. Nous déjeunons philosophiquement dans le char. On

casse le gouleau d'une bouteille, et nous trinquons avec un phlegme britannique, quand tout à coup nous nous voyons à trois lignes du précipice. L'automédon mouillé, et de très méchante humeur, s'est aperçu de sa méprise. Il a voulu retourner sur ses pas, le chemin est trop étroit. Le cheval refuse de se casser le cou ; c'est donc au char de subir toutes les conséquences de sa conformation incommode et de l'ankylose de ses ressorts. La difficulté de l'entreprise décourage le guide. Il nous laisse une roue dans l'abîme, et le verre à la main, fort empêchés de descendre, encore plus empêchés de demeurer.

Heureusement nous rions aux éclats et jamais on ne se tue en riant. Nous trouvons moyen de sortir de la boîte de cuir, nous soulevons le véhicule, nous portons le cheval, nous rossons le cocher, et j'en suis quitte pour un verre de vin répandu tout entier dans la poche de ma blouse.

Enfin, nous rentrons dans le ravin, non pas perpendiculairement, comme nous en étions menacés, mais par un joli chemin couvert de fleurs sauvages, toutes brillantes de pluie et bordé d'un ruisseau qui devient torrent et grossit de minute en minute. La pluie fouette les sapins échevelés ; des nuages courent sur les flancs de la gorge ; le brouillard enveloppe les cimes ; et par mille angles du sentier qui serpente au sein des noires forêts, nous pénétrons dans une région vraiment sublime de tristesse.

Pas une figure humaine, pas un toit de châlet. Deux remparts à pic, couverts d'arbres vivaces qui semblent croître sur la tête les uns des autres, nous pressent, nous étreignent, et semblent, par leurs détours multipliés, nous pousser et nous enfermer dans d'inextricables solitudes.

J'ai vu beaucoup de sites plus grandioses, je n'en ai guère vu de plus austères. Les plus belles veines des Alpes, des Pyrénées et

des Apennins ne produisent pas une végétation plus robuste et plus imposante; nulle part je n'ai vu d'aussi belles forêts de sapins gigantesques, élancés, fiers, touffus, et par leur nombre et par leur situation escarpée, semblant braver la destruction et renaître sous les coups de la foudre et de la cognée.

A Mériat, les restes de la Chartreuse consistent en quelques belles arcades chargées de plantes pariétaires et à demi ensevelies dans les éboulements de la montagne que le gazon a recouverts; le portail est encore debout et conserve son air monastique. Le torrent se précipite avec fracas derrière la Chartreuse, roule à côté et se laisse tomber sur l'angle d'un bâtiment détaché qu'il achève de dégrader, et qu'il semble prêt à emporter tout-à-fait dans un jour d'orage. Quel était l'emploi de ce bâtiment au temps des moines? Je me suis imaginé que c'était le lieu pénitentiaire, et que la cataracte devait rouler sur la voûte d'un cachot humide et

plein de terreurs. A moi permis : il n'y a là pour cicérone que deux géants silencieux et farouches, le garde-forestier et sa fille, participant l'un et l'autre de la nature des sapins du pays, fiers comme des hidalgos ruinés, déclarant qu'ils ne sont ni aubergistes ni cabaretiers, et nonobstant vendant aux rares curieux qui vont les visiter tout ce qu'on peut trouver dans un cabaret pour de l'argent.

Ce site m'a paru, au milieu de la pluie, mélancolique, froid, et admirablement choisi pour une vie éternellement uniforme et pour des hommes voués au culte de l'idée unique et absolue. Point de perspectives, point de contrastes, des pentes de gazon d'un vert égal et magnifique, des profondeurs de forêts sans issue, sans la moindre échappée pour le regard et la pensée; partout des sapins, des prairies étroites et des forêts coupées par l'invincible rempart de la montagne, par les éternels brouillards..... Je dis

éternels, quoique je n'aie passé là qu'une heure. S'ils ne le sont pas, s'il y a jamais un beau soleil sur la Chartreuse de Mériat, si le torrent roule quelquefois limpide et calme, si la tristesse y soulève un instant ses sombres voiles, et si un pareil site s'avise de vouloir sourire, je le déclare *ponsif*, comme on dit dans les ateliers de peinture, c'est-à-dire pleutre, manqué, à côté du beau. Je le déshérite de ma sympathie, je lui retire mon souvenir, et je tiens pour épiciers et mal appris tous les voyageurs qui s'y rendront par un beau temps.

Je me suis mouillé jusqu'aux os, ce qui m'a parfaitement guéri homœopathiquement d'un rhume obstiné, c'est-à-dire que j'ai échangé une toux supportable contre une grosse fièvre qui m'a forcé de passer la nuit dans une auberge de village, presque à la porte de Genève.

Mais j'ai salué le Mont-Blanc de ma fenêtre à mon réveil, et j'ai vu sous mes pieds

tout ce beau pays de Gex, étendu comme un immense tapis bigarré au pied de la Savoie, forteresse neigeuse élevée à l'horizon.

Genève.

— Messieurs, où descendez-vous?

C'est le postillon qui parle. — Réponse. — Chez M. Listz.

— Où loge-t-il, ce monsieur-là?

— *J'allais précisément vous adresser la même question.*

— Qu'est-ce qu'il fait? Quel est son état?

— Artiste.

— Vétérinaire?

— Est-ce que tu es malade, animal?

— C'est un marchand de violons, dit un passant, je vais vous conduire chez lui.

On nous fait gravir une rue à pic, et l'hôtesse de la maison indiquée nous déclare que Listz est en Angleterre.

— Voilà une femme qui radote, dit un autre passant. M. Listz est un musicien du

théâtre ; il faut aller le demander au régisseur.

— Pourquoi non ? dit le légitimiste. Et il va trouver le régisseur. Celui-ci déclare que Listz est à Paris. — Sans doute, lui fais-je avec colère, il est allé s'engager comme flageolet dans l'orchestre Musard, n'est-ce pas?

— Pourquoi non ? dit le régisseur.

— Voici la porte du casino, dit je ne sais qui. Toutes les demoiselles qui prennent des leçons de musique connaissent M. Listz.

— J'ai envie d'aller parler à celle qui sort maintenant avec un cahier sous le bras? dit mon compagnon.

— Et pourquoi non ? d'autant plus qu'elle est jolie.

Le légitimiste fait trois saluts à la française, et demande l'adresse de Listz dans les termes les plus convenables. La jeune personne rougit, baisse les yeux, et avec un soupir étouffé, répond que M. Listz est en Italie.

— Qu'il soit au diable! Je vais dormir dans la première auberge venue; qu'il me cherche à son tour.

A l'auberge, on m'apporte bientôt une lettre de sa sœur.

« Nous t'avons attendu, tu n'es pas exact, tu nous ennuies; cherche-nous! nous sommes partis.

« ARABELLA. »

« *P. S.* Vois le major et viens avec lui nous trouver. »

— Qu'est-ce que le major?

— Que vous importe? dit mon ami le légitimiste.

Au fait! — Garçon, allez chercher le major.

Le major arrive. Il a la figure de Méphistophélès et la capote d'un douanier. Il me regarde des pieds à la tête et me demande qui je suis.

— Un voyageur mal mis, comme vous voyez, qui se recommande d'Arabella.

— Ah! ah! je cours chercher un passe-port.

— Cet homme est-il fou?

— Non pas, demain nous partons pour le Mont-Blanc.

Nous voici à Chamounix; la pluie tombe, et la nuit s'épaissit. Je descends au hasard à *l'Union,* que les gens du pays prononcent *Oignon,* et cette fois je me garde bien de demander l'artiste européen par son nom. Je me conforme aux notions du peuple éclairé que j'ai l'honneur de visiter, et je fais une description sommaire du personnage. Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le *Dies iræ* d'un air agréable.

— Certainement, monsieur, répond l'aubergiste, ils viennent d'arriver; la dame est bien fatiguée, et la jeune fille est de bonne humeur. Montez l'escalier; ils sont au n° 13.

— Ce n'est pas cela, pensai-je; mais n'importe. Je me précipite dans le n° 13, déterminé à me jeter au cou du premier Anglais spleenétique qui me tombera sous la main. J'étais crotté de manière à ce que ce fût là une charmante plaisanterie de commis-voyageur.

Le premier objet qui s'embarrasse dans mes jambes, c'est ce que l'aubergiste appelle la *jeune fille*. C'est Puzzi à califourchon sur le sac de nuit, et si changé, si grandi, la tête chargée de si longs cheveux bruns, la taille prise dans une blouse si féminine, que, ma foi! je m'y perds, et, ne reconnaissant plus le petit Hermann, je lui ôte mon chapeau en lui disant : Beau page, enseigne-moi où est Lara?

Du fond d'une capote anglaise sort, à ce mot, la tête blonde d'Arabella; tandis que je m'élance vers elle, Franz me saute au cou, Puzzi fait un cri de surprise; nous formons un groupe inextricable d'embrassements,

tandis que la fille d'auberge, stupéfaite de voir un garçon si crotté, et que jusque-là elle avait pris pour un jockey, embrasser une aussi belle dame qu'Arabella, laisse tomber sa chandelle, et va répandre dans la maison que le n° 13 est envahi par une troupe de gens mystérieux, indéfinissables, chevelus comme des sauvages, et où il n'est pas possible de reconnaître les hommes d'avec les femmes, les valets d'avec les maîtres. — Histrions! dit gravement le chef de cuisine d'un air de mépris, et nous voilà stygmatisés, montrés au doigt, pris en horreur. Les dames anglaises que nous rencontrons dans les corridors rabattent leurs voiles sur leurs visages pudiques, et leurs majestueux époux se concertent pour nous demander pendant le souper une petite représentation de notre savoir-faire, moyennant une collecte raisonnable. C'est ici le lieu de te communiquer la remarque la plus scientifique que j'aie faite dans ma vie.

Les insulaires d'Albion apportent avec eux un fluide particulier que j'appellerai le fluide britannique, et au milieu duquel ils voyagent, aussi peu accessibles à l'atmosphère des régions qu'ils traversent que la souris au centre de la machine pneumatique. Ce n'est pas seulement grâce aux mille précautions dont ils s'environnent qu'ils sont redevables de leur éternelle impassibilité. Ce n'est pas parce qu'ils ont trois paires de *breeches* les unes sur les autres qu'ils arrivent parfaitement secs et propres malgré la pluie et la fange; ce n'est pas non plus parce qu'ils ont des perruques de laine que leur frisure raide et métallique brave l'humidité; ce n'est pas parce qu'ils marchent chargés chacun d'autant de pommade, de brosses et de savon qu'il en faudrait pour adoniser tout un régiment de conscrits bas-bretons, qu'ils ont toujours la barbe fraîche et les ongles irréprochables. C'est parce que l'air extérieur n'a pas de prise sur eux; c'est

parce qu'ils marchent, boivent, dorment et mangent dans leur fluide, comme dans une cloche de cristal épaisse de vingt pieds, et au travers de laquelle ils regardent en pitié les cavaliers que le vent défrise et les piétons dont la neige endommage la chaussure. Je me suis demandé, en regardant attentivement le crâne, la physionomie et l'attitude des cinquante Anglais des deux sexes qui chaque soir se renouvelaient autour de chaque table d'hôtes de la Suisse, quel pouvait être le but de tant de pèlerinages lointains, périlleux et difficiles, et je crois avoir fini par le découvrir, grâce au major que j'ai consulté assidument sur cette matière. Voici : pour une Anglaise, le vrai but de la vie est de réussir à traverser les régions les plus élevées et les plus orageuses sans avoir un cheveu dérangé à son chignon. — Pour un Anglais, c'est de rentrer dans sa patrie après avoir fait le tour du monde sans avoir sali ses gants ni troué ses bottes. C'est pour

cela qu'en se rencontrant le soir dans les auberges après leurs pénibles excursions, hommes et femmes se mettent sous les armes et se montrent, d'un air noble et satisfait, dans toute l'imperméabilité majestueuse de leur tenue de touriste. Ce n'est pas leur personne, c'est leur garde-robe qui voyage, et l'homme n'est que l'occasion du porte-manteau, le véhicule de l'habillement. Je ne serais pas étonné de voir paraître à Londres des relations de voyage ainsi intitulées : Promenades d'un chapeau dans les marais Pontins. — Souvenirs de l'Helvétie, par un collet d'habit. — Expédition autour du monde, par un manteau de caoutchouc. — Les Italiens tombent dans le défaut contraire. Habitués à un climat égal et suave, ils méprisent les plus simples précautions, et les variations de la température les saisissent si vivement dans nos climats qu'ils y sont aussitôt pris de nostalgie; ils les parcourent avec un dédain superbe, et, por-

tant le regret de leur belle patrie avec eux, la comparent sans cesse et tout haut à tout ce qu'ils voient. Ils ont l'air de vouloir mettre en loterie l'Italie comme une propriété, et de chercher des actionnaires pour leurs billets. Si quelque chose pouvait ôter l'envie de passer les Alpes, ce serait l'espèce de criée qu'il faut subir à propos de toutes les villes et de tous les villages dont les noms seuls font battre le cœur et enfler la voix d'un Italien aussitôt qu'il les prononce.

Les meilleurs voyageurs, et ceux qui font le moins de bruit, ce sont les Allemands, excellents piétons, fumeurs intrépides et tous un peu musiciens ou botanistes. Ils voient lentement, sagement, et se consolent de tous les ennuis de l'auberge avec le cigare, le flageolet ou l'herbier. Graves comme les Anglais, ils ont de moins l'ostentation de la fortune et ne se montrent pas plus qu'ils ne parlent. Ils passent inaperçus et sans

faire de victimes de leurs plaisirs ou de leur oisiveté.

Quant à nous autres Français, il faut bien avouer que nous savons voyager moins qu'aucun peuple de l'Europe. L'impatience nous dévore, l'admiration nous transporte; nos facultés sont vives et saisissantes, mais le dégoût nous abat au moindre échec. Quoique notre *home* soit généralement peu confortable, il exerce sur nous une puissance qui nous poursuit jusqu'aux extrémités de la terre, nous rend revêches et mal habiles à supporter les privations et les fatigues, et nous inspire les plus puérils et les plus inutiles regrets. Imprévoyants comme les Italiens, nous n'avons pas leur force physique pour supporter les inconvénients de notre maladresse. Nous sommes en voyage ce que nous sommes à la guerre, ardents au début, démoralisés à la débandade. Quiconque voit le départ d'une caravane française dans les chemins escarpés de la Suisse peut bien rire

de cette joie impétueuse, de ces courses folles sur les ravins, de cette hâte facétieuse, de toute cette peine perdue, de toute cette force prodiguée à l'avance sur les marges de la route, et de cette vaine attention donnée avec enthousiasme aux premiers objets venus. Celui-là peut être bien certain qu'au bout d'une heure la caravane aura épuisé tous les moyens possibles de se lasser au physique et au moral, et que vers le soir elle arrivera dispersée, triste, harassée, se traînant avec peine jusqu'au gîte, et n'ayant donné aux véritables sujets d'admiration qu'un coup d'œil distrait et fatigué.

Or, tout ceci n'est peut-être pas aussi inutile à noter qu'il te semble. Un voyage, on l'a dit souvent, est un abrégé de la vie de l'homme. La manière de voyager est donc le criterium auquel on peut connaître les nations et les individus; l'art de voyager, c'est presque la science de la vie.

Moi, je me pique de cette science des

voyages; mais combien à mes dépens je l'ai acquise! Je ne souhaite à personne d'y arriver au même prix, et j'en puis dire autant de tout ce qui constitue ma somme d'idées faites et d'habitudes volontaires.

Si je sais voyager sans ennui et sans dégoût, je ne me pique pas de marcher sans fatigue et de recevoir la pluie sans être mouillé. Il n'est au pouvoir d'aucun Français de se procurer la quantité nécessaire de fluide britannique pour échapper entièrement à toutes les intempéries de l'air. Mes amis sont dans le même cas, de sorte que tout le long du chemin notre toilette a été un sujet de scandale et de mépris pour les touristes pneumatiques. Mais quel dédommagement on trouve à se jeter à terre pour se reposer sur la première mousse venue, à s'enfumer dans le châlet, à traverser sans le secours du mulet et du guide les chemins difficiles, à poursuivre dans les prairies spongieuses l'Apollon aux ailes blan-

ches ocellées de pourpre, à courir le long des buissons après la fantaisie, plus rapide et plus belle que tous les papillons de la terre! le tout sauf à paraître le soir devant les Anglais, hâlé, crépu, poudreux, fangeux ou déchiré, sauf à être pris pour un saltimbanque.

Au reste, nous fûmes un peu réhabilités à Chamounix par l'apparition du major fédéral en uniforme et par l'arrivée du légitimiste. Leurs excellentes manières et la dignité gracieuse d'Arabella rétablirent le silence, sinon la sécurité autour de nous. Je crois bien nonobstant que les couverts d'argent furent comptés trois fois ce soir-là; et, pour ma part, j'entendis mistress ** et milady **, mes voisines, deux jeunes douairières de cinquante à soixante ans, barricader leur porte comme si elles eussent craint une invasion de Cosaques.

— Ne pensez-vous pas, dit le major, qu'un pays tout entier converti en hôtellerie pour

toutes les nations ne peut garder aucun caractère de nationalité?

— Mais ne peut-on adresser le même reproche à votre Suisse? lui dis-je.

— Hélas! qui vous en empêche? reprit-il.

— Cette Suisse qui feint de prendre une attitude fière, dit Franz, et qui, tandis que plusieurs milliers d'Anglais y étalent leur oisiveté, chasse les réfugiés de son territoire! cette république qui s'unit aux monarchies pour traquer comme des bêtes fauves les martyrs de la cause républicaine!...

Un roulement de tambour nous interrompit.

— Quel est ce bruit belliqueux? dit Arabella.

— C'est la gelée qui commence, et le tambour qui l'annonce aux habitants de la vallée, afin qu'ils allument des feux auprès des pommes de terre.

La pomme de terre est l'unique richesse

de cette partie de la Savoie. Les paysans pensent qu'en établissant une couche de fumée sur la région moyenne des montagnes ils interceptent l'air des régions supérieures et préservent de son atteinte le fond des gorges. J'ignore s'ils font bien. Si je voyageais aux frais d'un gouvernement, d'une société savante ou seulement d'un journal, j'apprendrais cela, et bien d'autres choses encore, que je risque fort de ne savoir jamais mieux que la plupart de ceux qui en parlent et en décident. Ce que je sais, c'est que cette ligne de feux, établis comme des signaux tout le long du ravin, m'offrit, au milieu de la nuit, un spectacle magnifique. Ils perçaient de taches rouges et de colonnes de fumée noire le rideau de vapeur d'argent où la vallée était entièrement plongée et perdue. Au-dessus des feux, au-dessus de la fumée et de la brume, la chaîne du Mont-Blanc montrait une de ses dernières ceintures granitiques, noire comme l'encre et couronnée de neige.

Ces plans fantastiques du tableau semblaient nager dans le vide. Sur quelques cimes que le vent avait balayées, apparaissaient dans un firmament pur et froid de larges étoiles. Ces pics de montagnes, élevant dans l'éther un horizon noir et resserré, faisaient paraître les astres étincelants. L'œil sanglant du Taureau, le farouche Aldébaran, s'élevait au-dessus d'une sombre aiguille de granit, qui semblait le soupirail de volcan d'où cette infernale étincelle venait de jaillir. Plus loin, Fomalhaut, étoile bleuâtre, pure et mélancolique, s'abaissait sur une cime blanche, et semblait une larme de compassion et de miséricorde tombée du ciel sur la pauvre vallée, mais prête à être saisie en chemin par l'Esprit perfide des glaciers.

Ayant trouvé ces deux métaphores, dans un grand contentement de moi-même, je fermai ma fenêtre. Mais en cherchant mon lit, dont j'avais perdu la position dans les ténèbres, je me fis une bosse à la tête contre

l'angle du mur. C'est ce qui me dégoûta de faire des métaphores tous les jours subséquents. Mes amis eurent l'obligeance de s'en déclarer singulièrement privés.

Ce que j'ai vu de plus beau à Chamounix, c'est ma fille. Tu ne peux te figurer l'aplomb et la fierté de cette beauté de huit ans, en liberté dans les montagnes. Diane enfant devait être ainsi, lorsque, inhabile encore à poursuivre le sanglier dans l'horrible Erymanthe, elle jouait avec de jeunes faons sur les croupes *amènes* de l'Hybla. La fraîcheur de Solange brave le hâle et le soleil. Sa chemise entr'ouverte laisse à nu sa forte poitrine, dont rien ne peut ternir la blancheur immaculée. Sa longue chevelure blonde flotte en boucles légères jusqu'à ses reins vigoureux et souples que rien ne fatigue, ni le pas sec et forcé des mules, ni la course *au clocher* sur les pentes rapides et glissantes, ni les gradins de rochers qu'il faut escalader durant des heures entières. Toujours grave

et intrépide, sa joue se colore d'orgueil et de dépit quand on cherche à aider sa marche. Robuste comme un cèdre des montagnes et fraîche comme une fleur des vallées, elle semble deviner, quoiqu'elle ne sache pas encore le prix de l'intelligence, que le doigt de Dieu l'a touchée au front, et qu'elle est destinée à dominer un jour, par la force morale, ceux dont la force physique la protége maintenant. Au glacier des Bossons, elle m'a dit : « Sois tranquille, mon George ; quand je serai reine, je te donnerai tout le Mont-Blanc. »

Son frère, quoique plus âgé de cinq ans, est moins vigoureux et moins téméraire. Tendre et doux, il reconnaît et révère instinctivement la supériorité de sa sœur ; mais il sait bien aussi que la bonté est un trésor. « *Elle* te rendra fier, me dit-il souvent, moi je te rendrai heureux. »

Éternel souci, éternelle joie de la vie, adulateurs despotiques, âpres aux moindres

jouissances, habiles à se les procurer, soit par l'obsession, soit par l'opiniâtreté, égoïstes avec candeur, instinctivement pénétrés de leur trop légitime indépendance, les enfants sont nos maîtres, quelque fermeté que nous feignions vis-à-vis d'eux. Entre les plus fougueux et les plus incommodes, les miens se distinguent, malgré leur bonté naturelle ; et j'avoue que je ne sais aucune manière de les plier à la forme sociale, avant que la société leur fasse sentir ses angles de granit et ses herses de fer. J'ai beau chercher quelle bonne raison on peut donner à un esprit sortant de la main de Dieu et jouissant de sa libre droiture pour l'astreindre à tant d'inutiles et folles servitudes. A moins d'habitudes que je n'ai pas et d'un charlatanisme que je ne peux ni ne veux avoir, je ne comprends pas comment j'oserais exiger que mes enfants reconnussent la prétendue nécessité de nos ridicules entraves. Je n'ai donc qu'un moyen d'autorité et je l'emploie

quand il faut, c'est-à-dire fort rarement; c'est une volonté absolue, sans explication et sans appel. C'est ce que je ne conseille à personne d'essayer, s'il n'a les moyens de se faire aimer autant que craindre.

J'aime beaucoup les systèmes, le cas d'application excepté. J'aime la foi saint-simonienne, j'estime fort le système de Fourier, je révère ceux qui, dans ce siècle maudit, n'ont subi aucun entraînement vicieux, et qui se retirent dans une vie de méditation et de recherche pour rêver le salut de l'humanité. Mais je crois qu'avec la moindre vertu mise en action, et soutenue par une certaine énergie, on en ferait plus qu'avec toute la sagesse des nations délayée dans des délibérations littéraires, et enfouie dans des conciliabules philanthropiques. Cela me vient non à propos de l'éducation de mes enfants, mais à propos de celle du genre humain, sur laquelle Franz discourait, du haut de sa mule, en traversant les précipices de la

Tête-Noire. « Enfantin, me disait-il, est un homme de talent et un homme de bien; sont-ce les hommes qui lui ont manqué? est-ce le système qui a manqué aux hommes?

— Enfantin et le système ont péché tous deux, lui répondis-je, et les hommes n'ont pas manqué. Ma curiosité sympathique a pénétré assez avant dans la société saint-simonienne pour savoir qu'elle fut et qu'elle est encore composée d'âmes d'élite, prêtes à recevoir la manne sacrée, et à conserver pure, sinon à répandre beaucoup, la bonne semence.

— De quoi accusez-vous Enfantin? n'est-ce pas un digne homme?

— Je l'accuse de n'être point un grand homme.

— Et le système, que lui reprochez-vous?

— D'être un système et non un principe. Non-seulement un principe n'a pas besoin d'avoir un système à sa suite, il faut encore qu'il n'en ait pas, tant que ce prin-

cipe n'est pas incarné dans un homme ou dans des hommes tout-puissants. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de gouverner un état social, mais de le constituer. Nous n'avons pas à examiner ce que doivent être les pouvoirs établis et ceux qui les représentent; nous songeons à fonder une société nouvelle. L'intelligence du siècle infiniment cultivée, admirablement exercée à la spéculation et au développement de la pensée sous toutes ses formes, a déjà produit, depuis dix ans, cent fois plus de formes sociales qu'il n'en faut pour rendre le genre humain heureux, excellent et sublime. Cependant nous ne voyons guère le bien que nous en avons ressenti, et il n'existe pas dix hommes en France qu'une conviction ait satisfaits et unis solidement. Le mal vient, à mes yeux, de ce que des hommes au-dessous de leur mission ayant été acceptés pour représentants, ou tout au moins pour conservateurs du principe de réforme, tan-

dis qu'on délayait des idées et qu'on bâtissait des chartes, on a laissé évaporer le principe. Au jour de l'épreuve, au lieu d'adeptes et de travailleurs, on n'a plus trouvé que les réclamations et les exigences des examinateurs et des donneurs d'avis. On aura beau dire qu'il faut conduire les hommes par des lois, et qu'avant de détruire l'ordre ancien il faut construire le nouveau : il est certain qu'on ne fait rien de neuf avec des matériaux pourris, et que pour créer un ordre nouveau il faut de nouveaux éléments. D'où sortiront-ils, si on ne travaille à ouvrir le sein maternel où ils sommeillent encore, où ils étouffent par milliers à chaque heure de cette funeste génération, faute du forceps et de la main libératrice? Les serviteurs de la réforme seront infailliblement les premiers tyrans de la société réformée, nous dit-on. Commençons par former quelque chose, et quand les hommes violeront les lois qu'ils auront faites, il sera temps de réprimer les

hommes et de consolider les lois. En attendant, il faut bien que la loi de l'humanité sorte du sein même de l'humanité ; il faut bien qu'une voix humaine exprime les besoins des hommes, qu'une main les pèse dans la balance et qu'un bras exécute la volonté de Dieu sur la terre.

Cette volonté céleste, dérivée de l'ordre providentiel, ces besoins de l'humanité démontrés par son malheur et son abjection présente, ne composent pas un ensemble d'idées bien difficile à percevoir. Tout homme bien organisé et jouissant de sa raison, si corrompu et si pervers qu'il soit, en porte le texte saint écrit en caractères de feu dans le fond de sa conscience. Il ne faut pas s'appeler Washington et *** pour savoir ce que l'homme doit être dans l'ordre naturel et selon le principe de l'universelle équité. — Ainsi ces créateurs de dogmes libérateurs me font sourire, je l'avoue, quoique, par comparaison avec les contempteurs de la

vérité et les propagateurs du désordre tout-puissant qui nous gouverne, je sente pour eux un profond respect. Qu'ils promènent le flambeau dans les ténèbres, qu'ils renversent les obstacles, qu'ils brisent les fers, et qu'on se prosterne, et qu'on les nomme Moïse, Cromwell, ***, ***, à la bonne heure! Mais que Saint-Simon, au fond d'un café, abolisse l'hérédité en avalant sa demi-tasse; que la coterie Enfantin, Bazar et Rodrigues s'enferme, discute, prophétise et n'aboutisse qu'à une querelle de famille; que M. Fourier entasse dans nos bibliothèques vingt volumes plus savants, plus bizarres et plus ingénieux les uns que les autres; que des hommes de cœur et de tête se groupent partiellement, qu'ils usent leur ardeur et leur force à déclamer dans leurs salons, à lutter dans leurs journaux contre de vaines plaisanteries et de sottes attaques, c'est vraiment bien du temps et de la peine perdus; et plus on estime ceux qui s'immolent à ce

rôle d'Ixion, plus on doit déplorer l'emploi futile de facultés si grandes, de volontés si nobles ! C'est pour cela qu'à chaque instant du jour je me surprends à railler amèrement des hommes et des choses que je respecte et que je chéris.

— A la bonne heure ! répondit Franz, censure ces choses en pliant le genou, et nomme ces hommes chapeau bas ; car que trouves-tu de meilleur dans le temps présent ?

— Je sens au fond de mon cœur, et tu sens au fond du tien, lui dis-je, la certitude et l'attente de choses meilleures que ce qu'ils ont osé dire, et il y a dans les cachots et ailleurs des hommes capables de faire ce que peu de réformistes oseraient conseiller.

— Ainsi n'outrons rien. Les systèmes sont tous bons à mettre au cabinet, et les hommes qui s'en occupent feraient mieux... Oh ! diable ! voici le major fédé-

ral qui a l'air d'écouter; je ne dirai plus rien.

Mais le major n'écoutait réellement pas. Il avait la tête penchée sur son livre, et, au milieu des plus belles scènes de la nature, il n'avait d'yeux et de pensée que pour un traité de philosophie de M. Barchou de Penhoën.

Je me permis de l'en railler.

— Taisez-vous, me dit-il; vous traversez la vie en regardant comment les objets sont colorés, découpés et arrangés en apparence; vous ne savez et vous ne désirez savoir la cause de rien. Vous avez bien regardé les montagnes depuis Chamounix jusqu'ici, n'est-ce pas? Vous avez compté les sapins, et vous pourriez tracer dans votre cerveau une ligne exacte des déchiquetures de la chaîne, comme un dessinateur géographe trace de mémoire les sinuosités de la Saône sur un morceau de papier? Pendant ce temps-là, j'ai cherché le principe de l'univers.

— Et vous l'avez trouvé? major. Faites-nous-en part.

— Vous êtes un impertinent, dit-il. Je n'ai rien trouvé du tout; mais j'ai pensé au principe de l'univers, et c'est un sujet de réflexion qui vaut bien l'action de regarder en l'air sans penser à rien.

Et, donnant du talon à sa mule, il nous laissa en arrière, toujours clignotant sur son livre, et répétant entre ses dents une phrase qu'il venait de lire, et qui, apparemment, ne lui semblait pas claire : « *L'absolu est identique à lui-même.* »

— Quand nous arriverons à Martigny, sur les onze heures du soir, il aura peut-être découvert vingt-trois mille manières d'interpréter ces quatre mots. Je comprends qu'on ne peut être de bonne humeur quand on a de pareilles contentions d'esprit.

—Vous avez tort réciproquement de vous insulter, dit la sage Arabella. Tout homme

est sage qui s'abandonne à ses impressions sans s'occuper du *qu'en pensera-t-on?* Il y a quelque chose de plus stupide que l'indifférence du vulgaire en présence des beautés naturelles, c'est l'extase obligée, c'est l'infatigable exclamation. Si le major n'est point dans une disposition artistique ce matin, il montre beaucoup plus de sens et d'esprit en se jetant dans une préoccupation absolue que s'il faisait de tristes efforts pour ranimer son enthousiasme refroidi.

— D'ailleurs je ne sais pas de quel droit, reprit Franz, nous mépriserions son indifférence pour le paysage; car nous n'avons encore parlé que des sectes nouvelles et de l'esprit de réforme. — Quant au docteur Puzzi, il attrape gravement des criquets le long des buissons, et ce n'est pas beaucoup plus poétique.

Vers le déclin du jour, nous nous trouvâmes au plus haut du col des montagnes, et nous fûmes assaillis par un vent glacé qui

nous soufflait le grésil au visage. Courbés sur nos mules, nous nous cachions le nez dans nos manteaux. Le major était impassible et songeait à son absolu. Dix minutes plus tard et un quart de lieue plus bas, nous rentrâmes dans une région tempérée, et les profondeurs du Valais s'ouvrirent sous nos pieds, couronnées de cimes violettes et traversées par le Rhône comme par une bande d'argent mat. La nuit vint avant que nous eussions traversé au pas de course la zone de prairies qui conduit à Martigny par de beaux gazons coupés de mille ruisseaux. Un trou notable à mon soulier me força de monter sur la mule du major, en croupe derrière lui et son absolu. Il ne me fit pas grâce de la leçon.

— Les systèmes ne sont pas tout-à-fait aussi méprisables, dit-il, que veulent bien le faire croire les gens incapables de suivre pendant un quart d'heure le plus simple raisonnement, et de comprendre les plus

claires théories. Ce sont d'excellentes habitudes d'esprit que celles qui amènent à embrasser d'un coup d'œil toutes les combinaisons de la pensée; et, quand on est arrivé à saisir sans effort et à comparer sans trouble et sans vertige toutes les données morales et philosophiques qui circulent dans le monde intelligent, je crois qu'on est au moins aussi capable de juger son siècle que lorsqu'on se croise les bras en disant : Tout ce qui est obscur est inintelligible, tout ce qui est difficile est irréalisable.

— Bravo! major; à bas l'obscurantiste! s'écrièrent en chœur les assistants.

Je n'étais pas content, d'autant plus que la mule avait le trot dur et que l'infernal major accompagnait chaque phrase d'un coup d'éperon qui m'imprimait de plus violentes secousses. J'avais grande envie de le pousser dans le premier fossé venu et de continuer la route sans lui; mais je craignis

qu'il ne se vengeât par quelque malice plus raffinée, et comme j'ai le malheur d'être fort lourd dans la plaisanterie, je me soumis à mon sort en attendant une meilleure occasion. La bonne Arabella, me voyant mortifié, prit généreusement ma défense.

— Piffoël a raison dans un sens, dit-elle; c'est que tout système applicable à l'état social est risible avec des applications en petit. L'horticulteur qui fait sur couche un essai de prairie artificielle échoue lorsqu'il lance sa graine en plein champ. Il n'a pas prévu que les fonds pierreux ou humides feraient avorter sa semence, et les agriculteurs se moquent de lui avec raison.

— Je dis plus, m'écriai-je un peu encouragé; je dis que tout plan systématique de réforme manque son but et perd sa valeur à être promulgué sans aucune possibilité d'application immédiate. Avant qu'on en ait pu espérer le moindre fruit, les sauterelles se sont abattues dessus, c'est-à-dire que les

raisonneurs et les commentateurs, dédaigneux ou jaloux, l'ont analysé, disséqué, critiqué et discrédité de toute manière. Et quel moyen de persuasion quand la preuve est impossible à faire? Quelle assurance peut-on se donner à soi-même quand on bâtit sur des probabilités et qu'on se base sur des approximations? Le plus grossier cultivateur d'une terre libre est plus propre à fonder une société que le plus savant spéculateur sans propriété. Un homme d'un sens droit et d'une conscience pure peut, avec de la persévérance et de la fermeté, quand les temps sont venus, quand les sympathies de ses semblables lui pavent le chemin, faire de grandes choses, tandis que le plus profond des théoriciens et le plus subtil des démonstrateurs restera inerte, s'il se fie à l'action morale de ses révélations hors de propos. On ne fait plus de propagande avec les systèmes; l'expérience le prouve tous les jours. Les livres savants ne vont qu'aux sa-

vants; les masses ne les lisent pas et ne les comprendraient pas. Que le major sympathise avec des esprits d'une haute trempe, cela est heureux et agréable pour lui et pour eux; mais le monde n'en ressent aucune chaleur, et le vulgaire n'en reçoit aucun soulagement. Les saint-simoniens n'ont pu remuer le peuple avec leurs prédications; l'éloquence et l'érudition de Barrault ont eu moins de prise sur lui que les grosses vérités des orateurs de carrefour en 93. C'est qu'au peuple il faut des principes et rien autre. Trouvez un moyen d'appuyer votre propagande sur un texte limpide et laconique, et quand vous aurez fait un peuple avec cela, vous lui ferez des codes en trente volumes si vous voulez. Il étudiera ce droit-là comme il étudie le code Napoléon, c'est-à-dire qu'il s'y soumettra aveuglément et sans examen s'il en ressort un principe d'honneur et de bien-être dont il sente les effets. Jusque-là vous n'êtes que des Brahmanes,

moins le pouvoir arbitraire. Vous cachez la vérité dans des puits, et vos plus anciens adeptes peuvent à peine expliquer vos mystères, tant ils sont compliqués, tant le principe y est enveloppé d'hiéroglyphes! Faute de vouloir trancher dans le vif et de présenter courageusement tout le péril et toute la souffrance d'une grande crise expiatoire, vous faites rire avec des utopies, et vous méritez à plusieurs égards les reproches d'hypocrisie qu'on vous adresse; car enfin un système est la supposition gratuite d'un plein succès et d'un complet accord, et en cela un système est un mensonge, car nul bien n'arrive sans effort, nul enfantement ne s'opère sans douleur et sans danger.

Au reste, l'abbé de La Mennais a prouvé la folie des systèmes lorsqu'il a écrit un livre sublime, que le dernier prolétaire comprend comme l'Évangile, et devant lequel les plus hautes intelligences sont forcées de s'incliner. J'espère que vous ne trouvez pas dans

les *Paroles d'un Croyant* l'ombre d'un système, et que, cependant, c'est une large et solide base où toutes les grandes espérances peuvent s'appuyer. Qu'on mette à l'action des hommes animés et possédés de tout le feu sacré du principe, et ne soyez pas en peine des petits moyens et des mesures journalières. Ils sauront bien bâtir leur temple pierre à pierre, attacher leur filet maille à maille, ayant dans la main l'inspiration qui émeut les rochers et la foi qui fait marcher sur les eaux. — Je pense que l'abbé de La Mennais, en se rattachant à la religion chrétienne au milieu des haines qu'elle inspire, avait plus à faire que tous les fondateurs de religions nouvelles; et voyez l'effet de quelques pages sur l'Europe entière. Comparez-le aux avortements de tant de productions systématiques!

— Et cependant, n'en doutez pas, reprit Franz, l'avenir du monde est dans tout. Les divers éléments de rénovation se constitue-

ront un jour et formeront une noble unité. Oh! non, tant de belles heures éparses ne retomberont pas dans la nuit; tant de nobles aspirations, tant de généreux soupirs, ne seront pas étouffés par l'implacable indifférence du destin. Qu'importent les erreurs, les faiblesses et les dissensions des champions de la vérité? Ils combattent aujourd'hui épars, et malades malgré eux du désordre et de l'intolérante vanité du siècle. Ils ne peuvent s'élever au-dessous de cette atmosphère empoisonnée. Perdus dans une affreuse mêlée, ils se méconnaissent, se fuient, et se blessent les uns les autres, au lieu de se presser sous la même bannière et de plier le genou devant les plus robustes et les plus purs d'entre eux. Ils prodiguent leur force à des engagements partiels, à de frivoles escarmouches. Il faut que cette génération haletante passe et s'efface comme un torrent d'hiver. Il faut qu'elle emporte nos lamentations prophétiques, nos

protestations et nos pleurs. Après elle, de nouveaux combattants mieux disciplinés, instruits par nos revers, ramasseront nos armes éparses sur le champ de bataille, et découvriront la vertu magique des flèches d'Hercule.

— Embrassons-nous, mon pauvre Franz, et que Dieu t'entende! m'écriai-je en sautant à bas du mulet; tu ne parles et tu ne penses pas mal pour un musicien.

Une servante de mauvaise humeur ouvrait en cet instant la porte de l'hôtel de la Grand'-Maison, à Martigny.

— Ce n'est pas une raison pour faire la grimace, lui dit à brûle-pourpoint Franz, qui était tout émoustillé et tout guerroyant.

Elle faillit lui jeter son flambeau à la tête. Ursule se prit à pleurer.—Qu'as-tu? lui dis-je.—Hélas! dit-elle, je savais bien que vous me mèneriez au bout du monde; nous voici à la Martinique. Il faudra passer la mer pour retourner chez nous; on me l'avait bien dit

que vous ne vous arrêteriez pas en Suisse! — Ma chère, lui dis-je, rassure-toi et enorgueillis-toi. D'abord tu es à Martigny, en Suisse, et non à la Martinique. Ensuite, tu sais la géographie absolument comme Shakspeare.

Cette dernière explication parut la flatter. Franz donna l'ordre aux domestiques de réveiller la caravane à six heures du matin. Nous nous jetâmes dans nos lits, exténués de fatigue. J'avais fait à pied presque tout le chemin, c'est-à-dire huit lieues. Le major l'avait fort bien remarqué, et il me gardait un plat de son métier. Il s'enferma avec Barchou de Penhoën et Puzzi, qu'il rossa pour l'empêcher de ronfler, et il chercha toute la nuit le véritable sens de cette terrible phrase : — « L'absolu est identique à lui-même. »

N'en ayant point trouvé qui le satisfît pleinement, son huueur satanique s'exaspéra, et, à quatre heures du matin, il vint faire un

vacarme épouvantable à ma porte. Je m'éveille, je m'habille en toute hâte, je refais mes paquets et je parcours toute la maison, affairé, me frottant les yeux, luttant contre la fatigue et craignant d'être en retard. Un profond silence régnait partout; j'en étais à croire que la caravane était partie sans moi, quand le major, en bonnet de nuit, apparaît en bâillant sur le seuil de sa chambre.

— Quelle mouche vous pique? dit-il avec un sourire féroce, et d'où vient que vous êtes si matinal? Votre humeur est vraiment fâcheuse en voyage. Tenez-vous en repos, nous avons encore une heure à dormir.

— *Damné* major!... m'écriai-je avec fureur.

Le nom lui en est resté, et il est bien plus expressif qu'il n'est permis à ma plume de le tracer. C'est le synonyme d'oint, et comme la langue est éminemment logique, c'est une épithète de sublimité quand on la place après le substantif.

Fribourg.

Nous entrâmes dans l'église de Saint-Nicolas pour entendre le plus bel orgue qui ait été fait jusqu'ici. Arabella, habituée aux sublimes réalisations, âme immense, insatiable, impérieuse envers Dieu et les hommes, s'assit fièrement sur le bord de la balustrade et promenant sur la nef inférieure son regard mélancoliquement contempteur, attendit et attendit en vain ces voix célestes qui vibrent dans son sein, mais que nulle voix humaine, nul instrument sorti de nos mains mortelles ne peut faire résonner à son oreille. Ses grands cheveux blonds, déroulés par la pluie, tombaient sur sa main blanche, et son œil, où l'azur des cieux réfléchit sa plus belle nuance, interrogeait la puissance de la créature dans chaque son émané du vaste instrument. « Ce n'est pas ce que j'attendais, » me dit-elle d'un air simple et sans songer à l'ambition de sa parole. —

Exigeante, lui dis-je, tu n'as pas trouvé le glacier assez blanc, l'autre jour sur la montagne! Ses grandes crêtes qui semblaient taillées dans les flancs de Paros, ses dents aiguës au pied desquelles nous étions comme des nains, ne t'ont pas semblé dignes de ton regard superbe. La voix des torrents est, selon toi, sourde et monotone, la hauteur des sapins ne t'étonne pas plus que celle des joncs du rivage ; tu mesures le ciel et la terre ; tu demandes les palmiers de l'Arabie-Heureuse sur la croupe du Mont-Blanc, et les crocodiles du Nil dans l'écume du Reichenbach ; tu voudrais voir voguer les flottes de Cléopâtre sur les ondes immobiles de la Mer de glace. De quelle étoile nous es-tu donc venue, toi qui méprises le monde que nous habitons ? Tu veux maintenant que ce vieillard refrogné qui te regarde avec stupeur ait trouvé sous sa perruque un peu plus que la puissance de Dieu pour te satisfaire !

En effet, Mooser, le vieux luthier, le créateur du grand instrument, aussi mystérieux, aussi triste, aussi maussade que l'homme au chien noir et aux macarons d'Hoffmann, était debout à l'autre extrémité de la galerie et nous regardait tour à tour d'un air sombre et méfiant. Homme spécial s'il en fut, Helvétien inébranlable, il semblait ne pas goûter le moins du monde le chant simple et sublime que notre grand artiste essayait sur l'orgue. A vrai dire, celui-ci ne tirait pas tout le parti possible de la machine. Il cherchait platement les sons les plus purs et ne nous régalait pas du plus petit coup de tonnerre. Aussi l'organiste de la cathédrale, gros jeune homme à la joue vermeille, confrère familier et quasi protecteur de notre ami, le poussait doucement à chaque instant, et, prenant sans façon sa place, essayait, à force de bras, de nous faire comprendre la puissance vraiment grande, je le confesse, du charlatanisme musical. Il

fit tant des pieds et des mains, et du coude, et du poignet, et, je crois, des genoux (le tout de l'air le plus flegmatique et le plus bénévole), que nous eûmes un orage complet, pluie, vent, grêle, cris lointains, chiens en détresse, prière du voyageur, désastre dans le châlet, piaulement d'enfants épouvantés, clochette de vaches perdues, fracas de la foudre, craquement des sapins, *finale*, dévastation des pommes de terre.

Quant à moi, naïf paysan, artiste ou plutôt artisan grossier, enthousiasmé de ce vacarme harmonieux, et retrouvant dans cette peinture à gros effets les scènes rustiques de ma vie, je m'approchai du maestro fribourgeois et je m'écriai avec effusion :

— Monsieur, cela est magnifique ; je vous supplie de me faire encore entendre ce coup de tonnerre, mais je crois qu'en vous asseyant brusquement sur le clavier vous produiriez un effet plus complet encore.

Le maestro me regarda avec étonnement ;

il n'entendait pas un mot de français, et, à mon grand déplaisir, mes amis ne voulurent jamais lui traduire ma requête en allemand, sous prétexte qu'elle était inconvenante. Il me fallut donc renoncer une fois de plus dans ma vie à compléter mon émotion.

Cependant le vieux Mooser était resté impassible pendant l'orage. Planté dans son coin comme une statue raide et anguleuse du moyen-âge, c'est à peine si au plus fort de la tempête un imperceptible sourire de satisfaction avait effleuré ses lèvres. Il est vrai qu'à l'exception de moi toute la famille avait été brutalement insensible à la pluie, au tonnerre, à la clochette, aux vaches perdues, etc. Je croyais même que cette inappréciation de la force pulmonaire de son instrument l'avait profondément blessé; mais le syndic vint nous apprendre la cause de sa préoccupation. Mooser n'est pas content de son œuvre, et il a grand tort, je le jure, car s'il n'a pas encore atteint la perfection, il a

fait du moins ce qui existe de plus parfait en son genre. Mais comme toutes les grandes spécialités, le brave homme a son grain de folie. L'orage est, à ce qu'il paraît, son idéal. Dada sublime et digne du cerveau d'Ossian! mais difficile à dompter, et s'échappant toujours par quelque endroit, au moment où le patient artiste croit l'avoir bridé. Voyez un peu! les bruits de l'air sous toutes leurs formes auditives sont entrés dans les jeux d'orgue, comme Eole et sa nombreuse lignée dans les outres d'Ulysse; mais l'éclair seul, l'éclair rebelle, l'éclair irréalisable, l'éclair qui n'est ni un son, ni un bruit, et que Mooser veut pourtant exprimer par un son ou par un bruit quelconque, manque à l'orage de Mooser. Voilà donc un homme qui mourra sans avoir triomphé de l'impossible, et qui ne jouira point de sa gloire, faute d'un éclair en musique. Il me semble, Arabella, que vous eussiez dû le plaindre, au lieu de vous en moquer; la fo-

lie de ce bonhomme a bien quelque rapport avec la maladie sacrée qui vous ronge.

Après nous avoir exprimé le rêve de Mooser très gravement et sans aucune espèce de doute sur sa réalisation (car il essaya lui-même de nous faire entendre par une espèce de sifflement le bruit de *la lumière*), le syndic nous promena dans les flancs de l'immense machine. Toutes ces voix humaines, tous ces ouragans, tout cet orchestre de musiciens imaginaires enfermés dans des étuis de fer-blanc, nous rappelèrent les génies des contes arabes, condamnés, par des puissances supérieures, à gronder et à gémir dans des coffrets de métal scellés.

On nous avait dit que Mooser était appelé à Paris pour faire l'orgue de la Madeleine; mais le syndic nous apprit qu'il n'en était plus question. Sans doute le gouvernement français, moins magnifique qu'un canton de la Suisse, aura reculé devant la nécessité de payer honorablement un travail de premier

ordre. Il est cependant certain que Mooser est seul capable de remplir des grandes clameurs de la prière en musique le large vaisseau de la Madeleine, et que là seulement il pourrait déployer toutes les ressources de sa science. Ainsi le monument et l'ouvrier s'appellent l'un l'autre.

Ce fut seulement lorsque Franz posa librement ses mains sur le clavier, et nous fit entendre un fragment de son *Dies iræ*, que nous comprîmes la supériorité de l'orgue de Fribourg sur tout ce que nous connaissions en ce genre. La veille, déjà, nous avions entendu celui de la petite ville de Bulle, qui est aussi un ouvrage de Mooser, et nous avions été charmés de la qualité des sons; mais le perfectionnement est remarquable dans celui de Fribourg, surtout les jeux de la voix humaine, qui, perçant à travers la basse, produisirent sur nos enfants une illusion complète. Il y aurait eu de beaux contes à leur faire sur ce chœur de vierges invisi-

bles; mais nous étions tous absorbés par les notes austères du *Dies iræ*. Jamais le profil florentin de Franz ne s'était dessiné plus pâle et plus pur, dans une nuée plus sombre de terreurs mystiques et de religieuses tristesses. Il y avait une combinaison harmonique qui revenait sans cesse sous sa main, et dont chaque note se traduisait à mon imagination par les rudes paroles de l'hymne funèbre :

> Quantus tremor est futurus
> Quandò judex est venturus, etc.

Je ne sais si ces paroles correspondaient, dans le génie du maître, aux notes que je leur attribuais, mais nulle puissance humaine n'eût ôté de mon oreille ces syllabes terribles, *quantus tremor*...

Tout à coup, au lieu de m'abattre, cette menace de jugement m'apparut comme une promesse, et accéléra d'une joie inconnue les battements de mon cœur. Une confian-

ce, une sérénité infinie me disait que la justice éternelle ne me briserait pas, qu'avec le flot des opprimés je passerais oublié, pardonné peut-être, sous la grande herse du jugement dernier; que les puissants du siècle et les grands de la terre y seraient seuls broyés aux yeux des victimes innombrables de leur prétendu droit. La loi du talion, réservée à Dieu seul par les apôtres de la miséricorde chrétienne, et célébrée par un chant si grave et si large, ne me sembla pas un trop frivole exercice de la puissance céleste quand je me souvins qu'il s'agissait de châtier des crimes tels que l'avilissement et la servitude de la race humaine. Oh! oui, me disais-je tandis que l'ire divine grondait sur ma tête en notes foudroyantes, il y aura de la crainte pour ceux qui n'auront pas craint Dieu et qui l'auront outragé dans le plus noble ouvrage de ses mains, pour ceux qui auront violé le sanctuaire des consciences, pour ceux qui au-

ront chargé de fers les mains de leurs frères, pour ceux qui auront épaissi sur leurs yeux les ténèbres de l'ignorance, pour ceux qui auront proclamé que l'esclavage des peuples est d'institution divine, et qu'un ange apporta du ciel le poison qui frappe de démence ou d'ineptie le front des monarques, pour ceux qui trafiquent du peuple et qui vendent sa chair au dragon de l'Apocalypse; pour tous ceux-là il y aura de la crainte, il y aura de l'épouvante!

J'étais dans un de ces accès de vie que nous communique une belle musique ou un vin généreux, dans une de ces excitations intérieures où l'âme longtemps engourdie semble gronder comme un torrent qui va rompre les glaces de l'hiver, lorsqu'en me retournant vers Arabella je vis sur sa figure une expression céleste d'attendrissement et de piété; sans doute elle avait été remuée par des notes plus sympathiques à sa nature. Chaque combinaison des sons,

des lignes, de la couleur, dans les ouvrages de l'art, fait vibrer en nous des cordes secrètes et révèle les mystérieux rapports de chaque individu avec le monde extérieur. Là où j'avais rêvé la vengeance du Dieu des armées, elle avait baissé doucement la tête, sentant bien que l'ange de la colère passerait sur elle sans la frapper, et elle s'était passionnée pour une phrase plus suave et plus touchante, peut-être pour quelque chose comme le

Recordare, Jesu pie....

Pendant ce temps, des nuées passaient et la pluie fouettait les vitraux ; puis le soleil reparaissait pâle et oblique pour être éteint peu de minutes après par une nouvelle averse. Grâce à ces effets inattendus de la lumière, la blanche et proprette cathédrale de Fribourg paraissait encore plus riante que de coutume, et la figure du roi David, peinte en costume de théâtre du temps de

Pradon, avec une perruque noire et des brodequins de maroquin rouge, semblait sourire et s'apprêter à danser encore une fois devant l'arche. Et cependant l'instrument tonnait comme la voix du Dieu fort, et l'inspiration de notre grand musicien faisait planer tout l'enfer et tout le purgatoire de Dante sous ces voûtes étroites à nervures peintes en rose et en gris de perle.

Les enfants couchés à terre comme de jeunes chiens s'endormaient dans des rêves de fées sur les marches de la tribune; Mooser faisait la moue, et le syndic s'informait de nos noms et qualités auprès du major fédéral. A chaque réponse ambiguë du malicieux cicérone, le bon et curieux magistrat nous regardait alternativement avec doute et surprise.

— Ouais! disait-il en flairant de loin le beau front révélateur d'Arabella, c'est une dame de Paris? Et quoi encore?...

— Quoi encore? reprenait le major en me

désignant; ce garçon en blouse mouillée et en guêtres crottées, avec deux marmots dans ses jambes? Eh bien! c'est... ce sont trois élèves du pianiste.

— Oui-dà! Il les fait voyager avec lui?...

— Il a la manie de traîner son école à sa suite. Il professe gravement la théorie de son art le long des abîmes, et monté sur un mulet.

— En effet, reprit judicieusement le premier magistrat de la ville de Fribourg, ils ont tous de longs cheveux tombant sur les épaules comme lui; mais, ajouta-t-il en arrêtant son regard investigateur sur le personnage problématique de Puzzi : Qu'est-ce que cela?

— Une célèbre cantatrice italienne qui le suit sous un déguisement.

— Oh! oh!... s'écria le bonhomme avec un sourire tout-à-fait malin, j'avais bien deviné que celui-là était une femme!...

Tout à coup l'air manqua aux poumons

de l'orgue, sa voix expira, et il rendit le dernier soupir entre les mains de Franz. Le premier coup de vêpres venait de sonner, et l'âme de Beethoven eût en vain apparu pour engager le souffleur à retarder d'une minute la psalmodie nasillarde de l'office. J'eus envie d'aller lui donner des coups de poing, et je pensai à toi, aimable Théodore, facétieux Kreyssler, Hoffmann! poète amer et charmant, ironique et tendre, enfant gâté de toutes les muses, romancier, peintre et musicien, botaniste, entomologiste, mécanicien, chimiste et quelque peu sorcier! c'est au milieu des scènes fugitives de ta vie d'artiste, en proie aux luttes cruelles et burlesques où l'amour du beau et le sentiment d'un idéal sublime t'entraînèrent, aux prises avec l'insensibilité ou le mauvais goût de la vie bourgeoise, c'est en jurant contre ceux-ci et en te prosternant devant ceux-là que tu sentis la vie, tantôt délirante de joies et tantôt dévorée d'ennuis, le plus souvent

bouffonne, grâce à ton courage, à ta philosophie, et, faut-il le dire, à ton intempérance.

Mais adieu, mon vieux ami ; c'est assez divaguer pour une quinzaine. Je vous quitte et pars pour Genève, d'où je veux écrire à Meyerbeer. Amitiés tendres, terribles poignées de mains à nos amis de Paris, à David Richard, à Calamatta, à Charles d'Aragon, à Mercier, à Emmanuel, à notre Benjamin, etc., etc.



# XI.

## A GIACOMO MEYERBEER.

Genève, septembre 1836.

Carissimo Maestro,

Vous m'avez permis de vous écrire de Genève, et j'ose user de la permission, sachant bien qu'on ne vous accusera jamais de *camaraderie* avec un pauvre poète de mon espèce. C'est pourquoi, contre tous les usages reçus, je vous dirai toute mon admiration sans crainte de blesser votre modes-

tie. Je ne suis pas un dispensateur de renommée; je suis, en fait d'art, un écolier sans conséquence, et les maîtres peuvent agréer mon enthousiasme en souriant.

Je vous raconterai donc une journée de mon voyage, journée commencée dans une église où je ne pensai qu'à vous, et finie dans un théâtre où je ne parlai que de vous. Pour ne pas vous ennuyer de ma personne, je vous ferai le résumé de ma rêverie et celui de mon entretien.

J'entrai dans le temple protestant et j'écoutai les cantiques, nobles chants, purs et braves hymnes, demi-guerriers, demi-religieux, vestiges sacrés des temps héroïques d'une foi déjà aussi vieille et aussi mourante que la nôtre!

Si je jugeais de la religion protestante par le sermon que j'entendis, et du caractère protestant par les figures effacées qui remplissaient à peine un coin du temple, j'aurais une belle occasion d'accabler de mon

mépris superbe et l'idée religieuse, et la forme, et les adeptes du culte ; mais c'est la mode aujourd'hui de le faire, et je m'en garderai, car tout ce qui est de mode, et de mode littéraire surtout, m'inspire une grande méfiance. Notre pauvre génération a la vue si courte que par la pensée elle vit comme par la chair, tout entière dans le temps présent ; elle juge de l'homme de tous les temps par l'homme malade d'aujourd'hui ; elle tranche sur tout, et décide que l'esclavage est la condition naturelle de l'humanité, l'indifférence son éternelle disposition, la faiblesse et l'égoïsme son inévitable organisation, son infirmité nécessaire. Elle ne croit plus ni aux grands hommes ni aux grandes choses, et la raison en est simple.

Pour ceux qui ont arrangé leur vie de manière à rester en dehors des graves puérilités et des pédantesques tracasseries dont se nourrissent aujourd'hui les intelligences,

il y a encore bien de l'admiration pour le passé, et à cause de cela bien de l'indulgence pour le présent; car, en voyant ce qui fut hier, on sait ce qui pourrait être demain, et l'heure qui passe, le siècle où l'on vit, ne prouvent aucune vérité absolue sur le progrès ou la dégénérescence de l'homme.

Les hommes *d'actualité* (comme on dit maintenant), voyant les temples calvinistes aussi dépeuplés que les temples catholiques, et les protestants faire de leur croyance aussi bon marché que nous de la nôtre, en ont inféré que la réforme avait été, dès sa naissance, la plus plate idée du monde, et la forme religieuse de cette idée la plus pauvre et la plus aride de toutes les formes. Par une réaction fort étrange et que le caprice de la mode peut seul expliquer (car du temps de Benjamin Constant, temps qui n'est pas très reculé, il y avait de toutes parts éloges et sympathies pour la réforme, aversion et déchaînement contre le catholicisme), toute

la génération *écrivante* et *déclamante* se rejette dans le sein d'une orthodoxie de fraîche date, singulièrement amalgamée à un incurable athéisme et à de magnifiques dédains pour le christianisme pratique. Des hommes littéraires fort doux, et pénétrés d'horreur pour les sauvages expiations de 93, en sont venus, à ce qu'on m'a dit, jusqu'à rédiger négligemment, entre l'opéra bouffe et le glacier Tortoni, des formules bénignes de la force de celle-ci : « Le massacre de la Saint-Barthélemy fut *tout simplement* une grande et sage mesure de *haute politique*, sans laquelle le trône et l'autel eussent été la proie des factieux. » Pour peu qu'on voie les choses *de haut*, il n'y a dans le massacre des huguenots ni bourreaux ni victimes, mais une guerre de légitime défense, provoquée par des complots dangereux à la sûreté de l'État, etc., etc.

Les mots *factieux* et *sûreté de l'État* ont été admirablement exploités depuis qu'il

existe des oppresseurs et des opprimés. Chaque fois qu'une idée de salut a osé germer dans l'âme des uns, les autres se sont constitués les défenseurs de leurs propres avantages et priviléges, dissimulés sous le nom pompeux d'inviolabilité gouvernementale et de sûreté publique. Quand un pouvoir est menacé, il évoque les boutiquiers dont l'émeute a brisé les vitres, et il envoie à l'échafaud les libérateurs de l'intelligence humaine, sous prétexte qu'ils troubleraient le sommeil des vénérables bourgeois de la cité.

Notre génération, qui s'est montrée forte et fière un matin pour chasser les jésuites dans la personne de Charles X, a bien mauvaise grâce, il me semble, à conspuer les courageuses tentatives de la réforme et à insulter dans sa postérité religieuse le grand nom de Luther. Lequel de nous n'a pas été un *factieux* en 1830? La famille de Charles X ne représentait-elle pas aussi la *sûreté de l'Etat?* N'a-t-il pas fallu, pour opérer jus-

qu'à un certain point et dans un certain sens la réhabilitation de tout un peuple, pour secouer le joug des plus révoltants priviléges et faire faire un pas imperceptible au règne lent, mais inévitable de la justice populaire; n'a-t-il pas fallu, dis-je, briser beaucoup de vitres et contrarier beaucoup de dormeurs? J'espère, au reste, que tous ces mots à l'usage du charlatanisme monarchique ont perdu toute espèce de sens dans les consciences, et que ceux qui s'en servent ne se rencontrent pas sans rire.

J'accorderais beaucoup de raison et de sagesse à nos catholiques nouveau-nés, si, en déclarant, comme ils font, qu'ils proscrivent les méchants prêtres, les moines dissolus, et qu'ils leur attribuent tout le discrédit où est tombée la chère orthodoxie, ils ne réservaient pas des anathèmes encore plus âpres et des mépris encore plus acharnés pour les épurateurs de l'Évangile. Mais leur logique est fort en défaut quand ils s'attaquent si vio-

lemment à la réforme de Luther, eux qui se posent en réformateurs nouveaux, en chrétiens perfectionnés.

Si on rétablissait les couvents et les bénéfices, ils jetteraient des cris affreux et recommenceraient Luther et Calvin, sans daigner s'apercevoir que l'idée n'est pas neuve, et que la route vers une juste réforme a été frayée par des pas plus nobles et plus assurés que les leurs. Je voudrais bien savoir si ces beaux confesseurs de la foi catholique blâment les mesures prises dans l'Assemblée nationale relativement aux biens du clergé; m'est avis, au contraire, qu'ils s'en trouvent fort bien, et qu'ils ne seraient pas très contents de voir relever les abbayes et les monastères aux dépens des métairies que leurs parents installèrent, il y a quarante ans, sur les ruines de ces propriétés, si agréablement acquises, si lucrativement exploitées, si bonnes à prendre, en un mot, et si bonnes à garder. S'ils méprisent Luther

et Calvin pour avoir fait la guerre aux richesses ecclésiastiques en vue de la perfection chrétienne, et non au profit d'un clergé nouveau, je leur conseille de ne s'en point vanter et de garder leurs biens nationaux, sans insulter la mémoire de ceux qui, les premiers, osant prêcher aux apôtres de Jésus la pauvreté, l'austérité et l'humilité de leur divin maître, préparèrent au clergé catholique ce qui lui est arrivé en France et ce qui lui arrive aujourd'hui en Espagne. L'apparente hypocrisie de ceux qui les attaquent ferait horreur, si leur puérilité, leur engouement pour le premier paradoxe venu, leur nature *singeuse* et leur absence totale de raisonnement ne faisaient sourire.

M'étant posé ces questions fondamentales, j'entrai sans crainte dans le temple génevois, et j'écoutai avec beaucoup de douceur le prêche d'un monsieur qui avait une bien excellente figure, et dont, à cause de cela, je me réjouis sincèrement d'avoir oublié le

nom. Il nous apprit que si l'industrie avait fait des progrès en Suisse, c'est que Genève était protestante (libre à nous de croire que si l'industrie est florissante en France, c'est que nous sommes catholiques). Il nous dit encore que Dieu envoyait toujours des richesses aux hommes pieux, ce qui ne me parut ni très certain, ni très conforme à l'esprit de l'Évangile; puis encore que si l'auditoire manquait de ferveur, le prix des denrées pourrait bien baisser, le commerce aller à la diable, et les bourgeois être forcés de boire du mauvais vin et de fumer du tabac avarié. Je crois même qu'il ajouta que ces belles montagnes et ce beau lac, dont la Providence avait gratifié les protestants de Genève, pourraient bien être supprimés par un décret céleste, si l'on n'était pas plus assidu au service divin. L'auditoire se retira satisfait, après avoir chanté des cantiques, et je restai seul dans le temple.

Quand la nef fut vide de ces figures im-

passibles, sur le front desquelles Lavater n'eût pu écrire que ce seul mot : *exactitude;* quand ce pasteur nasillard eut cessé d'y faire entendre ses remontrances paternellement prosaïques, la réforme, cette forte idée sans emblèmes, sans voiles et sans mystérieux ornements, m'apparut dans sa grandeur et dans sa nudité. Cette église sans tabernacle ni sanctuaire, ces vitraux blancs éclairés d'un brillant soleil, ces bancs de bois où trône l'égalité, du moins à l'heure de la prière, ces murs froids et lisses, tout cet aspect d'ordre qui semble établi d'hier dans une église catholique dévastée, théâtre refroidi d'une installation toute militaire, me frappèrent de respect et de tristesse. Çà et là, quelques figures de pélicans et de chimères, vestiges de l'ancien culte, se roulaient comme plaintives et enchaînées autour des chapiteaux de colonnes. Les grandes voûtes n'étaient ni papistes ni huguenotes. Élevées et profondes, elles semblaient faites pour rece-

voir, sous toutes les formes, l'aspiration vers le ciel, pour répondre, sur tous les rhythmes, à la prière et à l'invocation religieuse. De ces dalles, que n'échauffent jamais les genoux du protestant, semblaient sortir des voix graves, des accents d'un triomphe calme et serein, puis des soupirs de mourant et les murmures d'une agonie tranquille, résignée, confiante, sans râle et sans gémissement. C'était la voix du martyre calviniste, martyre sans extase et sans délire, supplice dont la souffrance est étouffée sous l'orgueil austère et la certitude auguste.

Naturellement, ces chants imaginaires prirent dans mon cerveau la forme du beau cantique de l'opéra des *Huguenots*, et tandis que je croyais entendre au dehors les cris furieux et la fusillade serrée des catholiques, une grande figure passa devant mes yeux, une des plus grandes figures dramatiques, une des plus belles personnifications de l'idée religieuse qui ait été produite par les arts

dans ce temps-ci, le Marcel de Meyerbeer.

Et je vis debout cette statue d'airain, couverte de buffle, animée par le feu divin que le compositeur a fait descendre en elle. Je la vis, ô maître ! pardonnez à ma présomption, telle qu'elle dut vous apparaître à vous-même quand vous vîntes la chercher à l'heure hardie et vaillante de midi, sous les arcades resplendissantes de quelque temple protestant, vaste et clair comme celui-ci. O musicien plus poète qu'aucun de nous, dans quel repli inconnu de votre âme, dans quel trésor caché de votre intelligence avez-vous trouvé ces traits si nets et si purs, cette conception simple comme l'antique, vraie comme l'histoire, lucide comme la conscience, forte comme la foi? Vous qui naguère étiez à genoux dans les profondeurs voluptueuses de Saint-Marc, bâtissant sur des proportions plus vastes votre église sicilienne, vous impreignant de l'encens catholique à l'heure sombre où les flambeaux s'al-

lument et font étinceler les parois d'or et de marbre, vous laissant saisir et ployer par les émotions tendres et terribles du saint lieu, comment donc, en entrant dans le temple de Luther, avez-vous su évoquer ses austères poésies et ressusciter ses morts héroïques? — Nous pensions que votre âme était inquiète et timide à la façon de Dante, lorsque, entraîné dans les enfers et dans les cieux par son génie, il s'épouvante ou s'attendrit à chaque pas. Vous aviez surpris les secrets des chœurs invisibles, lorsqu'à l'élévation de l'hostie les anges de mosaïque du Titien agitent leurs grandes ailes noires sur les fonds d'or de la voûte byzantine et planent sur le peuple prosterné! Vous aviez percé le silence impénétrable des tombeaux, et, sous les pavés frémissants des cathédrales, vous aviez entendu la plainte amère des damnés et les menaces des anges de ténèbres. Toutes ces noires et bizarres allégories, vous les aviez saisies dans leur sens

profond et dans leur sublime tristesse. Entre l'ange et le démon, entre le ciel et l'enfer fantastiques du moyen-âge, vous aviez vu l'homme divisé contre lui-même, partagé entre la chair et l'esprit, entraîné vers les ténèbres de l'abrutissement, mais protégé par l'intelligence vivifiante et sauvé par l'espoir divin. Vous aviez peint ces luttes, ces effrois et ces souffrances, ces promesses et ces enthousiasmes en traits sérieux et touchants, tout en les laissant enveloppés de leurs poétiques symboles. Vous aviez su nous émouvoir et nous troubler avec des personnages chimériques et des situations impossibles. C'est que le cœur de l'homme bat dans l'artiste et porte brûlantes toutes les empreintes de la vie réelle; c'est que l'art véritable ne fait rien d'insignifiant, et que la plus saine philosophie et les plus douces sympathies humaines président toujours aux plus brillants caprices du génie.

Mais n'était-il pas permis de croire, après

cette grande œuvre catholique de Robert, que toute votre puissance et toute votre inspiration s'étaient allumées dans votre intelligence allemande (c'est-à-dire consciencieuse et savante), sous le ciel de Naples ou de Palerme? N'êtes-vous pas un homme brave et profond du Nord, fait homme passionné par le climat méridional? Dans votre abord d'une modestie si touchante, dans votre langage si plein de grâce et de vivacité timide, dans cette espèce de combat que votre enthousiasme d'artiste semble livrer à je ne sais quelle fierté craintive d'homme du monde, je retrouvais tout le charme de votre œuvre, tout le piquant de votre manière. Mais la sublimité du grand *moi* intérieur voilée par l'usage et la réserve légitime des paroles, je me demandais si vous mèneriez longtemps de front la science et la poésie, l'Allemagne et l'Italie, la pompe du catholicisme et la gravité du protestantisme; car il y avait déjà du protestantisme dans Ber-

tram, dans cet esprit sombre et révolté qui interrompt parfois ses cris de douleur et de colère, pour railler et mépriser la foi crédule et les vaines cérémonies qui l'entourent. Ce beau contraste du doute audacieux, du courage désespéré, au milieu de ces soupirs mystiques et de ces élans enthousiastes vers les saints et les anges, accusait déjà une réunion de puissances diverses, une vive intelligence des transformations de la pensée et du caractère religieux dans l'homme. On a dit à propos des *Huguenots* qu'il n'y a pas de musique protestante, non plus que de musique catholique, ce qui équivaut à dire que les cantiques de Luther qu'on chante en Allemagne n'ont pas un caractère différent du chant grégorien de la chapelle Sixtine; comme si la musique n'était qu'un habile arrangement de sons plus ou moins bien combinés pour flatter l'oreille, et que le rhythme seul approprié à la situation dramatique suffît pour exprimer les sentiments

et les passions d'un drame lyrique. J'avoue que je ne comprends pas, et je me demande si la principale beauté de *Guillaume Tell* ne consiste pas dans le caractère pastoral helvétique, si admirablement senti et si noblement idéalisé.

Mais il a été émis sur votre compte bien d'autres paradoxes pour l'intelligence desquels je me creuserais vainement la tête. Jusqu'à ce que la lumière se fasse, je reste convaincu qu'il est au pouvoir du plus beau de tous les arts de peindre toutes les nuances du sentiment et toutes les phases de la passion. Sauf la dissertation métaphysique (et pour ma part je n'y ai pas regret), la musique peut tout exprimer. La description des scènes de la nature trouve en elle des couleurs et des lignes idéales, qui ne sont ni exactes ni minutieuses, mais qui n'en sont que plus vaguement et plus délicieusement poétiques. Plus exquise et plus vaste que les plus beaux paysages en peinture, la symphonie pasto-

rale de Beethoven n'ouvre-t-elle pas à l'imagination des perspectives enchantées, toute une vallée de l'Engaddine, ou de la Misnie, tout un paradis terrestre où l'âme s'envole, laissant derrière elle et voyant sans cesse s'ouvrir à son approche des horizons sans limites, des tableaux où l'orage gronde, où l'oiseau chante, où la tempête naît, éclate et s'apaise, où le soleil boit la pluie sur les feuilles, où l'alouette secoue ses ailes humides, où le cœur froissé se répand, où la poitrine oppressée se dilate, où l'esprit et le corps se raniment, et, s'identifiant avec la nature, retombent dans un repos délicieux.

Quand les bruits désordonnés du *Pré aux Clercs* s'effacent dans le lointain, et que le *couvre-feu* fait entendre sa phrase mélancolique, traînante comme l'heure, mourante comme la clarté du jour, est-il besoin de la toile peinte en rouge de l'Opéra et de l'escamotage adroit de six quinquets pour que l'esprit se représente l'horizon embrasé qui

pâlit peu à peu, les bruits de la ville qui expirent, le sommeil qui déploie ses ailes grises dans le crépuscule, le murmure de la Seine qui reprend son empire à mesure que les chants et les cris humains s'éloignent et se perdent? — A ce moment de la représentation, j'aime à fermer les yeux, à mettre ma tête dans mes mains, et à voir un ciel beaucoup plus chaud, une cité colorée de teintes beaucoup plus vraies, n'en déplaise à M. Duponchel, que sa belle décoration et le jeu habile de sa lumière décroissante. Que de fois j'ai juré contre le lever du soleil qui accompagne le dernier chœur du second acte de *Guillaume Tell!* O toile! ô carton! ô oripeaux! ô machines! qu'avez-vous de commun avec cette magnifique prière où tous les rayons du soleil s'étalent majestueusement, grandissent, flamboient; où le roi du jour apparaît lui-même dans sa splendeur et semble faire éclater les cimes neigeuses pour sortir de l'horizon à la dernière note

du chant sacré? Mais la musique a sous ce rapport une puissance bien plus grande encore. Il n'est pas besoin d'une mélodie complète; il ne faut que des modulations pour faire passer des nuées sombres sur la face d'Hélios et pour balayer l'azur du ciel, pour soulever le volcan et faire rugir les cyclopes au sein de la terre, pour ramener la brise humide et la faire courir sur les arbres flétris d'épouvante. Alice paraît, le temps est serein, la nature chante ses harmonies sauvages et primitives. Tout à coup les sorcières roulent sous ses pas les anneaux de leur danse effrénée. Le sol s'ébranle, les gazons se dessèchent, le feu souterrain émane de tous les pores de la terre gémissante, l'air s'obscurcit, et des lueurs sinistres éclairent les rochers. — Mais la ronde du sabbat s'enfonce dans les cavernes inaccessibles, la nature se ranime, le ciel s'épure, l'air fraîchit, le ruisseau reprend son cours suspendu par la terreur; Alice s'agenouille et prie.

A ce repos, et malgré la longueur de cette digression, il faut, maître, que je vous raconte un fait puéril qui m'est tout personnel, mais dont je me suis toujours promis de vous témoigner ma reconnaissance. Il y a deux ans, j'allai au milieu de l'hiver passer à la campagne deux des plus tristes mois de ma vie. J'avais le spleen, et dans mes excès je n'étais pas très loin de la folie. Il y avait alors dans mon cœur toutes les furies, tous les démons, tous les serpents, toutes les chaînes brisées et traînantes de votre sabbat. Quand ces crises, suivant la marche connue de toutes les maladies, commençaient à s'éclaircir, j'avais un moyen infaillible de hâter la transition et d'arriver au calme en peu d'instants. C'était de faire asseoir au piano mon neveu, beau jeune homme tout rose, tout frisé, tout sérieux, plein d'une tendre majesté monacale, doué d'un front impassible et d'une santé inaltérable. A un signe qu'il comprenait, il jouait

ma chère modulation d'Alice au pied de la croix, image si parfaite et si charmante de la situation de mon âme, de la fin de mon orage et du retour de mon espérance. Que de consolations poétiques et religieuses sont tombées comme une sainte rosée de ces notes suaves et pénétrantes ! Le pinson de mon lilas blanc oubliait aussi le froid de l'hiver, et, rêvant de printemps et d'amour, se mettait à chanter comme au mois de mai. L'émérocale s'entr'ouvrait sur la cheminée, et, dépliant ses pétales de soie, laissait échapper sur ma tête, au dernier accord, son parfum virginal. Alors la pastille d'aloës s'enflammait dans ma pipe turque, l'âtre envoyait une grande lueur blanche, et mon neveu, patient comme une machine à vapeur, dévoué comme un fils, recommençait vingt fois de suite cette phrase adorable, jusqu'à ce qu'il eût vu son cher oncle jeter par terre les douze aunes de molleton qui l'enveloppaient, et hasarder les pas les plus

gracieux au milieu de la chambre en faisant sauter son bonnet au plafond et en éternuant pendant vingt minutes. Comment ne vous bénirais-je pas, mon cher maître, qui m'avez guéri tant de fois mieux qu'un médecin, car ce fut sans me faire souffrir et sans me demander de l'argent; et comment croirais-je que la musique est un art de pur agrément et de simple spéculation quand je me souviens d'avoir été plus touché de ses effets et plus convaincu par son éloquence que par tous mes livres de philosophie?

Pour en revenir à l'apparition des *Huguenots*, je vous confesse que je n'attendais pas une œuvre si intelligente et si forte, et que je me fusse contenté de moins. Je ne pressentais pas tout le parti que vous pouviez et que vous deviez tirer du sujet, c'est-à-dire de l'idée du sujet, car quel sujet vous eût embarrassé après le poème apocalyptique de *Robert?* Néanmoins j'avais tant aimé *Robert* que je ne me flattais pas d'aimer da-

vantage votre nouvel œuvre. J'allai donc voir *les Huguenots* avec une sorte de tristesse et d'inquiétude, non pour vous, mais pour moi; je savais que, quels que fussent et le poème et le sujet, vous trouveriez dans votre science d'instrumentation et dans votre habileté des ressources ingénieuses et les moyens de gouverner le public, de mâter les récalcitrants et d'endormir les cerbères de la critique en leur jetant tous vos gâteaux dorés, tous vos grands effets d'orchestre, toutes les richesses d'harmonie dont vous possédez les mines inépuisables. Je n'étais pas en peine de votre succès; je savais que les hommes comme vous imposent tout ce qu'ils veulent, et que, quand l'inspiration leur échappe, la science y supplée. Mais pour les poètes, pour ces êtres incomplets et maladifs qui ne savent rien, qui étudient bien peu de choses, mais qui pressentent et devinent presque tout, il est difficile de les tromper, et de l'autel où le feu sacré n'est pas

descendu nulle chaleur n'émane. Quelle fut ma joie quand je me sentis ému et touché par cette histoire palpitante, par ces caractères vrais et sans allégories, autant que j'avais été troublé et agité par les luttes symboliques de *Robert!* — Je n'eus ni le loisir ni le sang-froid d'examiner le poème. J'ai un peu ri du style en le lisant plus tard; mais je comprends la difficulté d'écrire pour le chant, et d'ailleurs je sais le meilleur gré du monde à M. Scribe (si toutefois ce n'est pas vous qui lui avez fourni le sujet et les principales situations) de vous avoir jeté brusquement dans une arène nouvelle, dans d'autres temps, dans un autre pays, dans une autre religion surtout. Vous aviez donné la preuve d'une haute puissance pour le développement du sentiment religieux; ce fut une excellente idée à lui (je suppose toujours que vous ne la lui avez pas donnée) de vous fournir une forme religieuse qui ne fût

pas la même, et qui ne vous contraignit pas à faire abus de vos ressources.

Mais dites-nous comment, avec une trentaine de versiculets insignifiants, vous savez dessiner de telles individualités et créer des personnages de premier ordre là où l'auteur du libretto n'a mis que des accessoires. Ce vieux serviteur rude, intolérant, fidèle à l'amitié comme à Dieu, cruel à la guerre, méfiant, inquiet, fanatique de sang-froid, puis sublime de calme et de joie à l'heure du martyre, n'est-ce pas le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique, dans toute l'acception du vrai idéal, du réel artistique, c'est-à-dire de la perfection *possible?* Cette grande belle fille brune, courageuse, entreprenante, exaltée, méprisant le soin de son honneur comme celui de sa vie, et passant du fanatisme catholique à la sérénité du martyre protestant, n'est-ce pas aussi une figure généreuse et forte, digne de prendre

place à côté de Marcel? Nevers, ce beau jeune homme en satin blanc, qui a, je crois, quatre paroles à dire dans le libretto, vous avez su lui donner une physionomie gracieuse, élégante, chevaleresque, une nature qu'on chérit malgré son impertinence, et qui parle avec une mélancolie adorable des *nombreux désespoirs des dames de la cour* à propos de son mariage.

Excepté dans les deux derniers actes, le rôle de Raoul, malgré votre habileté, ne peut soulever la niaiserie étourdie dont l'a accablé M. Scribe. La vive sensibilité et l'intelligence rare de Nourrit luttent en vain contre cette conduite de hanneton sentimental, véritable victime à situations, comme nous disons en style de romancier. Mais comme il se relève au troisième acte! comme il tire parti d'une scène que des puritanismes d'ailleurs estimables ont incriminée un peu légèrement, et que, pour moi qui n'entends malice ni à l'évanouissement ni au

sofa de théâtre, je trouve très pathétique, très lugubre, très effrayante, et nullement anacréontique! Quel duo! quel dialogue! maître! comme vous savez pleurer, prier, frémir et vaincre à la place de M. Scribe! O maître! vous êtes un grand poète dramatique et un grand faiseur de romans. J'abandonne votre petit page à la critique; il ne peut triompher de l'ingratitude de sa position; mais je défends, envers et contre tous, le dernier trio, scène inimitable, qui est coupée et brisée, parce que la situation l'exige, parce que la vérité dramatique vous cause quelque souci, à vous, parce que vous n'admettez pas qu'il y ait de la *musique de musicien* et de la *musique de littérateur*, mais bien une musique de passion vraie et d'action vraisemblable, où le charme de la mélodie ne doit pas lutter contre la situation, et faire chanter la cavatine en règle avec *coda* consacrée et *trait* inévitable au héros qui tombe percé de coups sur l'arène.

Il serait bien temps, je pense, d'assujettir l'art au joug du sens commun, et de ne pas faire dire au spectateur naïf :—Comment ces gens-là peuvent-ils chanter dans une position si affreuse?—Il faudrait que le chant fût alors un véritable *pianto,* et qu'on daignât s'affranchir de la forme rebattue, au point de séduire l'esprit le plus simple et de faire naître en lui autre chose que des attendrissements de convention. Vous avez prouvé qu'on le pouvait, bon maître, et quand Rossini l'a voulu, il l'a prouvé aussi.

Permettez-moi cependant ici de vous exprimer un vœu. C'est beaucoup d'insolence de ma part, et je hais l'insolence sous toutes ses formes et dans toutes ses prétentions. N'imaginez donc pas, je vous en supplie, que je songe à vous donner un conseil. Mais quelquefois, vous savez, un ignorant a une bonne idée dont l'artiste fait son profit, de même qu'il tire ses conceptions les plus hardies des impressions les plus naïves et les

moins prévues, la splendeur des temples de la sauvage attitude des forêts, les mélodies pleines et savantes de quelques sons champêtres, de quelque brise entrecoupée, de quelque murmure des eaux. Voici donc ce qui me tourmente. Pourquoi cette forme consacrée, pourquoi cette *coda,* espèce de cadre uniforme et lourd? pourquoi ce *trait*, équivalent de la pirouette périlleuse du danseur? pourquoi cette habitude de faire passer la voix, vers la fin de tous les morceaux de chant, par les notes les plus élevées ou les plus basses du gosier? pourquoi toutes ces formes rebattues et monotones qui détruisent l'effet des plus belles phrases? Ne viendra-t-il pas un temps où le public s'en lassera, et reconnaîtra que l'action morale (qui est, quoi qu'on en dise, inséparable du mouvement lyrique) est interrompue à chaque instant par cette ritournelle inévitable; que toute grâce, toute naïveté, toute fraîcheur est souillée ou effacée par cette ba-

guette rigide, par cette formule inintelligente et triviale, dont on n'ose pas la dégager? Listz compare cette formule au «*J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,*» qu'on place au bas de toutes les lettres de cérémonie dans l'acception la plus fausse et la plus absurde, comme dans la plus juste et la mieux sentie. Il paraît que le vulgaire chérit encore ce vieil usage, et ne croit pas qu'il y ait scène terminée là où il n'y a pas quatre ou huit mesures banales de psalmodie grossière, qui ne sont ni mélodie, ni harmonie, ni chant, ni récitatif. Dans cette situation ridicule, l'intérêt demeure suspendu; les acteurs, forcés à une attitude de plus en plus théâtrale, s'égosillent et deviennent forcenés en répétant les paroles de leur froid transport que ne soutient plus la mélodie. L'effet souverain de la passion ou de l'émotion, commandé par tout ce qui précède, se perd et s'anéantit sous cette formule, comme si, au milieu

d'une scène tragique, les personnages, tout animés par leur situation, se mettaient à saluer profondément le public à plusieurs reprises.

Vous ne vous êtes pas encore tout-à-fait affranchi à cet égard de l'ignorance d'un public grossier et des exigences des chanteurs inintelligents. Vous ne le pouviez pas, je pense. Peut-être même n'avez-vous fait accepter vos plus belles idées qu'à la faveur du remplissage obligé des formules. Mais à présent, ne pouvez-vous pas former votre auditoire, lui imposer vos volontés, le contraindre à se passer de lisières, et lui révéler une pureté de goût qu'il ignore, et que nul n'a encore pu proclamer franchement? Ces immenses succès, ces bruyantes victoires remportées sur lui, vous donnent des droits, elles vous imposent peut-être aussi des devoirs; car au-dessus de la faveur populaire et de la gloire humaine, il y a le culte de l'art et la foi de l'artiste. Vous êtes l'homme du pré-

sent ; maître, soyez aussi l'homme de l'avenir..... Et si mon idée est folle, ma demande inconvenante, prenez que je n'ai rien dit.

Maintenant que je suis en train de rêver, je rêve pour vous un poème qui vous transporterait en plein paganisme, les Euménides, cet effrayant opéra tout fait d'Eschyle, ou la mort d'Orphée, si terrible et si naïve à faire quand on est associé à un homme comme vous, qui n'a besoin que d'un canevas de gaze pour broder un voile d'or et de pierreries. Si je savais coudre deux rimes l'une à l'autre, mon maître, j'irais vous prier de me dicter toutes les scènes, et je serais fier de vous voir aborder des mélodies grecques plus pleines, plus complètes, plus simples d'accompagnement peut-être que vos précédents sujets ne l'ont exigé. Je vous verrais faire ce dont on semble vous défier, et répondre, comme font les grands artistes, à des menaces par des victoires. Mais tant de

bonheur ne me sera pas donné : je ne sais pas la prose, comment saurais-je les vers? — Quant à mon sujet grec, vous savez mieux que moi ce qu'il vous convient de faire; mais quelque jour il vous tentera, je gage.

Maître, je ne suis pas un savant, j'ai la voix fausse et ne sais jouer d'aucun instrument. Pardonnez-moi si je ne parle pas la langue technique des aristarques. Quand même je serais *dilettante* éclairé, je n'éplucherais pas vos chefs-d'œuvre pour tâcher d'y découvrir quelque tache légère qui me donnât occasion de montrer les puérilités de ma science ; je ne saurais chercher si votre inspiration vient de la tête ou du cœur, étrange distinction qui ne signifie absolument rien, éternel reproche que la critique adresse aux artistes, comme si le même sang ne battait pas sous le sein et dans la tempe ; comme si, en supposant qu'il y a deux régions distinctes dans l'homme pour recevoir le feu sacré, la chaleur qui monte des

entrailles au cerveau et celle qui descend du cerveau aux entrailles ne produisaient pas dans l'art et dans la poésie absolument les mêmes effets ! Si l'on disait que vous êtes *bilioso-nerveux*, et que votre travail s'opère lentement, avec moins de rapidité peut-être, mais aussi avec plus de perfection que chez les sanguins et les pléthoriques, je comprendrais à peu près ce qu'on veut dire, et je trouverais fort simple que vous n'eussiez pas tous les tempéraments à la fois ; mais que m'importe qu'il y ait sur votre clavecin une carafe d'eau pure et cristalline, au lieu d'un brûlant flacon de vin de Chypre, et réciproquement, si l'un vous inspire ce que l'autre n'inspire pas à autrui ? Quelle fureur pédagogique tourmente ces pauvres appréciateurs littéraires, occupés sans cesse à se méfier de leurs sympathies, et à se demander si par hasard la Vénus de Milo n'aurait pas été faite de la main gauche, au lieu de l'être de la main droite? A voir tout le mal

que des hommes de talent se donnent pour percer le mystère des ateliers et pénétrer dans le secret des veilles et des rêveries de l'artiste, on est saisi de chagrin et on regrette de voir cette famille d'intelligences, fécondes sans doute, s'appauvrir et se stériliser de tout son pouvoir, afin d'arriver à ce qu'elle appelle la *clairvoyance* et *l'impartialité*.

Sans doute il est bon et nécessaire que des hommes de goût impriment au vulgaire une bonne direction et fassent son éducation. Mais on sait comme le plus noble métier endurcit rapidement celui qui l'exerce exclusivement; comme le chirurgien s'habitue à jouer avec la souffrance, avec la vie et la mort; comme le juge se *systématise* aisément, et, partant d'inductions sages, arrive à prendre trop de confiance dans sa méfiance, et à ne plus voir la vérité que sous des faces arbitraires. Ainsi procède le critique; consciencieux d'abord, il en vient peu

à peu à un casuisme méticuleux, et il finit par ne plus rien sentir à force de tout raisonner. Quand on ne sent plus, le raisonnement devient spécieux, et l'appréciation un travail de plus en plus ingrat, pénible, dirai-je impossible? A la fin d'un repas où l'on a fait excès de tout, les meilleurs mets perdent leur saveur, et le palais blasé ne distingue plus la fraîcheur des fruits du feu des épices. L'homme qui veut goûter et approfondir toutes les jouissances de la vie en vient un jour à ne plus dormir sur l'édredon et à s'imaginer que son premier lit de fougère fut plus chaud et plus moelleux. Erreur déplorable en fait d'art, mais inévitable condition de la nature humaine! On vit les premiers essais d'un jeune talent, on les traita peut-être avec plus d'indulgence et d'affection qu'ils ne méritaient. On était jeune soi-même. Mais on vieillit plus vite à juger ceux qui produisent qu'à produire. Quand on regarde la vie comme un éternel spectacle au-

quel on dédaigne ou craint de prendre part, on s'ennuie bien vite de l'acteur parce qu'on s'ennuie de soi-même. On suit les progrès de l'artiste, mais à mesure qu'il acquiert on perd par l'inaction, à son propre insu, le feu sacré qu'il dérobe au dieu du labeur; et le jour où il présente son chef-d'œuvre, on ne le goûte plus; on se reporte avec regret au premier jour d'émotion qu'il vous donna, jour perdu et enfoui à jamais dans les richesses du passé, émotion chère et précieuse qu'on pleure et qu'on ne retrouvera pas. L'artiste est devenu Prométhée; mais l'homme d'argile s'est pétrifié et reste inerte sous le souffle divin. On prononce que l'artiste est dégénéré et on croit ne pas mentir!

Ceci est l'histoire du public en fait d'art et des générations en fait d'action politique; mais cette histoire est résumée d'une manière effrayante dans la courte existence morale de l'infortuné qui s'adonne à la critique. Il vit son siècle dans l'espace de quel-

ques années ; sa barbe est à peine poussée, et déjà son front est dévasté par l'ennui, la fatigue et le dégoût. Il eût pu prendre une place honorable ou brillante au milieu des artistes féconds ; il n'en a plus la force, il ne croit plus à rien, et à lui-même moins qu'à toute autre chose.

Quand on jette les yeux, dans un jour de courage et de curiosité, sur les trente ou quarante jugements littéraires qui s'impriment le lendemain de l'apparition d'une bluette quelconque, on s'étonne de tant d'esprit, de tant de doctes raisonnements, de tant d'ingénieux parallèles, de tant de dissertations subtiles, écrites pour la plupart d'un style riche, orné, éblouissant, et on s'afflige de voir ces trésors qui, en d'autres temps, eussent défrayé toute une année, répandus pêle-mêle aux pieds d'un public insouciant qui les regarde à peine, et qui fait bien ; car, à supposer qu'il découvrît la vérité à travers ce kaléidoscope d'idées et de

sentiments contradictoires, cette vérité serait si futile, si rebattue, si facile à exprimer en trois lignes, qu'il aurait perdu sa journée à tailler un chêne pour avoir une allumette. L'homme de bon sens examine donc lui-même l'objet de la discussion, le juge selon son impulsion naturelle, et s'inquiète fort peu de savoir si la critique accorde à l'auteur un millimètre ou un mètre de gloire.

Et ce n'est pas que je méprise la critique par elle-même; je l'estime et la respecte si bien dans son but et dans ses effets possibles et désirables que je m'afflige de la voir sortie de sa route et devenue plus nuisible qu'utile aux artistes, plus amusante qu'instructive pour un public oisif, indifférent et moqueur. Je veux croire les hommes qui l'exercent pleins de loyauté et possédés d'une seule passion, l'amour du beau et du vrai. Eh bien! je déplore que l'organisation de ce corps utile et respectable soit si mauvaise que son action devienne impossible

pour ne pas dire funeste, et que sa considération tombe chaque jour sous les lazzis et les soupçons de la foule ignorante. Voici quelle serait mon utopie si j'avais à chercher un remède à tant d'abus et de confusion.

D'abord je voudrais que le nombre des gens qui font de la critique fût beaucoup plus étendu, en même temps que le nombre des articles de critique qui paraîtraient serait fort restreint. Je voudrais qu'on ne fît pas de la critique un métier, et qu'il n'y eût pas de la critique tous les jours et à propos de tout. Puisque le public veut des journaux, que les colonnes des journaux sont les chaires d'éloquence assignées à certains professeurs d'esthétique, je voudrais que chaque journal eût son jury, où des hommes compétents seraient choisis selon les opinions et l'esprit du journal, et appelés à prononcer sur les œuvres de quelque importance; je voudrais qu'une foule d'enfants

sans savoir, sans goût et sans expérience, ne fût pas admise à juger les doyens de l'art, à faire ou à empêcher de naissantes réputations, sur la seule recommandation d'un style aisé, d'une rédaction abondante et facile, d'un esprit ingénieux et plaisant. Je voudrais que nul n'osât exercer la critique comme une profession, mais que tout homme de talent et de savoir en remplît le sérieux et noble exercice comme un devoir, et par amour des lettres, sauf à en tirer un honnête bénéfice dans l'occasion, puisqu'il est permis même au prêtre de vivre de l'autel.

Je ne suis pas de ceux qui pensent que les artistes seuls doivent juger les artistes. Je crois au contraire que généralement c'est une assez mauvaise épreuve, et que les journaux deviendraient bien vite, entre les mains des rivaux de même profession, le théâtre de combats sans dignité, sans retenue, où, la passion s'exprimant toujours, on appro-

cherait moins que jamais de la vérité. Le rôle du critique demanderait, certes, des connaissances spéciales, de plus un coup d'œil calme et désintéressé, et il est bien difficile que ce calme et ce désintéressement soient l'apanage de quiconque sent sa destinée dans les mains du public. Sans exclure donc certains artistes dont l'expérience, la position faite ou le caractère exceptionnel donneraient des garanties suffisantes, j'accorderais peu de moyens de gouverner l'opinion à ceux qui ont personnellement et exclusivement besoin de l'opinion.

Et si cette foule de jeunes beaux-esprits qui vit du feuilleton se plaignait de n'avoir plus de moyens de publicité ou d'occasion de développement, je lui dirais : « Rendez grâce à des mesures qui vous forcent à travailler et à produire; vous faisiez un métier d'eunuques et d'esclaves; vous étiez condamnés à baigner, à déshabiller et à rhabiller sans cesse, à promener dans les rues

les enfants des riches; soyez pères à votre tour; que vos enfants soient beaux ou difformes, forts ou malingres, vous les aimerez, car ils seront à vous. Votre vie de haine et de pitié se changera en une vie d'amour et d'espérance. Vous ne serez peut-être pas tous de grands hommes, mais du moins vous serez hommes, et vous ne l'êtes pas. »

Et si, pour être plus réfléchis et plus judicieux, les arrêts de la critique devenaient plus rares (ce qui serait inévitable), si les entrepreneurs de journaux se plaignaient du vide de leurs colonnes, le public de l'absence de feuilleton, pourquoi n'offrirait-on pas précisément ces pages blanches, hélas! si désirées et si difficiles à aborder, à tous ces talents inconnus et modestes, qui répugnent à faire de la critique sans expérience, et qui cherchent vainement les moyens de percer l'obscurité où ils s'éteignent, faute d'un éditeur qui les devine et qui leur prête son papier et ses caractères

*gratis?* Pourquoi tous ces jeunes feuilletonnistes que l'on force à se tenir, comme des pompiers ou des exempts de police, à toutes les représentations nouvelles, et à écrire gravement toute la nuit sur les plus ignobles pasquinades des petits théâtres (sauf à citer le déluge à propos d'un chapon), ne seraient-ils pas appelés à publier quotidiennement ces poèmes et ces romans qui dorment dans le portefeuille ou qui sommeillent dans le cerveau, étouffés par les nécessités d'un métier abrutissant! Pauvres enfants! jeunes lévites de l'art, flétris dans la fleur de votre talent par les exigences scandaleuses de la presse, vous qui eussiez été avec joie, avec douceur, avec amour et avec profit surtout, les disciples des grands maîtres, ne craignez pas que je vous condamne sans pitié, et que je méconnaisse ce qu'il y eut, ce qu'il y a peut-être encore de grand et de pur en vous! Je sais vos secrets, je connais vos déboires, j'ai soulevé la coupe de vos douleurs! Je sais

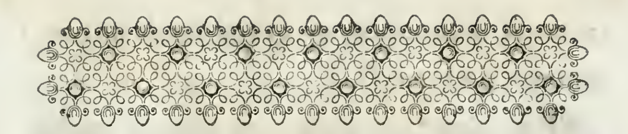
que plus d'un parmi vous, assis la nuit dans sa mansarde froide et misérable, forcé d'avoir le lendemain (ce qui équivaut aujourd'hui au pain des artistes d'autrefois) un habit propre et des gants neufs, a laissé tomber son visage baigné de larmes sur les pages de quelque beau livre nouveau que la haine ou l'envie lui avait prescrit d'injurier, et que ses profondes sympathies le forçaient de jeter loin de lui, afin de pouvoir condamner l'artiste sans l'entendre. Pitié à vous qui avez été forcés de rougir de vous-mêmes! Honte et malheur à vous qui vous êtes habitués à ne plus rougir!

Mais pourquoi, maître, vous ai-je entretenu si longtemps de la critique française? Vous êtes placé trop haut pour vous occuper d'elle à ce point, et peut-être ignorez-vous seulement qu'elle ait tâché de disputer au public européen les palmes qu'il vous tend de toutes parts? Loin de moi la pensée grossière de vous consoler de quelques injusti-

ces que vous avez dû accepter avec l'humilité souriante d'un conquérant, pour peu qu'elles aient frappé votre oreille. Je ne sais pas si les hommes comme vous sont aussi modestes que leur gracieux accueil et leur exquise politesse le donnent à penser ; mais je sais que la conscience de leur force leur inspire une haute sagesse. Ils vivent avec le dieu et non avec les hommes ; ils sont bons, parce qu'ils sont grands.

Vous souvenez-vous, maître, qu'un soir j'eus l'honneur de vous rencontrer à un concert de Berlioz? Nous étions fort mal placés, car Berlioz n'est rien moins que galant dans l'envoi de ses billets; mais ce fut une vraie fortune pour moi que d'être jeté là par la foule et le hasard. On joua la *Marche du Supplice*. Je n'oublierai jamais votre serrement de main sympathique et l'effusion de sensibilité avec laquelle cette main chargée de couronnes applaudit le grand artiste mé-

connu, qui lutte avec héroïsme contre son public ingrat et son âpre destinée; vous eussiez voulu partager avec lui vos trophées, et je m'en allai les yeux tout baignés de larmes, sans trop savoir pourquoi ; car quelle merveille que vous soyez ainsi?



# XII.

## A M. NISARD.

Monsieur,

Il y a bien peu de critiques qui vaillent la peine qu'on accepte ce qu'elles ont de louangeur ou qu'on rétorque ce qu'elles ont d'erroné. Si je reçois avec reconnaissance ce que la vôtre a de bienveillant, et si j'essaie de combattre ce qu'elle a de sévère, c'est que j'y trouve, en même temps que le

talent et la lumière, un grand fonds de tolérance et de bonne foi.

S'il ne s'agissait pour moi que de vanité satisfaite, je n'aurais que des remercîments à vous offrir, car vous accordez à la partie imaginative de mes contes beaucoup plus d'éloges qu'elle n'en mérite. Mais plus je suis touché de votre suffrage, plus il m'est impossible d'accepter votre blâme à certains égards, et c'est pour m'en disculper que je commets (bien malgré moi, et contrairement à mes habitudes) l'impertinence de parler de moi à quelqu'un dont je n'ai pas l'honneur d'être connu.

Vous dites, monsieur, que la haine du mariage est le but de tous mes livres. Permettez-moi d'en excepter quatre ou cinq, entre autres *Lélia*, que vous mettez au nombre de mes plaidoyers contre l'institution sociale, et où je ne sache pas qu'il en soit dit un mot. *Lélia* pourrait aussi répondre, entre tous mes essais, au reproche que vous m'a-

dressez, de vouloir réhabiliter *l'égoïsme des sens*, et de faire la *métaphysique de la matière : Indiana* ne m'a pas semblé non plus, lorsque je l'écrivais, pouvoir être une apologie de l'adultère. Je crois que dans ce roman (où il n'y a pas d'adultère commis, s'il m'en souvient bien), *l'amant* (*ce roi de mes livres*, comme vous l'appelez spirituellement) a un pire rôle que le mari. *Le Secrétaire intime* a pour sujet (si je ne me trompe pas absolument sur mes intentions) les douceurs de la fidélité conjugale. *André* n'est ni *contre* le mariage, ni *pour* l'amour adultère. *Simon* se termine par l'hyménée, ni plus ni moins qu'un conte de Perrault ou de madame d'Aulnoy; et enfin dans *Valentine*, dont le dénouement n'est ni neuf ni habile, j'en conviens, la vieille fatalité intervient pour empêcher la femme adultère de jouir, par un second mariage, d'un bonheur qu'elle n'a pas su attendre. Dans *Leoni*, la question du mariage n'est pas plus en jeu

que dans *Manon Lescaut*, dont j'ai essayé, dans un but tout artistique, de faire une sorte de pendant, et où certes l'amour effréné pour un indigne objet, la servitude qu'un être corrompu dans sa force impose à un être aveugle dans sa faiblesse, n'est pas présenté dans ses résultats sous des couleurs plus engageantes que dans le roman inimitable de l'abbé Prévost. Reste donc *Jacques*, le seul qui ait été assez heureux, je crois, pour obtenir de vous quelque attention, et c'est à coup sûr plus qu'aucune production de moi ne mérite encore de la part d'un homme grave.

Il est bien possible qu'en effet *Jacques* prouve tout ce que vous y avez trouvé d'hostile à l'ordre domestique. Il est vrai qu'on y a trouvé tout le contraire aussi, et que l'on a pu avoir également raison. Quand un livre, si futile qu'il soit, ne prouve pas clairement, uniquement, sans contestation et sans réplique, ce qu'il veut prouver, c'est la faute

du livre, mais non pas toujours celle de l'auteur. Comme artiste, il a péché grossièrement; sa main sans expérience et sans mesure a trompé sa pensée; mais comme homme, il n'a pas eu l'intention de mystifier le public ou d'altérer les principes de l'éternelle vérité.

On raconte à Florence et à Milan beaucoup d'anecdotes vraies ou fausses sur l'immortel Benvenuto Cellini. On m'a dit qu'il lui arrivait souvent d'entreprendre un vase et d'en dessiner la forme et les proportions avec soin. Mais quand il en était à l'exécution, il lui arrivait de se passionner si singulièrement pour certaine figure ou pour certain feston qu'il se laissait entraîner à grandir l'une pour la poétiser et à déplacer l'autre pour lui donner une courbe plus gracieuse. Alors emporté par l'amour du détail, il oubliait l'œuvre pour l'ornement, et s'apercevant trop tard de l'impossibilité de revenir à son premier dessein, au lieu d'une

coupe qu'il avait commencée, il produisait un trépied, au lieu d'une aiguière une lampe, au lieu d'un Christ une poignée d'épée. Ainsi, en se contentant lui-même, il mécontentait ceux à qui son travail était destiné.

Tant que Cellini fut dans la force de son génie, cet emportement fut une qualité de plus; chaque œuvre de sa main fut complet et irréprochable dans son genre; mais quand la persécution, le désordre de sa vie, le cachot, les voyages et la misère l'eurent éprouvé, sa main moins ferme et son inspiration moins prompte produisirent des ouvrages d'un fini merveilleux dans les détails et d'une maladresse inconcevable dans l'ensemble. La coupe, le trépied, l'aiguière et la poignée d'épée se rencontrèrent dans son cerveau, se firent la guerre, se réunirent, et enfin trouvèrent place tous ensemble dans des compositions sans forme et sans usage, comme sans logique et sans unité. Ce que

l'on attribue au grand Benvenuto, dans la décrépitude de son génie, arrive tous les jours au talent incomplet qui n'a pas encore atteint sa virilité, et qui peut-être, hélas! ne sortira jamais de son enfance. C'est ce qui m'est arrivé en écrivant *Jacques;* et, sans doute, tous mes autres récits se ressentent de cette hâte d'ouvrier ardent et malhabile, qui se complaît à la fantaisie du moment, et qui manque le but à force de s'amuser aux moyens.

Ce n'est donc pas au lecteur, qui m'a si favorablement et si durement jugé, que j'en appelle de ses propres arrêts; c'est à l'artiste dont le talent a eu sans doute aussi ses jours de jeunesse et ses heures de tentation. Celui-là devrait être très retenu en fait de conclusions, et savoir que ce qu'il y a de plus difficile au monde, ce que l'on peut appeler le triomphe et le couronnement de la volonté, c'est de dire ce qu'on veut dire et de faire ce qu'on veut faire.

C'était donc bien plus à la *main-d'œuvre* qu'à l'intention que vous eussiez dû vous en prendre de ce qui blesse la raison dans mes livres. Il ne fallait peut-être pas m'attribuer aussi résolument un but anti-social ; il ne fallait certainement pas non plus me croire aussi ingénieux, aussi savant et aussi ferme dans mon procédé de fabrication. En un mot, le talent est peut-être beaucoup au-dessous et la conscience beaucoup au-dessus de ce que vous avez imaginé de moi. La vie des trois quarts des artistes se consume à produire les parties incomplètes d'un tout, qui reste et meurt à jamais enfoui dans le sanctuaire de leur pensée.

Ce que j'accepte pour complétement vrai dans votre jugement, le voici :

« La ruine des maris ou tout au moins leur impopularité, tel a été le but des ouvrages de George Sand. »

Oui, monsieur, la ruine des *maris*, tel eût été l'objet de mon ambition, si je me fusse

senti la force d'être un *réformateur;* mais si j'ai mal réussi à me faire comprendre, c'est que je n'ai pas eu cette force, et qu'il y a en moi plus de la nature du poète que de celle du législateur. Vous voudrez bien faire droit, j'espère, à cette humble réclamation.

Je m'imaginais toutefois que le roman est, comme la comédie, une école de mœurs, où les *abus,* les *ridicules,* les *préjugés* et les *vices* du temps sont le domaine d'une censure susceptible de prendre toutes les formes. Il m'est arrivé souvent d'écrire *lois sociales* à la place des mots italiques ci-dessus, et je n'ai pas songé un seul instant qu'il y eût du danger à le faire. Qui pouvait me supposer l'intention de refaire les lois du pays? En vérité, j'ai été bien étonné lorsque quelques saints-simoniens, philanthropes consciencieux, chercheurs estimables et sincères de la vérité, m'ont demandé ce que je mettrais à la place des *maris;* je leur ai répondu naïvement que c'était le *mariage;* de

même qu'à la place des prêtres, qui ont tant compromis la religion, je crois que c'est la religion qu'il faut mettre.

Il est vrai que j'ai peut-être fait une grande faute contre le langage, lorsque parlant des *abus*, des *ridicules*, des *préjugés* et des *vices* de la société, je me suis exprimé collectivement, et que j'ai dit la *société*. J'ai eu tort aussi de dire souvent le *mariage*, au lieu des *personnes mariées*. Tous ceux qui me connaissent peu ou prou ne s'y sont pas mépris, parce qu'ils savent que je n'ai jamais songé à refaire la charte constitutionnelle. Je pensais que le public s'occuperait si peu de mon individu qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'incriminer l'emploi des mots, et d'exercer sur la vie d'un pauvre poète, jusqu'au fond de sa mansarde, une sorte d'inquisition, pour le forcer à justifier ses actions, ses pensées et ses croyances; à décliner le sens exact d'expressions plus ou moins vagues, mais toujours placées peut-être de manière à s'ex-

pliquer de soi-même. Il est possible que le public n'ait pas eu en cela un rôle bien grave, et que la partie virile, soi-disant outragée, se soit livrée à un peu de commérage puéril sur un sujet peu digne d'un si triste honneur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai eu tort de n'être pas parfaitement clair, précis, logique et correct. Hélas ! monsieur, je me reproche tous les jours un tort bien grave ; c'est de n'être ni Bossuet, ni Montesquieu ; mais je n'ai pas trop l'espoir de m'en corriger, je vous le confesse.

Un autre reproche sérieux que vous m'adressez est celui-ci : « Il serait peut-être plus héroïque, à qui n'a pas eu le bon lot, de ne pas scandaliser le monde avec son malheur en faisant d'un cas privé une question sociale, etc. »

Tout ce paragraphe est noblement pensé et noblement écrit. Ce n'est pas le sentiment exprimé là qui me trouvera rebelle. Je mets la patience et l'abnégation au-dessus de tout,

et je ne réponds rien à ce qui peut me concerner personnellement dans ce reproche. Si j'écrivais à un prêtre, peut-être le récit d'une confession générale entraînerait-il victorieusement l'absolution en même temps que la réprimande et la pénitence. Mais il n'y a encore eu que Jean-Jacques qui ait eu le droit de se confesser en public : je répondrai donc d'une manière générale.

Il me semble qu'il y a beaucoup de prétention à la patience et à l'abnégation dans le monde. Il me semble (je ne sais si je me trompe) que nous ne vivons pas dans un siècle d'indépendance et d'orgueil illimité ; je ne vois pas que les hommes aient, dans ce temps-ci, un bien vif sentiment de leur dignité, et qu'il faille les engager à plier les deux genoux un peu plus bas qu'ils ne le font devant des considérations et des intérêts qui ne sont ni la religion, ni la morale, ni l'ordre, ni la vertu. — Par la même raison, je ne vois pas que les femmes de ces

hommes-là se rapprochent trop du courage des mères spartiates ou de la fierté patriotique des dames romaines.

Je ne sais enfin si j'ai la vue trouble, mais je crois voir qu'on a fait un grand abus du *silence* au moyen duquel on *échappe aux crises violentes* du mariage, aux *désordres* (il faudrait plutôt dire aux *calamités*) de la *séparation*. Dans les siècles de foi, dans le temps où l'on adorait le Christ, l'abnégation et la patience étaient les vertus qu'il fallait recommander par-dessus tout à des femmes récemment sorties des autels druidiques, du bivouac sanglant et du conseil de guerre où leurs époux les avaient peut-être un peu trop laissées s'immiscer; mais aujourd'hui que nos mœurs n'ont plus guère de rapport, que je sache, avec les forêts de la Germanie, surtout depuis que la régence et le directoire ont enseigné aux femmes le secret de vivre en très bonne intelligence avec leurs époux, j'ai pu penser que si une sorte

de moralité était nécessaire à des contes frivoles, on pourrait bien adopter celle-ci : « Le scandale et le désordre des femmes est *très souvent* provoqué par la férocité ou l'infamie des hommes ; » ou celle-ci : « Le mensonge n'est pas la vertu, la lâcheté n'est pas l'abnégation ; » ou bien encore celle-ci : « Un mari qui méprise ses devoirs de gaîté de cœur, en jurant, riant et buvant, *est quelquefois* moins excusable que la femme qui trahit les siens en pleurant, en souffrant et en expiant. »

Pour en finir avec l'adhésion complète que je donne à vos décisions, je vous dirai qu'en effet cet amour que j'*édifie* et que je couronne sur les ruines de l'*infâme,* est mon utopie, mon rêve, ma poésie. Cet amour est grand, noble, beau, volontaire, éternel ; mais cet amour, c'est le mariage tel que l'a fait Jésus, tel que l'a expliqué saint Paul ; tel encore, si vous voulez, que le chapitre VI du titre V du Code civil en exprime les de-

voirs réciproques. Celui-là, je le demande à la société comme une innovation ou comme une institution perdue dans la nuit des temps, qu'il serait bien opportun de faire revivre, de tirer de la poussière des siècles et de la fange des habitudes, si l'on veut voir succéder la véritable fidélité conjugale, le véritable repos, et la véritable sainteté de la famille, à l'espèce de contrat honteux et de despotisme stupide qu'a engendrés l'infâme décrépitude du monde.

Mais vous, monsieur, qui jugez de si haut cette question sociale, vous, philosophe indulgent et moraliste sensible et fort, qui ne croyez point au danger des livres réputés *immoraux*, pourquoi en écrivant, à propos de moi, ces trois ou quatre belles pages sur la morale publique, avez-vous perdu une si bonne occasion de gourmander l'esprit de cupidité, les habitudes de débauche et de violence qui de la part de l'homme autori-

sent ou provoquent les crimes de la femme dans un si grand nombre d'unions? N'eussiez-vous pas rempli d'une manière plus complète le devoir que vous vous êtes imposé envers la société, si vous vous fussiez prononcé avec force en faveur de cette antique morale chrétienne qui prescrit la douceur et la chasteté au chef de la famille? Il n'est pas question ici de cas d'exception, *d'unions mal assorties*. Toutes les unions possibles seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salutaire rigueur du passé subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles de l'autre. Je sais bien qu'il y a un certain courage à oser dire en face à toute une génération qu'elle est injuste et corrompue. Je sais bien qu'à écrire tout ce qu'on pense on se fait beaucoup d'ennemis parmi ceux qui se trouvent bien des vices du temps,

et qu'on doit s'attendre, quand on a eu cette franchise, à subir pendant le reste de ses jours une persécution qui ne s'arrêtera pas devant le seuil de la vie privée; mais je sais aussi que lorsque certaines femmes ont eu ce courage, il ne serait pas indigne d'un homme, et surtout d'un homme de conscience et de talent, de faire grâce à ce qu'il y a de manqué dans leurs efforts, de donner assistance et protection à ce qui peut s'y rencontrer de brave et de sincère.

Si vous eussiez vécu au temps où *Tartufe* fut persécuté comme une œuvre d'impiété, vous eussiez été de ceux qui, bien loin de se constituer les champions de l'hypocrisie, résistèrent, de toute la puissance de leur conviction et de toute la pureté de leur cœur, aux sournoises interprétations de la critique; vous eussiez écrit et signé de votre propre sang, alors comme aujourd'hui, que la pensée qui produisit le *Tartufe* fut une

pensée éminemment pieuse et honnête, que Dieu n'est pas attaqué dans la personne d'un cagot, que la paix et la dignité des familles ne sont pas compromises quand on en châsse d'infâmes intrigants. Il est vrai que *Tartufe* est un chef-d'œuvre, et qu'il mérite toutes les sympathies des âmes élevées, et comme sujet et comme exécution.

Mais si la plume de tels écrivains est à jamais brisée, si les vigoureuses couleurs des grands siècles sont perdues, si, au lieu d'Aristophane, de Térence et de Molière, il ne nous reste plus que George Sand et compagnie, l'éternelle infirmité humaine n'en est pas moins encore, sous les yeux du philosophe critique, saignante, lépreuse, digne d'horreur et de compassion. L'éternel rêve des cœurs simples, la *justice*, n'en est pas moins debout (au loin, il est vrai), mais radieux, mais nécessaire, mais appelant à soi tous les effets et tous les désirs. Réduits à

juger de pâles compositions, ne serait-ce pas, messieurs, une raison de plus pour vous autres de vous en prendre au fonds des choses et d'épargner l'apôtre pour encourager le principe? C'est ainsi que vous suppléeriez à l'insuffisance de vos moyens, et vous restitueriez au siècle ce qui lui manque en force et en génie.

Il me reste à vous remercier, monsieur, pour les bons conseils que vous m'avez donnés. Je m'accuse, je le répète; car si vous ne m'avez pas toujours bien compris, c'est ma faute et non la vôtre. L'homme qui contemple une bataille du haut de la montagne juge mieux des fautes et des pertes des armées que celui qui marche dans la poussière et dans l'enivrement du combat. Ainsi le critique sans passion en sait plus long sur l'artiste bouillant et sur son travail que l'artiste lui-même. Socrate avait souvent occasion de dire à ses disciples : « Vous alliez me

définir la science, et vous m'avez défini la musique et la danse; ce n'est pas là ce que je vous demandais, et ce n'est pas là ce que vous vouliez me répondre.

# ALDO

# LE RIMEUR.

« Il n'y a personne qui ne fasse son petit « Faust, son petit Don Juan, son petit Man« fred ou son petit Hamlet, le soir auprès « de son feu, les pieds dans de très bonnes « pantoufles. »

(*Esprit des Journaux.*)

## PERSONNAGES.

ALDO le Rimeur.

MEG, sa mère.

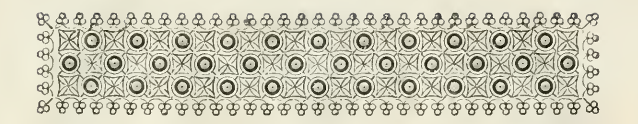
JANE, jeune montagnarde.

La Reine AGANDECCA.

TICKLE, Nain de la Reine.

Maître ACROCÉRONIUS, Astrologue de la Reine.

La scène est à Ithona.



# ACTE PREMIER.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le galetas du rimeur ; un escalier au fond conduit à une soupente ; au milieu, une mauvaise table, un escabeau, quelques livres. Il fait nuit.

### ALDO, TICKLE.

(Aldo est assis la tête dans ses mains, les coudes sur la table. On frappe à la porte.)

ALDO.

Qui frappe ?

TICKLE, en dehors.

Votre très humble serviteur.

ALDO.

Lequel?

TICKLE.

Votre ami.

ALDO.

Que le diable vous emporte! vous êtes un escroc.

TICKLE.

Non, je suis votre ami et votre serviteur.

ALDO.

Il est évident que vous venez me dépouiller, mais je ne crains rien de ce côté-là. Entrez.

TICKLE.

Souffrez que je vous embrasse.

ALDO.

Permettez-moi de vous mettre sur la table.

TICKLE, sur la table.

Et comment vous portez-vous, mon excellent seigneur, depuis que nous ne nous sommes vus?

ALDO.

Mais... tantôt bien, tantôt mal. Il s'est passé beaucoup de choses depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

TICKLE.

En vérité, mon cher monsieur?

ALDO.

Sur mon honneur! ce serait trop long à vous raconter. Il y a vingt ans environ, car notre connaissance date de l'autre monde.

TICKLE.

Vraiment?

ALDO.

Sans doute, puisque je n'ai encore jamais eu l'honneur de vous rencontrer dans celui-ci?

TICKLE.

Comment! vous ne me connaissez pas? Vous ne m'avez jamais vu?

ALDO.

Non, sur mon honneur! mon cher ami.

TICKLE.

Eh! mais, d'où sortez-vous? où vivez-vous?

ALDO.

Je vis dans une taupinière; mais vous, il est certain que, si j'en juge par votre taille, vous sortez d'un trou de souris.

TICKLE.

Et c'est pour cela que vous devriez connaître, ne fût-ce que de vue, le célèbre nain John Bucentor Tickle, bouffon de la reine.

ALDO.

Je suis parfaitement heureux de faire votre connaissance; vous passez pour un homme d'esprit.

TICKLE.

Je n'en manque pas, et vous pouvez déjà vous en apercevoir à ma conversation.

ALDO.

Comment donc! j'en suis ébloui, stupéfait et renversé!

TICKLE.

Je vois que vous êtes un homme de goût pour un poète.

ALDO.

Et vous un homme hardi pour un nain.

TICKLE.

Monsieur, je me conduis comme un nain avec les rustres : ceux-là ne causent qu'avec les poings; et moi, ce n'est pas ma profession. Je porte des manchettes de dentelle, c'est mon goût.

ALDO.

C'est un goût fort innocent.

TICKLE.

Et qui a le suffrage des dames généralement. Avec les dames, monsieur, comme avec les gens d'esprit, j'ai six pieds de haut, parce que sur ce terrain-là on se bat à armes égales.

ALDO.

Et les armes sont courtoises. Vous pouvez

compter, je ne dis pas sur mon esprit, mais sur ma courtoisie. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

TICKLE.

Me permettez-vous d'être assis?

ALDO.

De tout mon cœur si vous ne me demandez pas de siége; car cet escabeau est le seul que je possède, et mon habitude n'est pas d'écouter debout ce que l'on vient me prier d'entendre.

TICKLE.

Je resterai de grand cœur sur cette table; il ne m'en faut pas davantage pour être absolument à votre hauteur.

ALDO.

J'en suis intimement persuadé.

(Il s'assied; le nain se met à califourchon sur la table, vis-à-vis de lui.)

TICKLE.

Mon cher monsieur, vous êtes poète?

ALDO.

Pas le moins du monde, monsieur.

TICKLE.

Ah! vraiment! Je vous demande pardon; je vous prenais pour un certain M. Aldo... *le rimeur*, comme on dit dans la ville, et *le barde*, comme on dit à la cour. Vous avez peut-être entendu parler de lui? C'est un jeune homme qui n'est pas sans talent.

ALDO.

Je vous demande pardon, monsieur; c'est un homme qui n'a pas plus de talent que vous et moi.

TICKLE.

Réellement? Eh bien! j'en suis fâché pour lui. Je venais lui offrir mes petits services.

ALDO.

Il vous offre les siens également; vous savez en quoi ils peuvent consister, puisque vous connaissez sa profession. Veuillez lui faire connaître la vôtre.

TICKLE.

Mais moi, vous voyez la mienne... je suis nain.

ALDO.

Et bouffon! Mais je ne vois pas jusqu'ici quels services votre seigneurie peut daigner offrir à un misérable poète.

TICKLE.

Monsieur, tout petit que je suis, j'ai de très larges poches à mon pourpoint; c'est une fantaisie que j'ai, et par suite d'une fantaisie analogue, les poches dont j'ai l'honneur de vous parler sont toujours pleines d'or.

ALDO.

C'est une fantaisie comme une autre, et qui n'a rien de neuf.

TICKLE.

La vôtre me paraît plus usée encore.

ALDO.

De quoi parlez-vous, monsieur? de ma fantaisie ou de ma poche?

TICKLE.

Je parle de votre fantaisie, de votre poche, de votre bourse et de votre crédit. Croyez-moi, c'est une habitude de mauvais genre que de n'avoir pas le sol...

ALDO.

Je vous demande pardon; j'ai le sol très pur. Vous m'attaquez dans ma profession. Je chante quelquefois les vers que je fais... écoutez : *Ut, ré, mi, fa, sol.*

TICKLE.

Mauvais, mauvais, monsieur!

ALDO.

Lequel, monsieur, la note ou le mot?

TICKLE.

Tous deux, monsieur, tous deux; cela sonne le creux et sent le vide.

ALDO.

Moi, je trouve que ma chambre sonne mal à cause du trop plein. Vous plairait-il d'en sortir?

TICKLE.

Ah ! fi, monsieur, jamais! le nain de la reine!

ALDO.

Quand vous seriez le mien, monsieur, je n'en agirais pas autrement, je vous jure.

TICKLE.

Je m'en rapporte à votre bonté.

ALDO.

Ne vous en rapportez que médiocrement à ma patience.

TICKLE.

Monsieur, j'ai fini en deux mots : voulez-vous gagner de l'argent? vous en avez besoin.

ALDO.

Pas le moindre besoin, monsieur, je vous jure.

TICKLE.

Vous êtes trop modeste. Je connais votre position, le dénûment de mistress Meg,

votre mère, et son grand âge. Je connais votre activité, votre dévouement, votre grandeur d'âme. Je vous offre un gain légitime... Vous comprenez. Je ne viens pas faire ici le grand seigneur, cela me serait difficile; votre regard me le rappelle. Je viens vous proposer un échange, un marché qui ne peut qu'augmenter votre gloire et vous mettre à même de secourir mistress Meg.

ALDO.

Voyons ce que c'est, monsieur; voudriez-vous que je fisse monter une de vos jambes en flageolet, et me vendre l'autre pour en faire un porte-crayon?

TICKLE.

Je demande de vous quelque chose d'une moindre valeur que la plus chétive de mes jambes, je vous demande un petit drame de votre façon.

ALDO.

Pour qui, monsieur? pour le théâtre de la reine?

TICKLE.

Pour moi, monsieur.

ALDO.

Pour vous! et qu'en ferez-vous? vous n'aurez jamais la force de l'emporter!

TICKLE.

J'allégerai mes poches d'une partie de l'or qui les charge, et je prendrai votre manuscrit à la place.

ALDO.

Très bien; et puis?

TICKLE.

Et puis l'ouvrage m'appartiendra. Je le publierai, je le ferai jouer sur le théâtre de la reine.

ALDO.

Sous quel nom, je vous prie?

TICKLE.

Sous le nom agréable de sir John Bucentor Tickle; c'est dans votre intérêt que j'agirai ainsi, et pour donner de la confiance au

public. Si l'autorité de mon nom ne suffisait pas à nous assurer sa bienveillance, en cas de chute, nous réclamerions contre son injuste arrêt.

ALDO.

En lui livrant le nom du véritable auteur?

TICKLE.

C'est ainsi que cela se fait à la cour.

ALDO.

Et la cour fait bien! Monsieur, je vous prie maintenant de me laisser travailler au drame que vous me faites l'honneur de me demander.

TICKLE.

Puis-je compter sur votre parole, monsieur?

ALDO.

Je m'en flatte.

TICKLE.

Un mot de traité serait nécessaire.

ALDO.

De tout mon cœur, j'en sais la rédaction. (Il écrit.) Voulez-vous signer maintenant? Moi, je signe.

TICKLE.

Permettez-moi d'en prendre connaissance. (Il lit.) « Je m'engage, moi, Aldo de Malmor, dit *le rimeur* à la ville et *le barde* à la cour, à jeter par les fenêtres le très illustre seigneur John Bucentor Tickle, nain et bouffon de la reine, la première fois qu'il franchira le seuil de ma maison. Fait double entre nous, etc. »

TICKLE.

Bravo! bravo! c'est la première scène du drame!

ALDO.

Non, c'est un dénouement tout prêt et que je vous offre gratis.

TICKLE.

J'en suis trop reconnaissant; je cours le

porter à la reine qui en sera charmée. (Il saute en bas de la table et s'enfuit.) Tu me le paieras !

ALDO.

Tu me le paieras aussi, canaille, si tu retombes sous ma main.

---

## SCÈNE II.

ALDO, seul.

Un ennemi de plus ! et c'est ainsi que je vis ? Chaque jour m'amène un assassin ou un voleur. Misérables ! vous me réduisez à l'aumône, mais vous n'aurez pas bon marché de ma fierté. Allons ! ce fat m'a fait perdre une demi-heure ! remettons-nous à l'ouvrage. La nuit s'avance, je ne serai plus dérangé. Tout est silencieux dans la ville et autour de moi. Dévorons cette nouvelle insulte ; quand le brodequin est bon, le pied ne craint pas de se souiller en traversant la boue. Écrivons.

Travailler!... chanter! faire des vers! amuser le public! lui donner mon cerveau pour livre, mon cœur pour clavier, afin qu'il en joue à son aise, et qu'il le jette après l'avoir épuisé en disant : Voici un mauvais livre, voici un mauvais instrument. Écrire! écrire!... penser pour les autres... sentir pour les autres... abominable prostitution de l'âme! Oh! métier, métier, gagne-pain, servilité, humiliation! — Que faire? — Écrire! sur quoi? — Je n'ai rien dans le cerveau, tout est dans mon cœur, et il faut que je te donne mon cœur à manger pour un morceau de pain! public grossier, bête féroce, amateur de tortures, buveur d'encre et de larmes! — Je n'ai dans l'âme que ma douleur, il faut que je te repaisse de ma douleur. Et tu en riras peut-être! Si mon luth mouillé et détendu par mes pleurs rend quelque son faible, tu diras que toutes mes cordes sont fausses, que je n'ai rien de vrai, que je ne sens pas mon mal... Quand je sens la faim dévorer mes

entrailles! la faim, la souffrance des loups! Et moi, homme d'intelligence et de réflexion, je n'ai même pas la gloire d'une plus noble souffrance!... Il faut que toutes les voix de l'âme se taisent devant le cri de l'estomac qui faiblit et qui brûle! — Si elles s'éveillent dans le délire de mes nuits déplorables, ces souffrances plus poignantes, mais plus grandes, ces souffrances dont je ne rougirais pas si je pouvais les garder pour moi seul, il faut que je les recueille sur un album, comme des curiosités qui se peuvent mettre dans le commerce, et qu'un amateur peut acheter pour son cabinet. Il y a des boutiques où l'on vend des singes, des tortues, des squelettes d'homme et des peaux de serpent. L'âme d'un poète est une boutique où le public vient marchander toutes les formes du désespoir : celui-ci estime l'ambition déçue sous la forme d'une ode au dieu des vers ; celui-là s'affectionne pour l'amour trompé, rimé en élégie; cet autre rit aux

éclats d'une épigramme qui partit d'un sein rongé par la colère, d'une bouche amère de fiel. Pauvre poète ! chacun prend une pièce de ton vêtement, une fibre de ton corps, une goutte de ton sang, et quand chacun a essayé ton vêtement à sa taille, éprouvé la force de tes nerfs, analysé la qualité de ton sang, il te jette à terre avec quelques pièces de monnaie pour dédommagement de ses insultes, et il s'en va, se préférant à toi dans la sincérité de ses pensées insolentes et stupides.—O gloire du poète, laurier, immortalité promise, sympathie flatteuse, haillons de royauté, jouets d'enfant ! que vous cachez mal la nudité d'un mendiant couvert de plaies !—O méprisables ! méprisables entre tous les hommes, ceux qui, pouvant vivre d'un autre travail que celui-là, se font poètes pour le public ! misérables comédiens qui pourriez jouer le rôle d'hommes, et qui montez sur un tréteau pour faire rire et pleurer les désœuvrés ! n'avez-vous pas la force

de vivre en vous-mêmes, de souffrir sans qu'on vous plaigne, de prier sans qu'on vous regarde? Il vous faut un auditoire pour admirer vos puériles grandeurs, pour compatir à vos douleurs vulgaires! Celui qui est né fils de roi, d'histrion ou de bourreau suit forcément la vocation héréditaire; il accomplit sa triste et honteuse destinée. S'il en triomphe, s'il s'élève seulement au niveau des hommes ordinaires, qu'il soit loué et encouragé! Mais vous, grands seigneurs, hommes instruits, hommes robustes, vous avez la fortune pour vous rendre libres, la science pour vous occuper, des bras pour creuser la terre en cas de ruine, et vous vous faites écrivains! et vous nous livrez les facultés débauchées de votre intelligence, vous cherchez la puissance morale dans l'épanchement ignoble de la publicité! vous appelez la populace autour de vous, et vous vous mettez nu devant elle pour qu'elle vous juge, pour qu'elle vous examine et vous sache par

cœur! Oh! lâche! si vous êtes difforme, et si, pour obtenir la compassion, vous vous livrez au mépris! lâche encore plus si vous êtes beau et si vous cherchez dans la foule l'approbation que vous ne devriez demander qu'à Dieu et à votre maîtresse... C'est ce que je disais l'autre jour au duc de Buckingham qui me consultait sur ses vers.—Et il a tellement goûté mon avis qu'il m'a mis à la porte de chez lui et m'a fait retirer ma faible pension que m'accordait la reine, en mémoire des services de mon père dans l'armée... Aussi, maintenant plus que jamais, il faut rimer, pleurer, chanter... vendre ma pensée, mon amour, ma haine, ma religion, ma bravoure et jusqu'à ma faim! Tout cela peut servir de matière au vers alexandrin et de sujet au poème et au drame. Venez, venez, corbeaux avides de mon sang! venez, vautours carnassiers! Voici Aldo qui se meurt de fatigue, d'ennui, de besoin et de honte. Venez fouiller dans ses entrailles

et savoir ce que l'homme peut souffrir : je vais vous l'apprendre, afin que vous me donniez de quoi dîner demain... O misère! c'est-à-dire infamie ! —(Il s'assied devant une table.) Ah! voici des stances à ma maîtresse!... J'ai vendu trois guinées une romance sur la reine Titania ; ceci vaut mieux, le public ne s'en apercevra guère... mais je puis le vendre trois guinées !... Le duc d'York m'a promis sa chaîne d'or si je lui fais des vers pour sa maîtresse... Oui, lady Mathilde est brune, mince: ces vers-là pourraient avoir été faits pour elle ; elle a dix-huit ans, juste l'âge de Jane... Jane ! je vais vendre ton portrait, ton portrait écrit de ma main, je vais trahir les mystères de ta beauté, révélée à moi seul, confiée à ma loyauté, à mon respect ; je vais raconter les voluptés dont tu m'as enivré et vendre le beau vêtement d'amour et de poésie que je t'avais fait, pour qu'il aille couvrir le sein d'une autre ! Ces éloges donnés à la sainte pureté de ton âme monteront comme

une vaine fumée sur l'autel d'une divinité étrangère; et cette femme à qui j'aurai donné la rougeur de tes joues, la blancheur de tes mains, cette vaine idole que j'aurai parée de ta brune chevelure et d'un diadème d'or ciselé par mon génie, cette femme qui lira sans pudeur à ses amants et à ses confidentes les stances qui furent écrites pour toi, c'est une effrontée, c'est la femelle d'un courtisan, c'est ce qu'on appelle une courtisane! — Non, je ne vendrai pas tes attraits et ta parure, ô ma Jane! simple fille qui m'aimas pour mon amour, et qui ne sais pas même ce que c'est qu'un poète. Tu ne t'es pas enorgueillie de mes louanges, tu n'as pas compris mes vers; eh bien! je te les garderai. Un jour peut-être... dans le ciel, tu parleras la langue des dieux!... et tu me répondras... ma pauvre Jane!...

(L'horloge sonne minuit.)

Déjà minuit!... Et je n'ai rien fait encore, la fatigue m'accable déjà! Cette nuit sera-

t-elle perdue comme les autres?... non, il ne le faut pas... Je ne puis différer davantage... Il ne me reste pas une guinée, et ma mère aura faim et froid demain, si je dors cette nuit... J'ai faim moi-même... et le froid me gagne... Ah! je sens à peine ma plume entre mes doigts glacés... ma tête s'appesantit... Qu'ai-je donc?—Je n'ai rien fait et je suis éreinté!... mes yeux sont troublés... Est-ce que j'aurais pleuré... ma barbe est humide... Oui, voici des larmes sur les stances à Jane... J'ai pleuré tout à l'heure en songeant à elle... Je ne m'en étais pas aperçu. Ah! tu as pleuré, misérable lâche! tu t'es énervé à te raconter ta douleur, quand tu pouvais l'écrire et gagner le pain de ta mère, et maintenant te voici épuisé comme une lampe vers le matin, te voici pâle comme la lune à son coucher... C'est la troisième nuit que tu emploies à marcher dans ta chambre, à tailler ta plume et à te frapper le front sur ces

murs impitoyables!... O rage! impuissance, agonie!...

(Se levant.)

Mon courage, m'abandonnes-tu aussi, toi! Mes amis m'ont tourné le dos, mon génie s'est couché paresseux et insensible à l'aiguillon de la volonté, ma vie elle-même a semblé me quitter, mon sang s'est arrêté dans mes veines, et la souffrance de mes nerfs contractés m'a arraché des cris. Tout cela est arrivé souvent, trop souvent! Mais toi, ô courage! ô orgueil! fils de Dieu, père du génie, tu ne m'as jamais manqué encore. Tu as levé d'aussi lourds fardeaux, tu as traversé d'aussi horribles nuits, tu m'as retiré d'aussi noirs abîmes... Tu sais manier un fouet qui trouve encore du sang à faire couler de mes membres desséchés; prends ton arme et fustige mes os paresseux, enfonce ton éperon dans mon flanc appauvri...

J'ai entendu gémir là-haut! sur ma tête!...

c'est ma mère!... Elle souffre, elle a froid peut-être. J'ai mis mon manteau sur elle pour la réchauffer. Il ne me reste plus rien... Ah ! mon pourpoint pour envelopper ses pieds!

(Il monte dans la soupente et revient en chemise et en grelottant.)

Froid maudit, ciel de glace!

Cela se passe, je m'engourdis... si je pouvais composer quelque chose!... Une bonne moquerie sur l'hiver et les frileux. (Sa voix s'affaiblit.) Une satire sur les nez rouges... (Une pause.) Une épigramme sur le nez de l'archevêque qui est toujours violet après souper.. (Une pause.) Une chanson, cela me réveillera; si je viens à bout de rire, je suis sauvé... Ah! le damné manteau de glace que minuit me colle sur les épaules!... rimons... charmante bise de décembre qui souffles sur mes tempes, inspire-moi... Monseigneur...

Monseigneur de Cantorbery.....

(Une pause.)

Est toujours vermeil après boire.....

Vermeil ne me plaît pas...

Est toujours charmant...

Charmant... hum!

Est toujours superbe...

Est toujours superbe après boire.....

(Il s'endort et parle en dormant d'une voix confuse.)

Monseigneur de Cantorbery.....

(Il s'endort tout-à-fait.)

(Meg entre dans la chambre en tremblottant; elle est enveloppée à demi dans les couvertures de son lit, et se traîne le long des murs.)

MEG.

Je crois qu'il y a enfin de la lumière ici... Je vois une lueur faible... (Elle se heurte contre la table.)

ALDO.

Qui va là?... vous ne répondez pas?... bonsoir... si vous êtes un voleur, l'ami, passez votre chemin, vous perdez votre temps ici...

(Il se rendort.)

MEG.

Je crois que j'ai entendu quelque chose, mais je suis plus sourde aujourd'hui qu'à l'ordinaire... et je ne sais pas si le temps était plus sombre, mais il m'a semblé que je ne voyais pas bien... Mon fils n'est pas rentré, à ce qu'il paraît!... (Elle se heurte encore.)

ALDO.

Encore! ami voleur, mon cher frère en diable, vous ne vous en rapportez pas à moi?... Cherchez à votre aise... si vous pouviez trouver ma rime dans un coin de la chambre, vous me feriez plaisir en me la rapportant. Elle ne vaut pas la peine que vous vous en empariez...

Monseigneur de Cantorbery!...
Est, ma foi! superbe...
(Il se rendort.)

MEG, qui s'est égarée, à tâtons dans la chambre.

Je ne sais plus où je suis... J'ai encore plus froid ici que dans mon lit... Dieu de

bonté, j'espérais trouver le poêle... mais y a-t-il du bois seulement? Si mon pauvre enfant était là, du moins il me consolerait... Mais il est allé me chercher quelque chose sans doute... Je ne vois plus du tout. Je n'entends rien nulle part... Froid, nuit, silence, solitude, vieillesse, que vous êtes tristes! Je ne me soutiens plus, une étrange défaillance me saisit...

(Aldo rêvant.) . . . .

Oui! oui! M. de Cantorbery!...

MEG.

Mes genoux vont se casser si je marche encore; où m'asseoir dans ces ténèbres?... (Elle se laisse tomber.)

ALDO.

Trust! mon pauvre chien, est-ce toi qui reviens? Je t'avais donné à Oscar, mais il paraît que tu veux jeûner avec ton maître... où es-tu, ô le meilleur des hommes, je veux dire des caniches?...

MEG.

Ce carreau est froid... je..., je... Dieu tout-puissant, sainte Vierge... je meurs catholique... mon enfant! mon enf... Aldo!

(Elle meurt.)

ALDO, se relevant à demi.

Pour le coup, on a parlé... Mon nom est parti de ce coin... Je n'ai pas rêvé peut-être... Voleur ou chien! qui que tu sois... C'était la voix de ma mère... Ma mère, allons donc! elle dort là-haut... Je n'ai pas la force d'y aller voir... J'ai peur!... Par le diable, j'ai peur! Misère, tu m'as vaincu! J'ai cru voir un spectre passer près de moi dans mon sommeil. J'ai entendu une voix qui semblait sortir de la tombe. Fantômes évoqués par la faim, terreurs imbéciles, laissez-moi!... Murailles imprudentes qui m'entendez, gardez-moi bien le secret, car s'il est en vous un écho bavard qui répète les paroles de ma peur, je vous démolirai pierre à pierre jusqu'à ce que je l'aie arra-

ché de vos entrailles, fût-il caché dans le ciment et scellé dans le granit... Ma mère, m'avez-vous appelé? (Il se lève tout-à-fait et se frotte les yeux.) Meg, ma mère!... Pardon! pardon! je me suis endormi!... Je divague... J'ai dormi une heure!... L'horloge moqueuse semble me demander ce que j'ai fait du temps! Tu as dormi, bête stupide!... Tu n'as pas pu lutter une heure... comme les disciples du Christ, tu as mal gardé le jardin des Oliviers. — Jésus! tu bois en vain l'éternel calice des douleurs humaines; ton père est sourd, ton frère l'esprit saint a perdu ses ailes de feu. Le cerveau du poète est aride comme la terre, et le cœur des riches est insensible comme le ciel... Voyons si ce canif aura plus de vertu que ta parole pour conjurer le sommeil. (Il se fait une incision à la poitrine, étouffe un cri et jette le canif.) Votre leçon est incisive, mon bon ami, elle creusera en moi... Passez-moi le calembour, mon esprit ne coupe pas comme votre acier, ma belle pe-

tite lame!... Ah! me voici bien éveillé, Dieu merci! cette charmante plaie me cuit passablement. Je puis travailler maintenant... Mais qui donc a ainsi bouleversé ma table?... Quelqu'un est entré ici... Est-ce que j'aurais encore peur?... Imbécile! tu es poltron, et pour te guérir tu répands deux onces de ton sang comme si tu en avais de reste! et tu gâtes ta chemise comme si tu en avais une autre! Faquin! perdras-tu tes habitudes de grand seigneur?... Je souffre... le froid entre dans cette plaie comme un fer rouge. N'importe, je crois que je vais pouvoir travailler. (Mettant ses deux bras sur sa tête.)

Mon courage, mon Dieu! ma mère!... Il faut que j'aille embrasser ma mère sans la réveiller, cela me portera bonheur. (Il prend sa lumière et sort.)

(Il redescend de la soupente d'un air effaré.)

Mais où est donc la vieille femme? Ma mère! ma mère! Qu'est-ce qui a pu me voler ma mère? Je n'avais qu'elle au monde

pour causer mon désespoir et conserver mon héroïsme...

(Il trouve sa mère sous l'escalier.)

Ah!... ma mère est morte? Dieu me permet donc de mourir aussi, à la fin? — Comment! vous êtes morte, ma mère? (Il la retire de dessous l'escalier et la regarde.) Oui, bien morte! Froide comme la pierre et raide comme une épée. Ah! ma mère est morte!...

(Il rit aux éclats et tombe en convulsions.)

(Après un silence.)

Mais pourquoi êtes-vous déjà morte? Vous étiez bien pressée d'en finir avec la misère! Est-ce que je ne vous soignais pas bien? Étiez-vous mécontente de moi? Trouviez-vous que j'épargnais ma peine et que je ménageais mon cerveau? Trouviez-vous mes vers mauvais par hasard, et les critiques de mes envieux vous faisaient-elles rougir d'être la mère d'un si méchant rimeur? Vous étiez un *bas-bleu* autrefois dans votre village!... Aujourd'hui vous n'êtes plus qu'un

pauvre squelette aux jambes nues. Pauvres jambes! vieux os! Je vous avais enveloppés encore ce soir avec mon pourpoint!... Est-ce ma faute si la doublure était usée et l'étoffe mince? C'est comme l'étoffe dont vous m'avez fait, ô vieille Meg! J'étais votre septième fils; tous étaient beaux et grands, musculeux et pleins d'ardeur, excepté moi le dernier venu. C'étaient de vigoureux montagnards, de hardis chasseurs de biches aux flancs bruns; et pourtant depuis Dougal le Noir jusqu'à Ryno le Roux, tous sont morts sans songer à vous conduire au cimetière. Il ne vous est resté que le pauvre Aldo, le pâle enfant de votre vieillesse, le fruit débile de vos dernières amours. Et que pouvait-il faire pour vous de plus qu'il n'a fait? que ne lui donniez-vous comme à vos autres fils une large poitrine et de mâles épaules? Cette petite main de femme que voici pouvait-elle manier les armes du bandit ou la carabine du braconnier? Pouvait-elle soule-

ver la rame du pêcheur et boxer avec l'esturgeon? Vous n'aviez rien espéré de moi, et me voyant si chétif vous n'aviez même pas daigné me faire apprendre à lire. — Et quand tous vous ont manqué, quand vous vous êtes trouvée seule avec votre avorton, n'avez-vous pas été surprise de découvrir que je ne sais quel coin de son cerveau avait retenu et commenté les chants de nos bardes! Quand cette voix grêle a su faire entendre des mélodies sauvages qui ont ému les hommes blasés des villes, et qui leur ont rappelé des idées perdues, des sentiments oubliés depuis longtemps, vous avez embrassé votre fils sur le front, sanctuaire d'un génie que vous aviez enfanté sans le savoir. Eh bien! ne pouviez-vous attendre quelques jours encore? La richesse allait venir peut-être. Votre vieillesse allait s'asseoir dans un palais, et vous êtes partie pour un monde où je ne puis plus rien pour vous. Tâchez, si vous allez en purgatoire, que les bras de

mes frères vous délivrent et vous ouvrent les portes du ciel... Pour moi, je n'ai plus rien à faire, ma tâche est finie. Toutes les herbes de la verte Innisfail peuvent pousser dans mon cerveau maintenant, je le mets en friche... Il est temps que je me repose; j'ai assez souffert pour toi, vieille femme, spectre blême dont le souvenir sacré m'a fait accomplir de si rudes travaux, apprendre tant de choses ardues, passer tant de nuits glacées sans sommeil et sans manteau! Sans toi, sans l'amour que j'avais pour toi, je n'aurais jamais été rien. Pourquoi m'abandonnes-tu au moment où j'allais être quelque chose? Tu m'ôtes une récompense que je méritais; c'était de te voir heureuse, et tu meurs dans le plus odieux jour de notre misère, dans le plus rude de mes fatigues! O mère ingrate, qu'ai-je fait pour que tu m'ôtes déjà mon unique désir de gloire, ma seule espérance dans la vie, l'honnête orgueil d'être un bon fils!... Vieux sein dessé-

ché qui as allaité six hommes et demi, reçois ce baiser de reproche, de douleur et d'amour... (Il se jette sur elle en sanglotant.) — Hélas ! ma mère est morte !

---

## SCÈNE III.

### JANE, ALDO.

JANE.

Est-ce que votre mère est morte? Hélas! quelle douleur !

ALDO.

Ah ! tu viens pleurer avec moi, ma douce Jane ; sois la bienvenue ! Mon âme est brisée, je n'espère plus qu'en toi.

JANE.

Qu'est-ce que je puis faire pour vous, Aldo? Je ne puis pas rendre la vie à votre mère.

ALDO.

Tu peux me rendre sa tendresse, sa mé-

lancolique et silencieuse compagnie, et surtout le besoin qu'elle avait de moi, le devoir qui m'attachait à elle et à la vie. Hélas! il y a eu des jours où, dans mon découragement, j'ai souhaité que la pauvre Meg arrivât au terme de ses maux, afin de retrouver la liberté de me soustraire aux miens! Tout à l'heure, dans mon délire, je me suis réjoui amèrement d'être enfin délivré de mon pieux fardeau. Je me suis assis en blasphémant au bord du chemin. Et j'ai dit : Je n'irai pas plus loin. — Mais je suis bien jeune encore pour mourir, n'est-ce pas, Jane? Tout n'est peut-être pas fini pour moi; l'avenir peut s'éveiller plus beau que le passé. Je veux devenir riche et puissant; si je trouve une douce compagne, tendre et bonne comme ma mère, et en même temps jeune et forte pour supporter les mauvais jours, belle et caressante pour m'enivrer comme un doux breuvage d'oubli au milieu de mes détres-

ses, je puis encore voir la verte espérance s'épanouir comme un bourgeon du printemps sur une branche engourdie par l'hiver.

JANE.

J'aime beaucoup les choses que vous dites, ô mon bien-aimé! Quoique vos paroles ne soient pas familières à mon oreille, vos compliments me font toujours regretter de n'avoir pas un miroir devant moi, pour voir si je suis belle autant que vous le dites.

ALDO.

Et que vous importe de l'être ou de ne l'être pas, pourvu que je vous voie ainsi et que je vous aime telle que vous êtes à mes yeux et dans mon cœur?

JANE.

Vous avez toujours à la bouche des paroles qui plaisent quand on les écoute; mais quand on y songe après, on ne les comprend plus et on sent de l'inquiétude.

ALDO.

En vérité, Jane, vous raisonnez plus que je ne croyais. Eh quoi ! vous gardez un compte exact de mes paroles et vous les commentez en mon absence? Il faut prendre garde à ce que l'on vous dit!

JANE.

N'est-ce pas mon orgueil et ma joie de m'en souvenir ?

ALDO.

Aimable et bonne fille ! pardonne-moi. Je suis injuste; je suis amer : j'ai été si malheureux! Mais tu me consoleras, toi, n'est-ce pas ?

JANE.

Oui, mon beau rêveur, si vous consentez à être consolé.

ALDO.

Comment pourrais-je ne pas y consentir? Voilà une parole étrange dans votre bouche!

JANE.

Vous vous étonnez de mon désir de vous

consoler? C'est vous, Aldo, qui me semblez étrange!

ALDO.

En effet, c'est peut-être moi! Passez-moi ces boutades, c'est malgré moi qu'elles me viennent. Je ne veux pas m'y livrer. Donnez-moi votre main, Jane, et donnez-moi aussi votre foi. Jurez avec moi sur le cadavre de ma pauvre vieille amie, qui n'est plus, que vous vivrez pour moi, pour moi seul. J'ai besoin à l'heure qu'il est de trouver un appui ou de mourir. Vous êtes mon seul et dernier espoir; m'accueillerez-vous?

JANE.

Si je vous promets de vous aimer toujours, me promettez-vous de m'épouser?

ALDO.

Vous en doutez?

JANE.

Non, je n'en doute pas.

ALDO.

Mais vous en avez douté.

JANE.

Pourquoi quittez-vous ma main? Pourquoi vous éloignez-vous de moi d'un air sombre? Est-ce que je vous ai offensé?

ALDO.

Non.

JANE.

Vous ne voulez pas me regarder?

ALDO.

Je vous regarde; seulement ce n'est pas votre figure qui m'occupe, c'est au fond de votre cœur que mon regard plonge.

JANE.

Voilà que vous me dites des choses que je n'entends plus; et comme vous froncez le sourcil en me les disant, je dois croire que ce sont des choses dures et affligeantes pour moi. Vous avez un malheureux caractère, Aldo, un sombre esprit, en vérité!

ALDO.

Vous trouvez?

JANE.

Oui, et j'en souffre.

ALDO.

Oh!... en ce cas je ne veux pas vous faire souffrir.

JANE.

Je vous pardonne.

ALDO, avec amertume.

Vous êtes bonne!

JANE.

C'est que je vous aime; tâchez de m'aimer autant et nous serons heureux.

ALDO.

J'y compte. En attendant, voulez-vous avoir la bonté d'appeler les voisines pour qu'elles viennent ensevelir le corps de ma mère?

JANE.

J'y vais. Donnez-moi un baiser.

(Aldo la baise au front avec froideur.)

*Seul.*

Cette jeune fille est d'une merveilleuse stupidité! elle me blesse et me choque sans s'en douter, elle m'accorde mon pardon quand c'est elle qui m'offense, et elle reçoit mon baiser sans s'apercevoir au froid de mes lèvres que c'est le dernier! Mais la femme est donc un être bien lâche et bien borné? Je croyais celle-ci plus naïve, plus abandonnée à ce que la nature leur inspire parfois de beau et de généreux! Mais il y a dans leur cœur un fonds d'égoïsme plus dur que le diamant, et aucun grand sentiment n'y peut germer. Toi qui te prétends descendue des cieux pour nous consoler, tu ne t'oublies pas toi-même dans le partage que tu veux établir entre nos destinées et les tiennes! Tu promets ton dévouement, tes caresses et ta fidélité, à la condition d'un échange semblable. Celle-ci me demande sans pudeur un serment qui était sur mes lèvres, et que j'aurais voulu offrir et non

céder. C'est ainsi que tu nous sauveras, ange équitable et prudent. Tu tiens une balance comme la justice, mais tu as soulevé le bandeau de l'amour, et tu vois clairement nos défauts pour nous les reprocher sans pitié. Rien pour rien, c'est ta devise! Où est ta miséricorde, où est ton pardon, où donc tes ineffables sacrifices! Femme! mensonge! tu n'es pas! tu n'es qu'un mot, une ombre, un rêve. Les poètes t'ont créée, ton fantôme est peut-être au ciel. Il m'a semblé parfois te voir passer dans mes nuées. Insensé que j'étais, pourquoi suis-je descendu sur la terre pour te chercher?

Maintenant je sais ce qui me reste à faire. Ma mère, je ne te pleure plus, nous ne serons pas longtemps séparés. Je laisse à d'autres le soin d'ensevelir ta dépouille, je vais rejoindre ton âme... J'ai bien assez tardé, mon Dieu! il y a assez longtemps que j'hésite au bord du gouffre sans fond de l'éternité! Pourquoi ai-je tremblé!... trem-

blé? Est-ce que c'est la peur qui t'a retenu, Aldo?... Non. c'est le devoir. — Et pourtant tout à l'heure que faisais-tu lorsque tu priais, à genoux, cette jeune fille de conserver ta vie en te confiant la sienne? Tu ne devais plus rien à personne, et tu voulais vivre pourtant! lâche enfant! tu demandais l'espoir, tu demandais l'avenir, tu demandais l'amour avec des larmes! Tu les demandais à une paysanne imbécile, quand c'est dans un monde inconnu que tu dois les chercher! Qui t'arrête? est-ce le doute? le doute ne vaut-il pas mieux que le désespoir? Là-haut l'incertitude, ici la réalité. Le choix peut-il être douteux? va donc, Aldo! Descends dans ces vagues profondeurs, ou monte dans ces espaces insaisissables. Que Dieu te protége, si tu en vaux la peine; qu'il te rende au néant, si ton âme n'est qu'un souffle sorti du néant!...

Adieu, grabat où j'ai si mal dormi! adieu, table dure et froide où j'ai tracé des vers

brûlants! adieu, front livide de ma mère où j'ai tant de fois interrogé avec anxiété les ravages de la souffrance et les dernières luttes de la vie près de s'éteindre! Adieu, espérances de gloire; adieu, espérances d'amour, vous m'avez menti, je romps les mailles du filet où vous m'avez tenu si longtemps captif et ridicule! je vais me relever à mes propresyeux, je vais briser un joug dont je rougis... Adieu.

(Il ouvre la porte de sa maison qui donne sur le fleuve et descend les degrés. Une barque pavoisée passe au même moment.)

AGANDECCA, sur la barque.

Quel est ce jeune homme si pâle et si beau qui descend vers le fleuve et semble vouloir s'y précipiter?

TICKLE, sur la barque.

C'est un homme de rien, un rêveur, un fou, un misérable.

AGANDECCA.

Je veux savoir son nom.

TICKLE.

C'est Aldo le Rimeur.

AGANDECCA.

Aldo le Barde? ses chants sont inspirés, sa voix est celle d'un poète des anciens jours. La beauté de son génie ne le cède qu'à celle de son visage. Je veux lui parler.

TICKLE.

C'est un homme sans usage et sans courtoisie qui répondra fort mal aux bontés de votre grâce.

AGANDECCA.

N'importe, je veux voir ses traits et entendre sa voix. Faites aborder la barque au bas de cet escalier.

(Tickle donne des ordres en grommelant. La barque vient aborder aux pieds d'Aldo.)

ALDO.

Qui êtes-vous et que demandez-vous à la porte de cette pauvre maison?

AGANDECCA.

Je suis la reine et je viens te voir.

ALDO.

Votre grâce arrive une heure trop tard, la maison est déserte. Ma mère est morte, et je ne repasserais pas le seuil que je viens de franchir, fût-ce pour la reine Mab elle-même.

AGANDECCA.

Comme tu voudras. J'aime ton audace. Viens sur ma barque.

ALDO.

Madame, où me menez-vous?

AGANDECCA.

A la promenade.

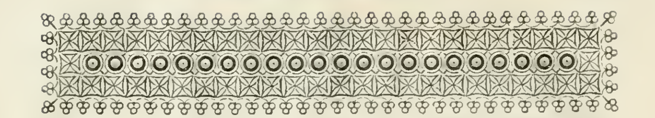
ALDO.

Votre promenade sera-t-elle longue?

LA REINE.

Que sais-je?

FIN DU PREMIER ACTE.



# ACTE SECOND.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LA REINE, TICKLE.

Dans une galerie du palais de la reine.

LA REINE.

Nain, c'est assez ; ce que vous me dites me fâche, et je ne veux pas entendre de mal de lui.

TICKLE.

Comment votre grâce peut-elle me sup-

poser une si coupable intention! Le seigneur Aldo est un si grand poète et un si noble cavalier!

LA REINE.

Oui, c'est le plus beau génie et le plus grand cœur! je ne lui reproche qu'une chose, son invincible orgueil.

TICKLE.

Sous une apparence d'humilité, je sais qu'il cache une épouvantable ambition...

LA REINE.

Oh! mon Dieu, non! tu te trompes. Lui? il n'a que l'ambition d'être aimé.

TICKLE.

C'est une belle et touchante ambition!

LA REINE.

Mais aussi la sienne est insatiable et parfois fatigante. Un mot l'irrite, un regard l'effraie; il est jaloux d'une ombre; il n'y a pas de calme possible dans son amour.

TICKLE.

Cet amour-là est une tyrannie, une guerre à mort, un combat éternel!

LA REINE.

Tu ne sais ce que tu dis; c'est le plus doux et le meilleur des hommes. Je lui reproche, au contraire, de trop renfermer au dedans de lui les chagrins que je lui cause. Au lieu de s'en plaindre franchement, il les concentre, il les surmonte, et avec toute cette résignation, tout ce courage, toute cette douceur, il dévore sa vie, il use son cœur, il est malheureux.

TICKLE.

Infortuné jeune homme! votre grâce devrait avoir plus de compassion, lui épargner...

LA REINE.

Mais de quoi se plaint-il après tout? Son cœur est injuste, son esprit est plein de travers, d'inconséquences, de souffrances sans

sujet et sans remède. Que puis-je faire pour un cerveau malade? Je l'aime de toute mon âme et lui épargne la douleur tant que je puis; mais le mal est en lui, et parfois, en le voyant marcher, pâle et sombre, à mes côtés, je l'ai pris pour l'ange de la douleur.

TICKLE.

Le spectacle d'un homme toujours mécontent doit être un grand supplice pour une âme généreuse comme celle de votre grâce.

LA REINE.

Oui, cela non-seulement m'afflige, mais encore me blesse et m'irrite. Quoi de plus décourageant que de vouloir consoler un inconsolable? C'est se consumer jeune et pleine de santé auprès du lit d'un moribond qui ne peut ni vivre ni mourir.

TICKLE.

Votre grâce a fait pourtant bien des sacrifices pour lui. De quoi pourrait-il se plain-

dre? n'a-t-elle pas disgracié pour lui le duc de Suffolk, l'astre le plus brillant de la cour?

LA REINE.

Oh! le grand sacrifice, je ne l'aimais plus!

TICKLE.

Il n'avait jamais d'ailleurs été bien aimable.

LA REINE.

Il ne faut pas dire cela ; c'était un homme d'esprit et plein de nobles qualités.

TICKLE.

Oh! oui, généreux, brave, désintéressé!...

LA REINE.

Ceci est faux; il était plus épris de mon rang que de ma personne.

TICKLE.

C'est le malheur des rois.

LA REINE.

Et c'est ce qui me fait chérir l'amour de

mon poète : lui du moins m'aime pour moi seule. Il sait à peine si je suis reine. Il n'en est point ébloui, même il en souffre, et je crois qu'il me le pardonne.

TICKLE.

Votre grâce est-elle bien sûre que dans son orgueil de poète il ne préfère point sa condition à celle d'un roi?

LA REINE.

S'il le fait, il fait bien. Le laurier du poète est la plus belle des couronnes, la plume d'un grand écrivain est un sceptre plus puissant que les nôtres. Moi, j'aime qu'un esprit supérieur sache ce qu'il est et ce qu'il peut être; c'est ainsi qu'on arrive aux grandes actions.

TICKLE.

Aussi je crois que le poète Aldo est réservé à de hautes destinées. Il est digne de commander aux hommes, et un mot de votre

grâce pourrait l'élever au véritable rang qu'il est né pour occuper...

LA REINE.

Si je ne te savais profondément hypocrite, ô mon cher Tickle, je te dirais que tu es parfaitement imbécile. Qui? lui! être mon époux! régner! D'abord le sceptre jusqu'ici ne m'a pas semblé trop lourd à porter; ensuite Aldo est le dernier homme du monde que je pourrais supposer capable de me seconder. Personne ne connaît moins les autres hommes, personne n'a d'idées plus creuses, de sentiments plus exceptionnels, de rêves plus inexécutables. Vraiment! mon peuple serait un peuple bien gouverné! il pourrait chanter beaucoup et manger fort peu, ce qui ne laisserait pas que d'être fort agréable, le jour où le poète-roi aurait découvert le moyen de placer l'estomac dans les oreilles. Laisse-moi, Tickle; tu n'as pas le sens commun aujourd'hui.

TICKLE, sortant.

Fort bien, j'ai réussi à la fâcher; j'étais bien sûr qu'en disant comme elle je l'amènerais à dire comme moi.

---

## SCÈNE II.

LA REINE, seule.

Ce Tickle est un fâcheux personnage ; il a une manière d'entrer dans mes idées qui m'en dégoûte sur-le-champ. Ces prétendus bouffons, que nous avons autour de nous, sont comme nos mauvais génies : laids et méchants, ils tiennent du diable. Ils ont l'art de nous dire la vérité qui nous blesse et de nous taire celle qui nous serait utile. Quand ils ne mentent pas, c'est que leur mensonge pourrait nous épargner une douleur ou nous sauver d'un péril; c'est alors seulement qu'ils se refusent le plaisir de nous tromper.

Il faut que je voie mon poète, je me sens attristée et prête à douter de tout. L'homme aux illusions me consolera peut-être.

(Elle siffle dans un sifflet d'argent suspendu à son cou.)

(Tickle rentre.)

Nain, envoyez Aldo près de moi, je l'attends ici.

TICKLE.

J'y cours avec joie.

LA REINE.

Après tout, Tickle a souvent raison quand il me dit que cet amour nuit à ma gloire. Le duc de Suffolk m'était moins cher, je l'estimais moins, j'étais moins touchée de son amour. Mais son esprit, moins élevé, était plus positif; c'était un ambitieux, mais un ambitieux qui secondait toutes mes vues. J'ai aimé autrefois le brave Athol. Celui-là était un beau soldat, un bon serviteur, un véritable ami; du reste un montagnard stupide : mais il était l'appui de ma royauté, il

la rendait redoutable au dehors, paisible au dedans; c'était comme une bonne arme bien trempée et bien brillante dans ma main. Ce poète est dans mon palais comme un objet de luxe, comme un vain trophée qu'on admire et qui ne sert à rien. Un vêtement d'or vaut-il une cuirasse d'acier? On aime à respirer les roses de la vallée, mais on est à l'abri sous les sapins de la montagne.

Et pourtant que le parfum d'un pur amour est suave! Qu'il est doux de se reposer des soucis de la vie active sur un cœur sincère et fidèle! Qu'ils sont rares ceux qui savent, ceux qui peuvent aimer! holocaustes toujours embrasés, ils se consument en montant vers le ciel. Nous pouvons à toute heure chercher sur leur autel la chaleur qui manque à notre âme épuisée, nous la trouvons toujours vive et brillante. Leur sein est un mystérieux sanctuaire où le feu sacré ne s'éteint jamais; s'il s'éteignait, le temple s'écroulerait comme un monde sans soleil. L'a-

mour est en eux le principe de la vie. Ils pâlissent, ils souffrent, ils meurent, si on froisse leur tendresse délicate et timide. Dites un mot, accordez un regard ; ils renaissent, leur sein palpite de joie, leur bouche a de douces paroles de reconnaissance pour bénir, et leurs caresses sont ineffables. Aldo, il n'y a que toi qui saches aimer, et pourtant il est des jours où tu m'ennuies mortellement.

---

## SCÈNE III.

### LA REINE, ALDO.

ALDO.

Que veux-tu de moi, ma bien-aimée?

LA REINE.

Je voulais te voir, être avec toi.

ALDO.

Êtes-vous triste, êtes-vous fatiguée? Vou-

lez-vous que je chante? Que puis-je faire pour vous?

LA REINE.

Êtes-vous heureux?

ALDO.

Je le suis, parce que vous m'aimez.

LA REINE.

Cela ne vous ennuie jamais? Eh bien! vous ne me répondez pas? Déjà votre visage est changé, des larmes roulent dans vos yeux, ma question vous a offensé?

ALDO.

Offensé?—Non.

LA REINE.

Affligé?

ALDO.

Oui.

LA REINE.

Si vous êtes triste, vous allez me rendre triste.

ALDO.

J'essaierai de ne pas l'être; mais quand

vous avez besoin de distraction et de gaîté, pourquoi me faites-vous appeler? Ce n'est pas ma société qui vous convient dans ces moments-là. Votre nain Tickle a plus d'esprit et de bons mots que moi.

LA REINE.

Mais il est méchant et laid. J'aime la gaîté, mais c'est un banquet où je ne voudrais m'asseoir qu'avec des convives dignes de moi. Pourquoi méprisez-vous le rire? Vous croyez-vous trop céleste pour vous amuser comme les autres hommes?

ALDO.

Je me sens trop faible pour professer le caractère jovial. Quand je semble gai, je suis navré ou malade; le bonheur est sérieux, la douleur est silencieuse. Je ne suis capable que de joie ou de tristesse. La gaîté est un état intermédiaire dont je n'ai pas la faculté, j'y arrive par une excitation factice. Si vous m'ordonnez de rire, commandez le

souper, faites danser sir John Tickle sur la table; en voyant ses grimaces, en buvant du vin d'Espagne, il pourra m'arriver de tomber en convulsions. Mais ici, près de vous, de quoi puis-je me divertir? Je vous regarde et vous trouve belle; je suis recueilli. Vous me regardez avec bonté, je suis heureux; vous me raillez, et je suis triste.

LA REINE.

Mais quoi? n'y a-t-il au monde que vous et moi? peut-on toujours vivre replié sur soi-même? L'amour est-il la seule passion digne de vous?

ALDO.

C'est du moins la seule dont je sois capable.

LA REINE, impatientée.

Alors vous êtes un pauvre sire; moi, je ne peux pas toujours parler d'Apollo et de Cupido. J'ai d'autres sujets de joie ou de tristesse que le nuage qui passe dans le ciel

ou sur le front de mon amant; j'ai de grands intérêts dans la vie, je suis reine, je fais la guerre; je fais des lois, je récompense la valeur, je punis le crime; j'inspire la crainte, le respect, l'amour, la haine peut-être; tout cela m'occupe; je vais d'une chose à une autre, je parcours tous les tons de cette belle musique dont aucune note ne reste silencieuse sous mon archet; mais votre lyre n'a qu'une corde et ne rend qu'un son. Vous êtes beau et monotone comme la lune à minuit, mon pauvre poète.

ALDO.

La lune est mélancolique. Il vous est bien facile de fermer les fenêtres et d'allumer les flambeaux quand sa lueur blafarde vous importune. Pourquoi allez-vous rêver dans les bosquets la nuit? Restez au bal; la brume et le froid rayon des étoiles n'iront pas vous attrister dans vos salles pleines de bruit et de lumière.

LA REINE.

J'entends; je puis m'étourdir dans de frivoles amusements et vous laisser avec votre muse. C'est une société plus digne de vous que celle d'une femme capricieuse et puérile. Restez donc avec votre génie, mon cher poète. Les étoiles s'allument au ciel, et la brise du soir erre doucement parmi les fleurs : rêvez, chantez, soupirez. La façade de mon palais s'illumine et le son des instruments m'annonce le repas du soir. J'y vais porter votre santé à mes convives dans une coupe d'or, et parler de vous avec des hommes qui vous admirent. Restez ici, penchez-vous sur cette balustrade, et entretenez-vous avec les sylphes. S'ils ne me trouvent pas indigne d'un souvenir, parlez-leur de moi; et si, malgré cette nourriture céleste, il vous arrive de ressentir la vulgaire nécessité de la faim, venez trouver votre reine et vos amis. Au revoir.—Mais qu'est-

ce donc? Vous avez baisé bien tristement ma main, et vous y avez laissé tomber une larme! Quoi! vous êtes triste encore? je vous ai encore blessé? Oh! mais cela est insupportable. Allons, mon cher amant, remettez-vous et soyez plus sage; je vous aime tendrement, je vous préfère aux plus grands rois de la terre. Faut-il vous le répéter à toute heure? ne le savez-vous pas? Venez, que je baise votre beau front. Séchez vos larmes et venez me rejoindre bientôt.

---

## SCÈNE IV.

ALDO, seul.

Elle a raison cette femme! elle a raison devant Dieu et devant les hommes! Moi, je n'ai raison que devant ma conscience. Je ne puis avoir d'autre juge que moi-même, et ne puis me plaindre qu'à moi-même. — Car, enfin, il ne dépend pas de moi d'être autre-

ment. Tout m'accuse d'affectation; mais on n'est pas affecté, on n'est pas menteur avec soi-même. Je sais bien, moi, que je suis ce que je suis. Les autres sont autres, et ne me comprenant pas ils me nient; ils sont injustes, car moi je ne nie pas leur sincérité; ils me disent qu'ils sont courageux, je pourrais leur répondre qu'ils sont insensibles. Mais j'accepte ce qu'ils me disent, je consens à les reconnaître courageux. Mais s'ils le sont, pourquoi me reprochent-ils impitoyablement de ne l'être pas? Si j'étais Hercule, au lieu de mépriser et de railler les faibles enfants que je trouverais haletant et pleurant sur la route, je les prendrais sur mes épaules, je les porterais une partie du chemin dans ma peau de lion. Que serait pour moi ce léger fardeau, si j'étais Hercule? — Vous ne l'êtes pas, vous qui vous indignez de la faiblesse d'autrui. Elle ne vous révolte pas, elle vous effraie. Vous craignez d'être forcés de la secourir, et, comme vous ne le

pouvez pas, vous l'humiliez pour lui apprendre à se passer de vous.

Eh bien! oui, je suis faible : faible de cœur, faible de corps, faible d'esprit. Quand j'aime, je ne vis plus en moi; je préfère ce que j'aime à moi-même.—Quand je veux suivre la chasse, j'en suis vite dégoûté, parce que je suis vite fatigué.—Quand on me raille ou me blâme, je suis effrayé, parce que je crains de perdre les affections dont je ne puis me passer, parce que je sens que je suis méconnu, et que j'ai trop de candeur pour me réhabiliter en me vantant. Avec les hommes, il faudrait être insolent et menteur. Je ne puis pas. Je connais mes faiblesses et n'en rougis pas, car je connais aussi les faiblesses des autres et n'en suis pas révolté. Je les supporte tels qu'ils sont. Je ne repousse pas les plus méprisables, je les plains, et, tout faible que je suis, j'essaie de soutenir et de relever ceux qui sont plus faibles encore.

Pourquoi ceux qui se disent forts ne me rendent-ils pas la pareille?

— Dieu! je ne t'invoque pas! car tu es sourd. Je ne te nie pas; peut-être te manifesteras-tu à moi dans une autre vie. J'espère en la mort.

Mais ici tu ne te révèles pas. Tu nous laisses souffrir et crier en vain. Tu ne prends pas le parti de l'opprimé, tu ne punis pas le méchant. J'accepte tout, mon Dieu! et je dis que c'est bien, puisque c'est ainsi. Suis-je impie, dis-moi?

Mais je t'interroge, toi, mon cœur; toi, divine partie de moi-même. Conscience, voix du ciel cachée en moi, comme le son mélodieux dans les entrailles de la harpe, je te prends à témoin, je te somme de me rendre justice. Ai-je été lâche? ai-je lutté contre le malheur? ai-je supporté la misère, la faim, le froid? ai-je abandonné ma mère, lorsque tout m'abandonnait, même la force

du corps? ai-je résisté à l'épuisement et à la maladie? ai-je résisté à la tentation de me tuer? — Où est le mendiant que j'aie repoussé? où est le malheureux que j'aie refusé de secourir? où est l'humilié que je n'aie pas exhorté à la résignation, rappelé à l'espérance? J'ai été nu et affamé. J'ai partagé mon dernier vêtement avec ma mère aveugle et sourde, mon dernier morceau de pain avec mon chien efflanqué. J'ai toujours pris en sus de ma part de souffrances une part des souffrances d'autrui; et ils disent que je suis lâche, ils rient de la sensibilité niaise du poète, et ils ont raison, car ils sont tous d'accord, ils sont tous semblables. Ils sont forts les uns par les autres.

Je suis seul, moi! et j'ai vécu seul jusqu'ici. Suis-je lâche? J'ai eu besoin d'amitié, et ne l'ayant pas trouvée, j'ai su me passer d'elle. J'ai eu besoin d'amour, et n'en pouvant inspirer beaucoup, voilà que j'accepte le peu qu'on m'accorde. Je me soumets, et

l'on me raille. Je pleure tout bas, et l'on me méprise.

C'est donc une lâcheté que de souffrir! C'est comme si vous m'accusiez d'être lâche parce qu'il y a du sang dans mes veines, et qu'il coule à la moindre blessure. C'est une lâcheté aussi que de mourir quand on vous tue! Mais que m'importait cela? N'avais-je pas bien pris mon parti sur les railleries de mes compagnons? n'avais-je pas consenti à montrer mon front pâle au milieu de leurs fêtes et à passer pour le dernier des buveurs? N'avais-je pas livré mes vers au public, sachant bien que deux ou trois sympathiseraient avec moi, sur deux ou trois mille qui me traiteraient de rêveur et de fou? Après avoir souffert du métier de poète en lutte avec la misère et l'obscurité, j'avais souffert plus encore du métier de poète aux prises avec la célébrité et les envieux! Et pourtant j'avais pris mon parti encore une fois. Ne trouvant pas le bonheur

dans la richesse et dans ce qu'on appelle la gloire, je m'étais réfugié dans le cœur d'une femme, et j'espérais. Celle-là, me disais-je, est venue me prendre par la main au bord du fleuve où je voulais mourir. Elle m'a enlevé sur sa barque magique, elle m'a conduit dans un monde de prestiges qui m'a ébloui et trompé, mais où du moins elle m'a révélé quelque chose de vrai et de beau, son propre cœur. Si les vains fantômes de mon rêve se sont vite évanouis, c'est qu'elle était une fée, et que sa baguette savait évoquer des mensonges et des merveilles; mais elle est une divinité bienfaisante, cette fée qui me promène sur son char. Elle m'a leurré de cent illusions pour m'éprouver ou pour m'éclairer. Au bout du voyage, je trouverai derrière son nuage de feu la vérité, beauté nue et sublime que j'ai cherchée, que j'ai adorée à travers tous les mensonges de la vie, et dont le rayon éclairait ma route au milieu des écueils où les autres brisent le

cristal pur de leur vertu. Fantômes qui nous égarez, ombres célestes que nous poursuivons toujours dans la nue, et qui nous faites courir après vous sans regarder où nous mettons les pieds, pourquoi revêtez-vous des formes sensibles, pourquoi vous déguisez-vous en femmes? Appelez-vous la vérité, appelez-vous la beauté, appelez-vous la poésie; ne vous appelez pas Jane, Agandecca, l'amour.

Tu te plains, malheureux! Et qu'as-tu fait pour être mieux traité que les autres? Pourquoi cette insolente ambition d'être heureux? Pourquoi n'es-tu pas fier de ton laurier de poète et de l'amour d'une reine? Et si cela ne te suffit pas, pourquoi ne cherches-tu pas dans la réalité d'autres biens que tu puisses atteindre! Suffolk était aimé de la reine; il voulait plus que partager sa couche, il voulait partager son trône. Athol fut aimé de la reine; il s'ennuyait souvent près d'elle, il désirait la gloire des combats, et le laurier

teint de sang qui lui semblait préférable à tout. Suffolk, Athol, vous étiez des ambitieux, mais vous n'étiez pas des fous; vous désiriez ce que vous pouviez espérer; la puissance, la victoire, l'argent, l'honneur, tout cela est dans la vie; l'homme tenace, l'homme brave doivent y atteindre. La reine a chassé Suffolk, mais il règne sur une province, et il est content. Athol a été disgracié, mais il commande une armée, et il est fier.

Moi, que puis-je aimer après elle? rien. Où est le but de mes insatiables désirs? dans mon cœur, au ciel, nulle part peut-être! Qu'est-ce que je veux? un cœur semblable au mien, qui me réponde; ce cœur n'existe pas. On me le promet, on m'en fait voir l'ombre, on me le vante, et quand je le cherche, je ne le trouve pas. On s'amuse de ma passion comme d'une chose singulière, on la regarde comme un spectacle, et quelquefois l'on s'attendrit et l'on bat des mains; mais le plus souvent on la trouve fausse, mono-

tone et de mauvais goût. On m'admire, on me recherche et on m'écoute, parce que je suis un poète; mais quand j'ai dit mes vers, on me défend d'éprouver ce que j'ai raconté, on me raille d'espérer ce que j'ai conçu et rêvé. Taisez-vous, me dit-on, et gardez vos églogues pour les réciter devant le monde; soyez homme avec les hommes, laissez donc le poète sur le bord du lac où vous le promenez, au fond du cabinet où vous travaillez. Mais le poète, c'est moi. Le cœur brûlant qui se répand en vers brûlants, je ne puis l'arracher de mes entrailles. Je ne puis étouffer dans mon sein l'ange mélodieux qui chante et qui souffre. Quand vous l'écoutez chanter, vous pleurez; puis vous essuyez vos larmes, et tout est dit. Il faut que mon rôle cesse avec votre émotion: aussitôt que vous cessez d'être attentifs, il faut que je cesse d'être inspiré. Qu'est-ce donc que la poésie? Croyez-vous que ce soit seulement l'art d'assembler des mots?

Vous avez tous raison. Et vous surtout, femme, vous avez raison! vous êtes reine, vous êtes belle, vous êtes ambitieuse et forte. Votre âme est grande, votre esprit est vaste. Vous avez une belle vie; eh bien! vivez. Changez d'amusement, changez de caractère vingt fois par jour; vous le devez, si vous le pouvez! je ne vous blâme pas, et si je vous aime, c'est peut-être parce que je vous sens plus forte et plus sage que moi. Si je suis heureux d'un de vos sourires, si une de vos larmes m'enivre de joie, c'est que vos larmes et vos sourires sont des bienfaits, c'est que vous m'accordez ce que vous pourriez me refuser. Moi, quel mérite ai-je à vous aimer? je ne puis faire autrement. De quel prix est mon amour? l'amour est ma seule faculté. A quels plaisirs, à quels enivrements ai-je la gloire de vous préférer? rien ne m'enivre, rien ne me plaît si ce n'est vous. La moindre de vos caresses est un sacrifice que vous me faites, puisque c'est un

instant que vous dérobez à d'autres intérêts de votre vie. Moi je ne vous sacrifie rien. Vous êtes mon autel et mon Dieu, et je suis moi-même l'offrande déposée à vos pieds.

Si je suis mécontent, j'ai donc tort! A qui puis-je m'en prendre de mes souffrances? Si je pouvais me plaindre, m'indigner, exiger plus qu'on ne me donne, j'espérerais. Mais je n'espère ni ne réclame; je souffre.

Eh bien! oui, je souffre et je suis mécontent. Pourquoi ai-je voulu vivre? quelle insigne lâcheté m'a poussé à tenter encore l'impossible? Ne savais-je pas bien que j'étais seul de mon espèce et que je serais toujours ridicule et importun? Qu'y a-t-il de plus chétif et de plus misérable que l'homme qui se plaint? Oui, l'homme qui souffre est un fléau! c'est un objet de tristesse et de dégoût pour les autres! c'est un cadavre qui encombre la voie publique, et dont les passants se détournent avec effroi. Être malheureux! c'est être l'ennemi du genre humain; car

tous les hommes veulent vivre pour leur compte, et celui qui ne sait pas vivre pour lui-même est un voleur qui dépouille ou un mendiant qui assiége.

Meurs donc, lâche! il est bien temps d'en finir ! tu t'es bien assez cabré sous la nécessité ! Tes flancs ont saigné, et tu n'as pas fait un pas en avant! Résigne-toi donc à mourir sans avoir été heureux !...

Hélas! hélas! mourir, c'est horrible!... Si c'était seulement saigner, défaillir, tomber!... mais ce n'est pas cela. Si c'était porter sa tête sous une hache, souffrir la torture, descendre vivant dans le froid du tombeau ! mais c'est bien pis : c'est renoncer à l'espérance, c'est renoncer à l'amour, c'est prononcer l'arrêt du néant sur tous ces rêves enivrants qui nous ont leurrés, c'est renoncer à ces rares instants de volupté qui faisaient pressentir le bonheur, et qui l'étaient peut-être!

Au fait, un jour, une heure dans la vie, n'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop? Agandecca! vous m'avez dit des mots qui valaient une année de gloire, vous m'avez causé des transports qui valaient mieux qu'un siècle de repos. Ce soir, demain, vous me donnerez un baiser qui effacera toutes les tortures de ma vie, et qui fera de moi un instant le roi de la terre et du ciel!

Mais pourquoi retomber toujours dans l'abîme de douleur? pourquoi chercher ces joies si elles doivent finir et si je ne sais pas y renoncer? Les autres se lassent et se fatiguent de leurs jouissances; moi, la jouissance m'échappe et le désir ne meurt pas! O amour! éternel tourment!... soif inextinguible!

Si je quittais la reine?... Mais je ne le pourrai pas; et si je le puis, j'aimerai une autre femme qui me rendra plus malheureux. Je ne saurai pas vivre sans aimer.

L'amour ou l'amitié ne me paieront pas ce que je dépenserai de mon cœur pour les alimenter!... Comment ai-je pu vivre jusqu'ici? Je ne le conçois pas. Suis-je le plus courageux ou le plus lâche de tous les hommes? — Je ne sais pas, et comment le savoir? — Celui qui souffre pour donner du bonheur aux autres... oui, celui-là est brave... mais celui qui souffre et qui importune, celui qui veut du bonheur et qui n'en sait pas donner!...

Oh! décidément je suis un lâche! comment ne m'en suis-je pas convaincu plus tôt?

(Il tire son épée.)

Lune... brise du soir!... Tais-toi, poète, tu n'es qu'un sot. Qu'est-ce qui mérite un adieu de toi? qu'est-ce qui t'accordera un regret?

(Il va pour se tuer.)

## SCÈNE V.

LE DOCTEUR ACROCERONIUS, entrant.

Que faites-vous, seigneur Aldo, dans cette attitude singulière?

ALDO.

Vous le voyez, mon cher ami, je me tue.

ACROCERONIUS.

En ce cas, je vous salue, et vous prie de ne pas vous déranger pour moi. Puis-je vous rendre quelque service après votre mort?

ALDO.

Je ne laisserai personne pour s'en apercevoir.

ACROCERONIUS.

Je suis fâché que vous preniez cette résolution avant le coucher de la lune.

ALDO.

Pourquoi?

ACROCERONIUS.

Parce que la nuit est fort belle, et que vous perdrez une des plus belles éclipses de lune que nous ayons eue depuis longtemps.

ALDO.

Il y a une éclipse de lune?

ACROCERONIUS.

Totale. Il n'y a pas un nuage dans le ciel, et elle sera tellement visible que je m'étonne de rencontrer un homme aussi indifférent que vous à cet important phénomène.

ALDO.

En quoi cela peut-il m'intéresser?

ACROCERONIUS.

Venez avec moi sur la montagne de Lego, et je vous le ferai comprendre.

ALDO.

Je vous remercie beaucoup. Je ne me sens pas disposé à marcher, et j'aime mieux me passer mon épée au travers du corps.

ACROCERONIUS.

Faites ce qui vous convient et ne vous gênez pas devant moi. Cependant j'aurais été flatté d'avoir votre compagnie durant ma promenade.

ALDO.

En quoi pourrais-je vous être utile? La solitude convient mieux à vos savantes élucubrations. Je ne suis qu'un pauvre poète, peu capable de raisonner avec vous sur d'aussi graves matières.

ACROCERONIUS.

La société des poètes m'a toujours été fort agréable. Les poètes sont de très intelligents observateurs de la nature. Ils sont faibles sur les classifications, mais ils ont beaucoup de netteté dans l'observation. Ils possèdent l'appréciation juste de la couleur et de la forme, et quelquefois ils remarquent des rapports qui nous échappent; des nuances presque insaisissables leur sont révélées par

je ne sais quel sens qui nous manque. Je suis sûr que vous me feriez voir des choses dont je sais l'existence, et que pourtant je n'ai jamais pu observer à l'œil nu.

ALDO.

Les savants sont poètes aussi, n'en doutez pas ; ils n'ont pas besoin, comme nous, d'observer pour voir. Ils savent tant de choses qu'ils peuvent peindre la nature sans la regarder, comme on fait de mémoire le portrait de sa maîtresse. Ils peuvent nous initier à plus d'un mystère dont l'art fait son profit. L'art n'est qu'un riche vêtement qui couvre les beautés nues sous l'œil de la science. Je suis fâché, mon cher maître, d'avoir vécu longtemps sous le même toit que vous sans avoir songé à profiter de votre entretien.

ACROCERONIUS.

Si vous n'êtes pas forcé absolument de

vous tuer ce soir, vous pourriez venir avec moi sur la montagne de Lego. Nous observerions l'éclipse de lune, nous causerions sur toutes les choses connues; vous pourriez être revenu et mort avant le lever de la reine.

ALDO.

Vous avez raison. Donnez-moi votre télescope et faisons cette promenade ensemble. Vous m'apprendrez beaucoup de choses que j'ignore. Je vous interrogerai sur les amours des plantes, sur le sommeil des feuilles, sur l'écume que la lune répand à minuit dans les herbes, sur les bruits qu'on entend la nuit... Avez-vous remarqué cette grande voix aigre qui crie incessamment autour de l'horizon, et qui est si égale, si continue, si monotone, qu'on la prend souvent pour le silence?

ACROCERONIUS.

J'ai écrit précisément un petit traité in-4°

sur ce dont vous parlez ; mais pour bien vous le faire comprendre, il faudrait sortir un peu du monde visible et nous aventurer dans des questions d'astrologie pour lesquelles vous auriez peut-être quelque répugnance.

ALDO.

L'astrologie! oh! tout au contraire, mon cher maître. Je serais très curieux d'avoir quelque notion sur cette science étonnante. J'y ai songé quelquefois, et si les préoccupations de mon esprit m'en avaient laissé le temps, j'aurais pris plaisir à soulever un coin du voile qui me cache cette mystérieuse Isis. Qui sait si la faiblesse de l'homme ne peut trouver dans ces profondeurs ignorées le secret du bonheur qu'elle cherche en vain ici-bas? On est bientôt las et dégoûté d'analyser et d'interroger les choses qui existent matériellement. Le monde invisible n'est pas épuisé... et si je pouvais m'y élancer...

ACROCERONIUS.

Venez avec moi, mon cher fils, et nous tâcherons de bien observer la lune.

ALDO, remettant son épée dans le fourreau.

Allons-nous bien loin sur la montagne?

ACROCERONIUS.

Aussi loin que nous pourrons aller. Vous me parliez de l'écume que répand la lune ; voyez-vous, mon cher fils, le règne végétal d'après toutes les classific.......

(Ils sortent en causant.)

FIN.

